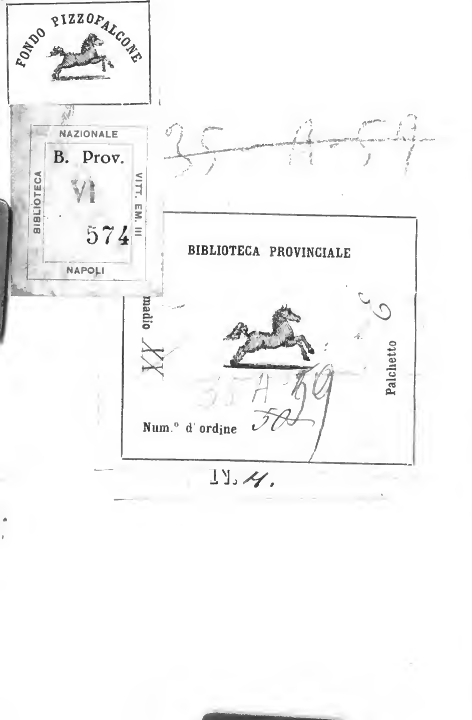

FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
VI
574
BIBLIOTECA PROVINCIALE
madio XX
Palchetto
Num.° d'ordine

DESCRIPTION
HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
DE
L'INDOSTAN.
TOME TROISIEME.

SE VEND CHEZ

BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

BOSSANGE, MASSON et BESSON, Libraires, rue et maison des Mathurins.

TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, N°. 2. Et à Strasbourg, grande rue, N°. 15.

DESCRIPTION
HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
DE
L'INDOSTAN;

PAR JAMES RENNELL,
INGÉNIEUR GÉNÉRAL DANS LE BENGALE:

Traduite de l'Anglais par J. B. BOUCHESEICHE, sur la septième et dernière édition, à laquelle on a joint des Mélanges Historiques et Statistiques sur l'Inde, par J. CASTÉRA.

Ornée de onze Cartes.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
De l'Imprimerie de POIGNÉE, rue de Sorbonne.

AN VIII. (1800)

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE
DE L'INDOSTAN.

SECTION Vᵉ.

Pays contenus dans la partie de la Peninsule qui est au sud de la rivière de Kistnah.

Ce pays n'est pas, dans toute son étendue, d'un cinquième plus large que les provinces du Bengale. Il a cependant, depuis quelques années, par ses divisions politiques, par les talens et l'ambition de ses princes, et sur-tout par l'émulation répandue par les différentes puissances de l'Europe, que l'esprit mercantile y conduit, plus fourni matière à la spéculation et à l'histoire, que peut-être tous les autres états de l'empire du Grand-Mogol

joints ensemble *. Mais quoiqu'il ait été le théâtre de plusieurs guerres successives entre les Européens et les natifs, aussi bien qu'entre

* C'est une chose lamantable pour un cœur sensible, de considérer que ce n'est qu'aux Anglais que les infortunés natifs du Carnate doivent leurs plus grandes misères; je veux dire que les Anglais ne les défendirent pas assez au commencement de la guerre de 1780, et que la protection qu'ils leur avaient accordée devint insuffisante. Le bon mot de la vieille Macédonienne à Philippe : *Cessez donc d'être roi*, aurait pu fort bien s'appliquer à la puissance exécutive du Carnate. On a employé beaucoup d'éloquence dans la description qu'on a faite du pitoyable état des habitans du Bengale, tandis qu'en réalité on doit les mettre dans la classe des nations les plus heureuses qu'il y ait dans toute l'étendue de l'Asie. Les poëtes ne parlent que par fiction; mais le simple rapport de leurs malheurs, présentera mieux les souffrances des misérables habitans du Carnate, pendant l'invasion d'Hyder. Ici, je ne puis refuser un tribut d'éloges aux bonnes qualités du cœur et de l'esprit du noble personnage qui prit en main le gouvernement de Madras, à une époque où l'on pouvait à peine dire que les intérêts britanniques eussent une existence dans le pays de Carnate: Hyder venant de se donner la possession entière de tout le pays. Je ne puis exprimer l'opinion que j'ai des bonnes qualités de ce noble personnage d'une manière plus efficace, qu'en regret-

les Européens eux-mêmes, cependant la géographie n'y a pas fait des progrès égaux à ceux que les guerres et les négociations lui ont fait faire dans les parties du nord; car la géographie de quelques-unes des parties occidentales de la peninsule, est aussi peu connue pour nous que celle des parties centrales de l'Indostan.

La figure de ce pays est un triangle, dont le cours de la rivière de Kistnah forme la base, et les côtes de Malabar et de Coromandel, les côtés. Son étendue depuis la Kistnah jusqu'au cap Comorin, lequel forme la pointe du triangle, est d'environ 600 milles anglais, et sa largeur, dans la partie la plus ample et la plus vaste, est de 550 milles.

La situation des côtes de mer a déja été décrite dans la première Section; et j'ai parlé de la rivière de Kistnah, dans la dernière partie de la quatrième.

tant que des talens aussi éminens, prouvés et confirmés par son esprit désintéressé, n'ayent pas été employés pour le bonheur public. (*Nous regrettons que James Rennell n'ait pas nommé l'homme estimable auquel il accorde ses justes hommages; mais nous pensons qu'il a voulu parler de M. Sulivan, dont le nom est révéré dans l'Inde et en Europe.* Note de Th. M.)

Madras, ou le fort Saint-George, est au 13° 5′ de latitude nord, et au 80° 25′ de longitude, en bornant la mer, et en lui fermant l'entrée dans les terres. C'est le principal établissement de la Compagnie des Indes de la Grande-Bretagne, sur la côte orientale de la peninsule. Cette forteresse est importante, et l'une des plus fortes places, renfermant dans son sein une ville régulièrement et joliment bâtie. Mais comme il était impossible d'avoir en même-temps un fort et une ville de guerre avec sa garnison, et qui fût assez étendue pour répondre aux progrès de la politique et du commerce, auxquels Madras donnait naissance, on a bâti une seconde ville, qui n'est séparée de Madras que par la largeur d'une esplanade fort agréable. Cette seconde ville a 4 milles de circuit, et se trouve fortifiée de telle manière, qu'elle est mise à l'abri d'une surprise par de la cavalerie ; malheur auquel chaque ville ouverte du Carnate est sujette, à cause de la sécheresse du climat et de la surface unie du pays.

Madras fut établi par les Anglais, vers l'an 1640 ; ses fortifications étaient peu de chose, et à peine pouvait-il se défendre ; mais la destruction du fort Saint-David,

arrivée en 1758, fit sentir la nécessité d'en faire une forteresse importante. Madras est peut-être à présent le meilleur fort dont la nation Britannique soit en possession ; et quoiqu'il n'offre pas un plan aussi régulier que le fort Saint-Guillaume dans le Bengale, cependant la facilité plus grande de le secourir par mer, et les avantages naturels du terrein, qui laisse à l'ennemi moins de choix pour former et conduire ses attaques; tous ces avantages réunis autorisent ceux qui voudraient le mettre en parallèle, tout au moins, avec le fort St.-Guillaume.

Madras, ainsi que les autres établissemens européens sur cette côte, a l'inconvénient de n'avoir point de port pour y recevoir une flotte, la côte formant de près une ligne en détroit. On y souffre aussi beaucoup d'un violent et dangereux *ressac* *, c'est-à-dire, d'une vague qui vient se briser sur ses rives, et qui oblige de faire prendre terre à tous les

* Le lecteur trouvera dans la très-excellente histoire de Sumatra, écrite par mon ami Marsdan, la description du *ressac*, phénomène dont je ne me souviens pas d'avoir vu la discussion d'une manière philosophique dans aucun traité antérieur.

batteaux du pays. Ces batteaux sont d'une construction singulière, étant formés sans côtés ou sans quille; les fonds sont plats, et toutes leurs planches sont cousues ensemble, le fer n'entrant aucunement dans toute cette fabrique. Cette construction rend ces batteaux assez flexibles pour éviter les effets des chocs violens qu'ils reçoivent lorsqu'ils sont frappés par la vague, ou par un ressac, près le rivage; tandis que les batteaux d'une construction européenne sont renversés, fracassés, et mis en pièces.

On ne trouve aucun port capable de recevoir de gros vaisseaux, depuis Trinquemale jusqu'au Gange, c'est-à-dire, dans une étendue de 15 degrés; en sorte que Trinquemale se trouvant à la proximité de Madras et de Pondicherry, devient un objet capital pour les Anglais et pour les Français.

Les terres de la Compagnie (ou le Jaghire*)

* Par le terme de Jaghire, on entend généralement une concession de terres faite par le souverain à son sujet, révocable à volonté, mais laquelle est ordinairement pour la vie. Le Jaghire dont il est ici question, a été, je pense, accordé pour toujours. Il contient 2440 milles quarrés, et passe pour rapporter 150 mille livres sterling par an.

s'étendent au nord depuis Madras jusqu'au lac de Pullicate; au midi jusqu'à Alemparvé; et à l'occident, jusqu'aux extrémités de Conjeveram ; ce qui forme environ 108 milles anglais, le long de la mer, et 47 pour les terres intérieures dans leur plus vaste étendue. Toute cette partie de terres a été régulièrement arpentée. Mr. Pringle, qui présidait à la marche de l'armée sous le commandement du chevalier Eyre Coote, avant la guerre de 1780, a confirmé cet arpentage, et il a de plus ajouté quelques positions géographiques intéressantes. Il a étendu considérablement les dimensions de ce qu'on peut appeler *la partie arpentée*, ou *la partie mesurée*. Nous sommes donc en état, à l'aide de quelque secours que le hasard nous offrira, de faire avec assez d'exactitude la description de tout le pays situé entre le parallèle de Pullicate au nord, et de Cuddalore au midi, borné à l'ouest par les terres intérieures, et à l'Est par la mer, en supposant une ligne tirée de Cuddalore, passant par Arnée, Valoor et Chittoor; et à l'Est par la mer. La partie entière de ce terrain forme un espace triangulaire de 106 milles géographiques en longueur, sur 70 de largeur. Nous obtiendrons aussi par le moyen du *gisement*

des côtes, et des routes mesurées, données par Mr. Pringle, les positions de Porto-novo, de Sautgud et d'Amboor. Ce dernier endroit peut être considéré comme le dernier point à l'ouest, déterminé avec exactitude, et relativement à tous les lieux qui sont au nord de Tritchinopoly. Amboor n'est qu'à un quart de la distance entière à travers la peninsule. Je ne trouve pas que le chemin pour aller à Colar, ait été mesuré pendant la campagne de 1767.

On a observé qu'Arcot est plus près de Madras que je ne l'avais supposé ci-devant. J'ai fixé sa distance par une série de triangles tirés des collines de Vandiswash, de Narnaveram et de Sholingur, et par une base fournie par la Carte du Jaghire, à 56,6 milles géographiques dans sa distance horizontale de Madras, et à environ 13° 30′ au sud de sa parallèle; d'où je conclus que sa latitude doit être à 12° 51′ 30″, et sa longitude à 79° 28′ 15″. Je ne sache pas que sa latitude ainsi déterminée, se trouve nulle part. La Carte de Mr. Pringle établit sa distance de Madras à 57,9; et Mr. D'Anville la fixe à 58,2 dans ses manuscrits de positions. Une autre Carte française manuscrite la porte à 59,1.

Arcot est regardée comme la capitale du pays de Carnate ou du Carnatique, et doit être une place de la plus grande antiquité, puisque Ptolémée en fait mention, et qu'il la désigne comme capitale du pays de Soræ, ou de *Sora-Mandalum*, d'où, par corruption, *Choro-Mandel.* C'est une ville assez grande, et sa citadelle passe pour une place forte, comme forteresse indienne. La défense qu'elle fit sous milord Clive, en 1751, établit la réputation militaire de cet illustre noble, dont les défauts l'exposèrent aux attaques de ses ennemis, plus propres à observer ses vices, que disposés à imiter ses vertus et ses bonnes qualités. La postérité lui rendra amplement justice, lorsqu'il sera placé hors de l'atteinte de l'envie de ses contemporains, et lorsqu'on se ressouviendra aussi peu de ses vices, que de la malice de ses ennemis (1).

(1) Nous différons d'avis avec James Rennell, à l'égard de lord Clive. L'Histoire Philosophique des deux Indes, par Raynal, et les Révolutions de l'Inde, par Fantin Désodoards (quoique ces deux Ouvrages aient été publiés à plus de 40 ans de différence) font mention de cet officier supérieur, qui a résidé plus de douze années dans le Bengale : il a fait périr trois millions d'Indiens, et il est revenu en Europe avec

La position de Velore, d'après la distance établie par M^r. Pringle, a été corrigée sur le gisement de la colline de Sholingur. Cet auteur a donné trop de distance entre Arcot et Velore dans sa Carte des campagnes de Coote; la Carte annonce 17 milles anglais, et dans les tables, on n'en trouve que 15 par la route. De même, entre Conjeveram et Arcot, la

une fortune de 7 à 8 millions de livres sterlings. Ces deux Ouvrages nous offrent des détails sur les crimes de lord Clive, que la postérité ne pourra jamais pardonner à sa mémoire. Puissent tous les grands coupables, qui tenteraient d'imiter ce monstre chargé de forfaits et de crimes, puissent-ils périr d'une mort semblable à la sienne! A son retour à Londres, lord Clive assista à la représentation d'une tragédie, dont le principal personnage était le dernier empereur du Pérou, Montézuma. Un rôle espagnol, exprimant la torture des remords, alluma dans ses veines comme un incendie formé de tous les supplices et de tous les feux de l'enfer. Lord Clive se hâta de rentrer dans son hôtel; il ne put supporter l'assaut livré par le poëte à sa conscience toute criminelle: il se coupa le cou, et mourut de ses propres mains, baigné dans son sang.

Les Mémoires de Warren Hastings confirment, sur ce général des armées britanniques, tous les détails de sa conduite despotique et féroce, pendant le long séjour qu'il a fait en Asie. (*Note de Th. M.*)

distance par les chemins n'excède la distance horizontale que des trois quarts d'un mille seulement ; et cependant il y a dans la Carte 26 milles et demi. Je crains que ces erreurs n'aient été occasionnées par trop de précipitation.

Velore est un poste d'une grande importance ; il commande la grande route qui conduit dans le Carnate par la vallée de Vaniambaddy ; et c'est la route la plus directe pour aller au pays de Mysore : il consiste en trois forts assez bons, situés sur autant de collines ; et c'est avec raison qu'on a dit qu'il était imprenable pour une armée indienne. On prétend que Velore fut originairement fortifié par les Marattes, il y a plus de 200 ans. Parmi tous les faits qui se sont passés sous les ordres du chevalier Coote, durant la dernière guerre, on peut regarder comme l'un des principaux, celui d'avoir secouru cette place, à la vue de l'armée entière de Hyder. Velore est à environ 90 milles, à l'ouest de Madras.

La position de Paliconde a été déterminée par celle de Velore ; et la distance entre ces deux villes a été mesurée. Celle d'Amboor est fixée par la distance de Paliconde, et par la position de Coulasgur, et cette dernière est

déterminée par celles de Velore et d'Arcot. On s'est assuré de ces distances par la table des routes du chevalier Pringle, en y comprenant les détours. Enfin la position de Sautgud a été prise d'aprés des angles tirés à Amboor et à Velore.

Ces derniers angles, en y ajoutant la ligne tirée par le colonel Pearse, tout le long de la côte orientale de la peninsule ou de la presqu'île de l'Inde, et ceux dont j'ai fait mention plus haut, à la Section première, et qu'on a tirés dans les provinces méridionales, forment toutes les lignes mesurées qui se rencontrent dans ces parties, avec une, seulement une observation de latitude, c'est-à-dire celle qu'on a faite à Chinna-Balabaram, vers le milieu de la peninsule entre les deux mers. Cela étant ainsi, il doit s'ensuivre que les divers matériaux dont la géographie de ce pays est composée, ne peuvent recevoir d'autre ordre qu'en établissant comme *stations primaires*, les places pour lesquelles nous avons les meilleures *données*, et qui ont le plus grand nombre de positions sous leur dépendance. Ceci étant fait, il faut adapter la matière aux intervalles respectifs entre ces stations primaires. Ces intervalles doivent par conséquent

fixer et déterminer les échelles avec les lignes de position et de gisement des différentes Cartes manuscrites dont ces divers matériaux sont composés.

J'essayerai seulement de désigner la manière dont on peut déterminer les stations principales, ou points de connexion; et cela pour l'utilité des géographes qui observeront après nous. Si je tentais d'en donner un ample détail, ce serait me jeter dans une prolixité peu nécessaire. Les points primaires qu'il était surtout important de déterminer, ont été principalement fixés par la mesure actuelle, comme Tritchinopoly, Tanjore, Maduré, Policaudcherry; et je puis à présent y ajouter Coimbettore et Corroor, dont on a aussi déterminé la mesure; Arcot et Amboor dont je viens de parler; Poliput et Chittoor sont encore les seuls endroits dont on ait fait l'arpentage.

Les places qu'il reste à déterminer et à fixer par des discussions fatigantes, soit en les comparant, soit en quelques circonstances par un simple apperçu, fondé peut-être sur des témoignages douteux, sont Bangalore, Trinomaly, Darempoury, Dalmacherry, Gooty, Calastri, Sami-Issuram, Innaconda, Combam, Adoni et Timerycotta. Quant à celles

qui ont été fournies par la marche du colonel Pearse, ce sont Nallore, Ongole et Siccacollum.

Bangalore que je viens de nommer avant les autres, est aussi la première place et la plus importante, se trouvant au centre de la peninsule ou de la presqu'île de l'Inde, et toutes les routes se croisant chez elle, dans toutes les directions. Elle est par elle-même une place d'importance, relativement à la politique, formant une forteresse de la plus grande force, et qui, par sa situation, devient le boulevard du pays de Mysore, du côté d'Arcot. On a publié un grand nombre de Cartes manuscrites du pays qui est à l'ouest du Carnate, et de celui qui est entre le Carnate et Seringapatam: la plupart de ces Cartes, je pense, ont été levées au commencement de la guerre de 1767 à 1768 avec Hyder-Ally. Une Carte d'une date plus fraîche, et qui m'a été communiquée par Mr. Jehan Sulivan, contient la peninsule entière, jusqu'au parallèle sud du 15e. degré. Cette Carte est d'autant plus recommandable, qu'elle renferme une grande quantité de routes et de situations dans le pays de Mysore et de Bednore, ainsi que dans ceux de Tanjore et de Maduré: par l'étendue qu'elle renferme

en elle-même, elle offre une occasion de proportionner les distances respectives entre Amboor, Bangalore, Seringapatam, Mangalore et Bednore, puisque ces places paraissent toutes avoir des routes de communication de l'une à l'autre. Il faudrait employer des feuilles entières pour donner une analyse de cette Carte et du reste du manuscrit que j'ai consulté à ce sujet; c'est pourquoi je dirai seulement, et en général, que, par le *medium* ou la moyenne de la distance d'Amboor à Bangalore, d'après quatre Cartes, il paraît que cette distance doit être de 73,6 milles géographiques (les Cartes n'ayant entre elles que 6 milles de variation), et j'établirai son parallèle, d'après cette méthode de juger, à 4′ 10″ au sud de Madras, ou à 13° 50′. On peut ajouter à ceci, que Chinna-Balabaram, d'après la même combinaison faite sur ces quatre Cartes, est à 23′ 40″ au nord du parallèle de Bangalore. La latitude du premier endroit, laquelle se trouve heureusement conservée dans les *Lettres édifiantes*, étant 13° 23′, confirme en général l'exactitude du premier résultat, puisqu'il ne s'y trouve que 1′ 10″ de différence, la latitude étant de 12° 59′ 20″. Enfin l'intervalle sur la Carte de Mr. Sulivan, entre Bangalore et Bednore,

est de 176,5 milles géographiques, et dans la mienne, Bangalore se trouvant placé comme je l'ai dit ci-dessus (73,6 d'Ambore, et ayant pour latitude 13°), sera fixé à 172,5; et enfin la distance entre Bangalore et Mangalore, dans la Carte de Mr. Sulivan, est 176,5, et dans la mienne 169¼, c'est-à-dire 7¼ de différence dans un cas, et 3½ dans l'autre. On doit nous tenir compte de cette différence, parce que nous avons donné un différent degré de largeur à la peninsule. La Carte de Mr. Sulivan lui donne 15′ 15″ de largeur de plus que je n'en ai donné à la mienne, dans la parallèle dont il est question. J'ai placé Bangalore à la latitude de 13°, et à la longitude 77° 37′ 10″, conformément aux *données* précédentes. Ce point capital, ou cette *station primaire* étant fixée avec beaucoup de succès, soit en latitude, soit en longitude, elle donnera quelque degré de confiance pour toutes les positions qui l'environnent; car presque chaque position entre la ligne au sud du colonel Kelly et la rivière de Toombuddra au nord, a, dans sa construction, un grand rapport à Bangalore. Celui-ci est le point commun de réunion dans le centre de la peninsule, ainsi que

Coimbettore

Coimbettore dans le sud-ouest, et Tritchinopoly au sud-ouest.

Avant que de procéder au détail des stations primaires qui me restent à parcourir dans la peninsule, j'observerai une fois pour toutes, que toutes les routes et toutes les positions des places principales dans le pays de Mysore et dans celui de Bednore, à l'ouest de Bengalore, ainsi qu'entre Roydroog et la parallèle de Tellicherry, ont été fournies par cette Carte de Mr. Sulivan dont j'ai parlé, et dont je ne crois pas qu'il existe d'autre copie en Europe. Chitteldroog, Shevagunga, Bankipour, Chennyroypatam, Ananpour et plusieurs autres, sont des endroits dont la position est encore nouvelle pour nous, et qui nous sont absolument inconnus. Serra, St.-Sirripy, Roydroog, Rettingery et Chenapatam paraissent aujourd'hui beaucoup plus certains dans leurs positions qu'ils ne l'étaient autrefois; et quoique nous ne puissions encore nous flatter de la justesse précise et de l'exactitude de leurs distances positives et relatives, cependant j'ai plusieurs raisons pour croire que nous ne sommes pas loin de la vérité, et qu'à tout hasard la présente Carte fournit les meilleurs matériaux qu'il soit possible de se procurer dans ce pays.

Seringapatam s'y trouve à peu près dans la position que cette ville occupe dans la Carte de M. Sulivan, relativement à Bangalore et à Mangalore. Sa parallèle est fort incertaine, parce qu'il n'existe aucune bonne ligne de distance pour la déterminer, soit au nord, soit au sud. La Carte de M. Sulivan place cette ville à 99 milles géographiques au nord de Coimbettore, et M. Montrésor ne lui en donne dans sa Carte que 87,4. Comme je me suis plus attaché à sa position relative, eu égard à Bangalore, je l'ai placée dans ma Carte à 91 milles seulement de Coimbettore. Outre cela, un itinéraire manuscrit établit sa distance de Serra à trois jours de marche, c'est-à-dire à 54 milles géographiques, en distance horizontale : ce qui s'accorde parfaitement avec les 91 milles que je lui donne dans ses éloignemens de Coimbettore. Seringapatam a pour latitude 12° 31′ 45″, et pour longitude 76° 46′ 45″ *.

* Voici d'autres apperçus et d'autres redditions de comptes touchant cette ville. Une grande Carte, que j'imagine être la première qui fut établie d'après les matériaux recueillis pendant la guerre de 1767 à 1768, et qu'on peut qualifier de mère ou de matrice de presque toutes les autres qui ont différentes échel-

Le chevalier Georges Straunton, dans son voyage à travers la peninsule, de Madras à Mangalore, en 1783, partant comme l'un des commissaires pour négocier un traité de paix avec Tippoo Sultan, donne dans sa route entière une liste de divers postes et de différentes places, dont les positions et les distances entre elles sont assez justes. Le chevalier Georges m'a obligeamment communiqué tous ses papiers, ainsi que les observations et les réflexions diverses dont il les accompagna à son départ. Ces pièces ayant été écrites sur-le-champ, et dont il faisait des dépêches ou des envois, suivant que l'occasion se présentait, sont plus que suffisantes pour donner une peinture fidèle de l'esprit qui les a dictées. Elles nous donnent aussi la preuve qu'un long voyage dans lequel plusieurs choses se rencontrent, qui excitent le dégoût et le chagrin, et qui trompent l'attente et l'espérance (sans

les, donne 99,3 milles à l'ouest de Kistnagheri; et 2' nord de sa parallèle. Ceci placerait Seringapatam à 6' ouest de sa position dans la nouvelle Carte. Montrésor, dans la sienne, place cette ville a 66 milles géographiques de Bangalore; et dans celle de M. Sulivan, on trouve $58\frac{1}{2}$; le premier la met à $9\frac{1}{2}$ de moins, et l'autre seulement à 2.

faire mention des fatigues et des manques de secours) peut se faire, non seulement sans troubler la tranquillité du voyageur, mais encore que l'état de son esprit peut être tel, qu'il ne perdra pas assez de sa gaîté pour le rendre capable d'amuser les autres.

La route que prirent les commissaires se trouve tellement tortueuse et pleine de détours, qu'elle devint un grand obstacle pour leur voyage; car après avoir marché dans la grande route d'Anicul, vers Seringapatam, dans une direction d'ouest-sud-ouest, pour se rendre à Malavilly, distant d'environ 12 milles de Seringapatam, ils se portèrent au nord et au nord-ouest; ensorte qu'ils laissèrent Malavilly à au moins 25 milles vers la partie du sud. Ces situations et ces distances, appréciées autant qu'il est possible, me mettent en état de juger que les positions d'Anicul et de Seringapatam dans la Carte, sont trop avancées à l'ouest, et même de plusieurs milles à l'égard de Caveripatam, dernier point qui ait été établi dans cette route avec tous les degrés de certitude. Mais la route est malheureusement trop remplie de sinuosités, pour qu'elle puisse nous aider et nous servir à corriger de petites erreurs de distance.

Seringapatam est la capitale du pays de Mysore, soumis à Tippo Sultan. Elle est située dans une île formée par la rivière de Cauvery, à 290, ou 300 milles environ de Madras. Elle est très-forte, sous le double rapport de l'art et de sa situation; et elle est dans un état florissant. Mysore, ville et poste fortifié, est, autant que je l'ai pu comprendre, l'ancienne capitale; elle est située à 8 milles environ de Seringapatam. M. Townsend, attaché au service civil de la Compagnie des Indes orientales, faisant route d'Onore à Bednore et à Seringapatam, fut onze jours à voyager entre ces deux dernières places, lesquelles cependant ne sont pas séparées l'une de l'autre de plus de 180 ou 190 milles. Il représente toute la contrée à travers de laquelle il a passé, comme un pays ouvert et abondant; et il ajoute qu'il ne rencontra aucune montagne entre Gaule et Seringapatam.

Darempoury, Caveripatam, Kistnagheri et Changamah, nous sont connus par le moyen d'une Carte de la vallée de Vaniambaddy (ou de Barra-Maul *), qui contient en général

* Le nom de Barra-Mahal ou Barra-Maul, en anglais *les douze places*, fut donné à ce pays parce qu'il

toutes les forteresses incluses et renfermées dans l'étendue du pays, et qu'on désigne ordinairement sous ce nom. Cette Carte est dans la collection de Mr. Dalrymple, et porte, en général, l'empreinte de l'exactitude, parce que le nombre des forts placés sur l'éminence des rocs, devant, derrière, et de differens côtés, a fourni des moyens aisés de déterminer, par des triangles, les positions relatives. Les routes de cette Carte se réunissent à Amboor, *station primaire;* et je n'ai fait aucune altération ni dans son échelle, ni dans son compas: Darempoury, dernier point de cette Carte, au sud-ouest, se trouvant ainsi déterminé, sera plus au sud à l'égard d'Arcot, que la plupart des autres Cartes ne le représentent; c'est-à-dire que l'intervalle entre Darampoury et Carrour est moindre qu'on ne le compte communément, et celui entre Darampoury et Colar est également moins grand.

Les positions de Cudapanattam et de Vaniambaddy furent fixées par des lignes tirées

contient douze forteresses de quelque importance, savoir: Kistnagheri, Jegadivy, Candely, Congoonda, Vaniambaddy, Mahrauzegur, Cockingur, Cooturagur, Baaingur, Tripatore, Tadcull et Gigangurry.

du roc d'Amboor, et leurs distances prises de la Carte manuscrite. Les routes et les lieux qui existent entre Cudapanattam et Bangalore, ainsi que ceux entre cette dernière place et Condour, de même que ceux qui sont entre Bangalore et Darempoury, sont tirés de quatre Cartes manuscrites, d'après lesquelles j'ai déterminé la position de Bangalore : je pense que les places situées dans cette partie sont fixées avec beaucoup plus de précision que celles qui sont au sud de Darempoury, et que celles qu'on trouve entre celle-ci, Carrour et Coimbettore, l'espace étant plus borné et ayant été beaucoup plus fréquenté durant la guerre de 1767: mais si j'en voulais raconter les particularités, ce serait descendre dans des détails fastidieux et inutiles. Le compte que je pourrais en rendre, ne contiendrait autre chose qu'un rapport de situations et de distances, des modes de correction pour redresser ses erreurs, et pour donner à l'ouvrage la forme qu'il a présentement. Ce travail, quoique renfermé dans l'étendue d'un compas de quelques pouces, paraîtrait peut-être également inconcevable et incroyable. Quoique la plupart, ou presque tous les chemins gravés sur la Carte, aient été parcourus, soit par les armées en-

tières de la Grande-Bretagne, soit par divers détachemens, en différentes fois, n'ayant eu que rarement un ingénieur à leur tête, et soit qu'on manquât d'instrumens et de loisir, ou peut-être de tous les deux, on n'a fait autre chose pour la géographie, que de nous informer simplement que telles routes et telles places sont existantes. Il est arrivé de-là que tout le pays qui est derrière la première chaîne des montagnes, depuis Arcot, et au sud de Barra-Maul, n'offre qu'une description très-vague: aucun point, ainsi que je l'ai déja observé, n'ayant été mathématiquement déterminé au nord de Carrour et de Coimbettore. Je dois ajouter que si nous eussions manqué d'observer la latitude à Chinna-Balabaram, la position de Bangalore, et celles de toutes les autres places qui en sont dépendantes, eussent été enveloppées dans l'incertitude.

La route de Seringapatam à Calicut est fixée d'après le rapport du colonel Humberstone; celle de Calicut à Damicotta est tirée de la vieille Carte de Jeffries. Quant à celle de Seringapatam à Coimbettore, j'en ai vu plusieurs copies, parmi lesquelles il y a des variations, soit dans les échelles, soit dans les noms. Le colonel Wood vint de Barra-Maul à Dami-

cotta, à Sattimungulum et à Coimbettore, dans le cours de sa campagne en 1767; mais j'ignore d'après quelle autorité la route de Damicotta à Mysore a été décrite.

La détermination des positions dans cette partie du Carnate, bien au-delà de l'étendue des lignes mesurées par M. Pringle, formait l'objet qui m'intéressait le plus. Ce pays étant voisin du principal établissement, et ayant été le théâtre de la guerre, on s'attendait à le voir devenir l'objet de la curiosité publique. Mais ici encore, l'exactitude ne s'est montrée que pour le côté le plus éloigné des montagnes, car on n'a déterminé aucune position mathématiquement dans la ligne entre Tritchinopoly et Velore, ni même une seule ligne mesurée depuis la mer jusqu'aux collines, pour démontrer la largeur du Carnate. On n'a pas même une série de triangles, quoiqu'il fût facile de tenter cette entreprise par une suite de points et de marques qui se présentent dans toute cette étendue. La route de Tritchinopoly à Velore est le seul secours dont nous puissions profiter pour déterminer la mesure dont nous parlons. Mais elle est sans positions, excepté depuis le sommet de la colline de Tiagar, située à environ la moitié

du chemin : ce qui est cause, à raison de la grande distance, que l'on n'a qu'une partie de la ligne qui existe depuis Volconde à Trinomaly.

Changamah, comme nous l'avons dit plus haut, est placé, par la Carte de Barra-Maul, du côté de l'ouest, et comme Trinomaly dans le Carnate en est non seulement très-voisin, mais encore que c'est un lieu qu'on doit choisir pour *station primaire*, il semble que si l'on avait quelque raison suffisante de déterminer la position de Trinomaly, l'opération devait en même temps vérifier celle de Changamah, eu égard aux côtes orientales : ce qui, en considérant le fondement sur lequel cette position fut établie, devenait absolument nécessaire.

La colline de Trinomaly, laquelle est visible à plus de 40 milles géographiques, fut reconnue, par un procédé trigonométrique (c'est-à-dire par un angle d'intersection de 20 degrés depuis les collines de Vandiwash et de Carumpaucum), se trouver à la distance de 40 milles géographiques de la première de ces deux villes, dans la direction de l'ouest 28 degrés, sud. Ce résultat ne m'eut pas donné une entière satisfaction, si la position ainsi

déterminée, ne se fût accordée, à peu de chose près, avec la situation apparente de Trinomaly, respectivement à Changamah. Celle-ci est, à la vérité, portée, dans la Carte de M. Sulivan, Est 10 nord, à 13 milles géographiques, tandis que la position de Collispauk depuis Changamah est, nord-est 20,7; et celle de Trinomaly depuis Collispauk, sud 7 ouest, se trouve à 12,6 milles géographiques. Comme M. Pingle mesura ce côté du triangle entre Trinomaly et Collispauk, et qu'il se trouva seulement de 11 $\frac{1}{3}$ milles géographiques (ou de 15 milles anglais en *distances de routes*), le côté entre Changamah et Trinomaly doit être seulement 10 $\frac{1}{4}$. C'est ce que j'ai adopté, moyennant une légère correction; car la position prise par M. Pringle était sud 12 ouest, au-lieu de sud 7 ouest, ainsi qu'elle se trouve dans la Carte de Mr. Sulivan. Le chevalier Georges Staunton, qui a parcouru ce côté du triangle dans toute sa longueur, entre Collispauk et Changamah, fixe la distance de route à 19 milles anglais, tandis que, par cette dernière combinaison, elle doit être au moins de 23.

Trinomaly fixé et déterminé de cette manière, se trouve dans une situation à-peu-

près à l'ouest-nord-ouest de Pondicherry (le point le plus voisin de la côte) de 52 milles géographiques. Mr. D'Anville ne lui en donne que 48; et une autre Carte française manuscrite, qui renferme la partie méridionale du Carnate, et laquelle m'a été d'un grand secours, ne porte cette distance qu'à 43. Mais des Cartes plus modernes se rapprochent plus de mon idée. Wersebe établit cette distance à 55; et celle de Mr. Sulivan la fixe à environ 50. Cette station détermine la largeur du Carnate méridional, de même que toutes les positions entre Tritchinopoly et Velore. Il s'ensuit aussi que Tiagar, qui a fourni les positions de Golconde et de Trinomaly, doit avoir, ainsi que Volconde elle-même, une dépendance immédiate sur Trinomaly. La position de Volconde, relativement à celle de Tritchinopoly, eut été une chose fort desirable, afin de trouver comment elle s'accorde avec la position tirée de Trinomaly; mais je n'ai trouvé à cet égard aucune bonne autorité; et la position établie par M. Pringle devrait obtenir plus de poids que de simples opinions. J'ai exposé à cet égard divers calculs dans une note, mais sans les ad-

mettre cependant comme formant autorité *. Il n'y a que celui de M. d'Anville qui s'accorde avec le mien. La route du baron de Wersebe, que l'honorable colonel Cathcart (quartier-maître de Sa Maj. dans les Indes) m'a obligeamment communiquée, ne parut que lorsque ma Carte fut gravée. Si l'opinion de Wersebe est juste, je dois avoir fait une méprise dans la position de Volconde; et je l'aurai fixée à 7 milles sud-ouest par Est hors de sa vraie latitude. Mais Mr. Dalrymple se sera donc aussi trompé, car il prit ses angles de la colline de Tiagar, et mesura l'angle de Trinomaly et de Golconde, comme l'avait fait M. Pringle, à trois minutes de degrés.

Gingée, ou Gingy, est placé à 30, ou 32½ milles géographiques de Pondicherry, dans deux Cartes françaises manuscrites; et à 36½ dans celle de Wersebe. On doit s'attendre que les Français connaissent bien la position

* Distance de Volconde à Tritchinopoly, par M. d'Anville. . . . N. 37° E.

par une autre Carte française MS.	N. 36° 30′ E.
par Wersebe.	N. 25 15 E.
par Montrésor.	N. 28 40 E.
Elle est fixée dans la Carte de ce livre	N. 37 0 E.

de cette ville. Je l'ai fixée à 33 de Pondicherry et à 23 de Trinomaly.

Le reste des positions dans la partie sud du Carnate, ainsi que le cours des rivières, et la direction de la première chaîne de montagnes, sont principalement extraits des trois Gartes manuscrites dont j'ai fait mention; c'est-à-dire, de celle de D'Anville, d'une vieille Carte française manuscrite, et de celle de Wersebe. J'ai tiré quelques particularités d'une Carte française gravée en 1771, et dont le principal mérite consiste dans la partie sud du Carnate.

Carnatique-Gur et Dobby-Gur, deux forteresses importantes dans la chaîne des montagnes à l'ouest d'Arnée, n'ont jamais été décrites dans aucune Carte précédente. J'ai fixé cette dernière, comme distante de Velore, par une route mesurée de Mr. Pringle. La précédente a reçu sa position prise à Velore; et c'est un fait qu'elle est située environ, nord par ouest, à trois milles de distance de cette dernière. Enfin, deux côtés et un angle sont donnés; et là, deux endroits servent chacun mutuellement pour déterminer les autres positions.

La rivière de Coleroone et celle de Cauvery,

avec leurs branches au-dessous de Carrour, sont tracées d'après les Cartes de Wersebe et de Kelly, collationnées sur une vieille Carte française. La Carte de Tanjore par Wersebe contient plus de particularités que je n'en ai vu dans aucune Carte, sur-tout pour la partie septentrionale. Quant à la partie du midi, j'ai obtenu quelque assistance de la Carte de M. Sulivan.

On découvre plus de choses singulières dans les régions du Maravar et du Maduré, qu'il n'en existe dans aucune Carte précédente qui ait été publiée. Si nous omettons les grandes routes spécifiées dans la discussion de la Carte de Kelly etc. la plupart des nouveaux matériaux sont tirés de la collection de M. Dalrymple, et tout le reste provient de Wersebe et de Sulivan. Le nombre presque incroyable de Forts et de forteresses de divers genres dans le Carnate, fournit un plus grand nombre de positions intéressantes dans le même espace; ce qui ne se trouve dans aucune autre contrée. Les villages, et même les villes en rase campagne, ne sont que d'un jour, comparés aux vieilles forteresses, sur-tout lorsque celles-ci tirent quelque portion de leur force par leur situation; chose fort ordinaire ici. Les mo-

numens publics, signes non équivoques de civilisation et d'opulence, sont plus communs ici que dans les parties septentrionales de l'Inde.

Maduré et Tinevelly sont extraits principalement de la vieille Carte du colonel Call, avec plusieurs additions tirées de Kelly et de Wersebe. La vallée d'Ootampaliam renfermée entre les branches des montagnes Gauts, forme, pour la géographie, une acquisition tout-à-fait récente; et ce ne sont pas là tous les nouveaux matériaux que nous a fournis la marche du colonel Fullarton, pendant la dernière guerre, dans les provinces du midi; contrée dont la géographie offre aujourd'hui une physionomie nouvelle. L'objet de cette expédition était d'ouvrir une communication entre les deux côtes de Coromandel et de Malabar, et de priver en même-temps Hyder-Ally des secours qu'il tirait de la riche province de Coimbettore, et même, s'il était nécessaire, de s'ouvrir promptement une route dans le pays de Mysore. Nous tenons de lui, chose qui va paraître nouvelle pour la plupart des lecteurs, qu'il existe une brêche dans la continuité de la chaîne des montagnes Gauts, à l'opposite de Paniany. Le gouverneur Hornly était

était, ce semble, instruit de cette circonstance, laquelle était probablement connue autrefois en Europe, quoique oubliée aujourd'hui. Cette brêche est d'environ 16 milles de largeur, et paraît border ce que D'Anville appelle le mont *Annamally*, ou les *montagnes de l'Eléphant.* Cette étendue se trouve en partie occupée par une forêt d'arbres propres à la charpente, laquelle a le fort d'Annamally à l'Est, et Palicaudcherry à l'ouest. La vallée, ou cette ouverture, s'étend de 14 à 15 milles entre la fin de la partie septentrionale des montagnes Gauts et le commencement de la partie méridionale des mêmes montagnes, avant de s'ouvrir finalement dans les pays-bas. de la côte de Malabar. C'est un fait bien connu, que les vaisseaux qui naviguent sur la côte du Malabar, durant les N.-E. moussons, éprouvent communément un vent plus fort dans le voisinage de Paniany, que dans tout autre endroit; et je pense que cette ouverture dans les montagnes Gauts forme une cause très-suffisante pour produire un tel effet. J'ai ouï dire aussi que la partie la plus basse du pays de Coimbettore reçoit la pluie, c'est-à-dire le sud-ouest mousson de la côte de Malabar; ce

qui doit certainement se rapporter à la même cause.

La rivière de Paniany prend sa source dans la contrée de Coimbettore à travers cette ouverture; et l'on dit qu'elle devient navigable dans la saison des pluies pour les petits batteaux jusqu'au pied des montagnes Gauts; circonstance digne d'être connue, et que j'ignorais jusqu'à ce que j'eusse lu la Vie d'Hyder-Ally, publiée en France en 1784. Cette circonstance, jointe aux inondations du pays dans cette saison, doit servir à prouver que le pays à l'ouest des montagnes Gauts n'a pas une grande pente ou *déclivité*, dans un espace de près de 80 milles.

La rivière de Paniany, ainsi que celle de Daraporum, prend sa source dans une plaine élevée, d'environ 60 milles d'étendue, et qui se prolonge à travers la bouche orientale de la brêche ou de l'ouverture dont nous avons parlé. Cette plaine s'élève soudainement depuis le niveau des contrées adjacentes, comme une vaste terrasse, et la forêt la borne à l'ouest. Il y a des exemples du même genre de ces plaines élevées, dans le Bengale, ainsi que dans le pays de Bundela au sud du Gange, près de Soohagée-Gaut.

Les limites communes du Carnate et du Mysore, sont assez bien vérifiées dans les provinces du sud *; et l'on trouvera une approximation vers la vérité, dans celle des Marrawars et de Tanjore. Mais au nord de la rivière de Cauvery, je pense que les bornes sont fort mal posées, même par les puissances qui ont en main le gouvernement, excepté cependant dans quelques endroits particuliers.

A l'ouest des montagnes Gauts, et entre ces montagnes et les lacs de Cochin et de Travancore, il n'y a rien de neuf. La contrée consiste principalement en une vaste forêt, et par conséquent à peine est-elle habitée ou connue comme renfermant quelques particularités.

Terriore, fort possédé par un Rajah de quelque importance, sur la rive septentrionale du Cauvery, et au pied de la première chaîne des montagnes, a reçu sa position d'après l'autorité

* En entendant celles qui sont au sud de la rivière de Cauvery.

Les contrées entre le Cauvery et le Guntoor portent ici la dénomination de *Carnate* dans un sens particulier; et reçoivent encore une subdivision en nord et en sud, comme formant des parties qui regardent Madras.

des Cartes manuscrites dont j'ai fait mention. Elles diffèrent dans leurs *données* de la distance de Tritchinopoly de 22 $\frac{1}{2}$ à 25 $\frac{3}{4}$ milles géographiques; et d'Ootatore de 16 à 17 $\frac{1}{4}$.

Attore, poste considérable à l'ouest de Tiagar, n'a reçu sa position qu'avec beaucoup de difficulté, à cause de la discordance et de la diversité des relations entre elles; et il faut avouer que la partie entière derrière le premier rang des montagnes au-delà du Carnate, n'a été que bien vaguement décrite, soit à l'égard des particularités, soit pour l'exactitude géométrique. Quant à Attore, qui est le centre de plusieurs routes décrites dans ma Carte, j'ai déterminé sa position, principalement d'après l'autorité de la Carte de Mr. Sulivan, comme correspondante à celle de l'embouchure du passage de Tiagar, ainsi que Mr. Pringle l'a rapporté. Cette position était ouest 13° 11′ sud; et dans la Carte de Mr. Sulivan, nord 38 ouest distante de Volconda de 28 $\frac{1}{2}$ milles G. elle se trouve dans la mienne nord 39 ouest à 28 $\frac{1}{2}$ milles de Golconde, 32 $\frac{1}{2}$ de Darampoury, et à 34 de Salem * ou Sailum.

* Comme il pourrait arriver que quelques personnes corrigeassent cette géographie, j'insère ici les particu-

Une route du baron de Wersebe, de Tritchinopoly à Tiagar, laquelle m'a été communiquée par mon ami le colonel Cathcart, mais qui ne m'est parvenue qu'après la gravure de cette Carte, est malheureusement arrivée trop tard pour m'aider à corriger Ootatore, dont la position, d'après le calcul de ce gentilhomme, est plus au nord relativement à Tritchinopoly, que je ne l'avais fixée. La route en question n'a pas été mesurée, mais comme elle est en ligne directe, il n'y a aucune difficulté à s'assurer de sa vraie position.

Les principaux établissemens et les factories commerciales des Européens dans la peninsule, sont tous situés le long de la côte au sud du Carnate, ou, comme on l'appelle ordinairement, la côte de Coromandel. Les Anglais y possèdent Madras dont nous avons déja parlé. Ils y possèdent encore la forteresse et la cité de Negapatam situées sur la côte de

larités suivantes, recueillies de différentes autorités, comme pouvant leur être utiles. La Carte de Sulivan place Attore sud 40° 30′ ouest, à 31 milles G. de Darampoury; et Est 10° 20′ nord, à 29 milles G. de Salem. La Carte des positions de D'Anville place Attore, nord 37° 40′ ouest, à 24 $\frac{1}{2}$ de Volconda; et Montrésor Est 40°. 50′ sud, à 18 de Darampoury.

Tanjore, et que nous avons prises aux Hollandais dans la dernière guerre. C'est une ville charmante, et une place d'un commerce considérable, mais plus importante encore par sa position locale.

Pondicherry forme le principal établissement des Français dans les mers de l'Inde. Sa position générale a été discutée à la p. 238 du Ier. vol. Relativement à Madras, cette ville est située au sud, à 100 milles de route de distance, et à l'embouchure de la rivière de Gingée. Ce fut en 1674 que les Français y firent leur premier établissement, lequel se trouvait alors renfermé dans le domaine du Rajah de Gingée, sujet du roi de Narsingue. Avant la guerre de 1756, Pondicherry était peut-être la plus belle ville de l'Inde. Son étendue le long de la côte de la mer, était d'un mille et un quart, ayant trois quarts de mille en largeur. Cette ville était bien bâtie, et contenait plusieurs édifices publics. Sa citadelle était alors ce qu'il y avait en ce genre de meilleur dans l'Inde, quoique trop resserrée dans ses dimensions. Cette belle ville fut prise par les Anglais en 1761, et rasée immédiatement après, en vertu de la loi du talion, et pour rendre la pareille à Mr. de Lally, qui fit démolir les bâtimens

et les fortifications du fort St.-David, en 1758. Ce procédé de Mr. de Lally était conforme au systême de la Compagnie française des Indes, systême uniquement fondé sur la jalousie commerciale *. Cependant la destruction que nous venions de faire des établissemens français à Chandernagore, aurait dû assouvir notre vengeance pour la perte du fort Saint-David, et nous aurions dû nous contenter de démenteler Pondicherry. Les Français ont aussi des factories à Cuddalore et à Carrical: le premier endroit est à la vue de Pondicherry, et l'autre est dans le pays de Tanjore. Cuddalore est naturellement d'une situation très-

* Si nous pouvons juger du degré de turpitude dans un crime par la manière de le punir, la rivalité de commerce doit être dans la nature l'un des crimes qui excitent le plus notre haine; car ce n'est rien moins que la méchanceté la plus grande, jointe à une corruption universelle, qui puisse autoriser la destruction des habitations, et par conséquent la dispersion des habitans d'une grande ville. Le destin de Rome pouvait dépendre de l'existence de Carthage: mais ici de quoi s'agit-il? De savoir laquelle des deux parties contendantes achèterait le *Callico*, ou les toiles de l'Inde à meilleur marché, et les revendrait au prix le plus haut.

forte, et eut été peut-être le lieu le plus commode pour les principaux établissemens de la Grande-Bretagne, si la sécurité qu'on devait à Tanjore, jointe à la facilité d'en tirer des provisions, n'eût été pour l'Angleterre un objet principal. Outre cela, comme le S.-O. mousson est la saison de la guerre par mer et des expéditions navales, Pondicherry a cet avantage d'être au vent-contre marée de Madras; et les Français remplissent en même temps le double objet, de garder le vent-contre marée et de protéger leur établissement capital, dont ils reçoivent en retour une grande assistance. La flotte anglaise, afin de surveiller l'ennemi, se retire à cent milles du principal établissement, et reçoit seulement une assistance précaire du rivage, c'est-à-dire, de Cuddalore ou de son voisinage, lieux où la flotte fait sa station ordinaire.

Les Hollandais possèdent sur cette côte les villes de Pullicate, de Sadras et de Portonovo. Chacune d'elles a un petit fort pour la protéger contre les insultes d'une irruption passagère, ou contre les querelles des petits princes qui les environnent; mais ces forts ne pourraient tenir contre une armée régulière. Les Danois ont aussi un établissement du

même genre à Tranquebar, dans les confins de Tanjore.

Quant à ce qui concerne les villes de Tritchinopoly, Tanjore, Madüré, et la merveilleuse Pagode de Seringham, etc., je renvoie le lecteur à l'élégante et fidèle Histoire des Transactions Militaires de la nation Britannique dans l'Indostan, donnée par Mr. Orme.

Lorsque nous revenons au nord du parallèle de Madras, nous trouvons cette partie plus sèche et plus vuide dans tous les genres, que celle du midi; et parmi le peu d'objets qu'elle nous offre, à peine s'en rencontre-t-il quelqu'un qui mérite que l'on en tire le plan. La Carte de Jaghire, et les marches dont Mr. Pringle a donné les mesures, ne s'étendent guères au-delà du nord de Madras. Il existe, à la vérité, une ligne des marches vers le nord, donnée par le colonel Pearse; mais elle ne fournit qu'une ligne extérieure ou *hors de ligne*, car sa déviation ou son éloignement n'est jamais loin de la côte. L'objet que nous traitons actuellement se borne principalement à la moitié de la partie orientale de la peninsule; et plus nous nous éloignons de la côte, plus les matériaux deviennent rares, et incertains.

Les autorités d'après lesquelles j'ai fixé le cours de la rivière de Kistnah, qui borne au nord la partie qui forme le sujet de cette Section, se trouveront à la fin de la quatrième. Je vais m'occuper à présent à rendre compte des autorités sur lesquelles les stations primaires restantes à décrire, entre le parallèle de Madras et la rivière de Kistnah, sont fondées.

C'est de Dalmacherry et de Gooty que dépend le cours entier de la rivière de Pennar, depuis sa source qui est à Cuddapah, ainsi que toutes ses branches et les différentes positions qui les entourent; comme Cuddapah, Tripetty, Chandeghère (ou Kandeghera) et Calastri.

Les opinions sont diverses touchant les positions de Dalmacherry, comme cela arrive toujours lorsque la distance et la position d'une place n'ont pas été mathématiquement déterminées. Un manuscrit curieux que m'a communiqué mon ami le général Caillaud, intitulé: *Des Passages entre les parallèles d'Udegherri et de Sautgud*, et qui m'a été d'un grand secours, établit les distances en milles computés ou *supputés* d'un passage à un autre, et souvent aussi de quelques capitales distantes, mais sans aucune position. Ce manu-

şcrit fixe la distance de Dalmacherry à Arcot à 75 milles anglais, en distance de route, ou à environ 56 milles géographiques de distance horizontale. La Carte de Montrésor donne 64, et celle de Mr. Sulivan 61 ½. Montrésor place encore cet endroit à 47 ½ dans une direction N.-N.-E. de Cudapanattum; et M. Sulivan 47. Je l'ai placé à 56 ½ d'Arcot, dans une direction N.-N.-O.; ce qui fait voir que l'intervalle entre cette ville et Cudapanattum, doit être 46 ½. Quant à sa latitude, elle est au 13° 43′ 30″. Il y a trois importans passages qui conduisent de cette place dans les contrées de Mysore et de Cuddapah; et c'est ici que Doast-Ally, Nabad d'Arcot, fut surpris et défait par les Marattes, en 1740.

Gooty ou Gutty est une forteresse importante, assise sur une colline derrière la rivière de Pennar *, et aux environs d'Adoni. C'était anciennement le siège du gouvernement de Morari-Row, prince Maratte. Cette place, ainsi que le cours de la rivière de Pennar,

* Ou Penn-Aur. Je pense que ce terme *Aur* signifie rivière, acception reconnue généralement dans tout le Carnate, mais qu'on ne trouve plus dans la partie du nord au-delà de Nellore.

se trouvent dans la Carte de Montrésor, laquelle contient plus de particularités, quant à la partie dont il est question, que je n'en ai vu dans aucune autre Carte. Mais une difficulté vient s'offrir dans l'apperçu de la position de Gooty dans ma Carte, parce que la distance entre Dalmacherry et Chinna-Balabaram a dans la mienne 13 milles de moins que dans celle de Montrésor; et cependant Gooty paraît avoir été fixé par deux lignes tirées de ces deux places; ensorte que, ou les positions, ou les distances doivent être rejetées. J'ai cru que la voie la plus sure était d'adhérer aux distances, comme ayant probablement un plus grand poids que les positions données par Montrésor qui fixa cette route sinueuse entre Arcot et la source du Pennar. Son échelle donne 112,2 milles Géog. sur une position de nord-3°-est, depuis Chinna-Balabaram à Gooty; et 118,5 nord 43° 45′ ouest de Dalmacherry au même endroit. L'intersection des positions qui forme un angle d'environ 40°, placerait Gooty dans la latitude 14° 58′, et mettrait les distances dans celle de 15° 13′, fort approchante du méridien de Chinna-Balabaram. J'ai préféré ce dernier calcul, par les raisons que j'ai rapportées.

Les branches inférieures du Pennar sont

tracées d'après la Carte de D'Anville, publiée en 1752. Mais Tademeri, Anantpour, etc. sont tirés de l'Histoire Universelle. Gandicotta, sur la rive méridionale du Pennar, est remarquable par une bonne forteresse, et pour avoir dans son voisinage une mine de diamans. Tavernier en a rendu, dans ses Voyages, un compte particulier. Penuconda, place considérable près de la rivière du Pennar, passe pour être à 20 lieues nord-est de Sirpy, et à 20 nord-nord-ouest de Ghinna-Balabaram. On en rend compte aussi, dans la moderne Histoire Universelle. Cæsar-Frédéric dit que cette ville (Gandicotta) est la demeure du roi de Bisnagur (ou de Narsingue) et qu'elle est à huit journées de Bisnagur.

La rivière du Pennar, après avoir arrosé le voisinage de Balabaram, court directement du côté du nord, jusqu'à ce qu'elle se rapproche de Gooty, et prend ensuite sa course au S.-E. par Gandicotta et Cuddapah; après quoi elle tourne à l'Est, et gagne la mer à Gangapatnam, en passant devant le fort de Nellore. Le manuscrit des Passages dont j'ai parlé, observe que cette rivière a 300 *yards (a)*

(*a*) La mesure que les Anglais nomment *yard* est de trois pieds : ainsi les 300 yards font 150 toises.

(150 toises) de largeur à Sami-Issuram, à 70 milles environ de la mer, quoiqu'elle soit bordée dans sa course par des montagnes des deux côtés.

Nous avons remarqué dans la première section, que le capitaine Ritchie, dans sa Carte de la côte de Coromandel, avait fait la projection du point à la rivière du Pennar trop au-delà. Je trouve, en consultant six manuscrits divers, et plusieurs cartes gravées, concernant cette partie, que la distance de Nellore à la mer n'est portée dans aucune d'elles à plus de $13\frac{1}{2}$ milles G.; et même quelques-unes ne la portent qu'à 12 seulement. Moi, je lui en accorde 16, et ce calcul s'accorde parfaitement avec la relation de Mr. Ritchie.

Cuddapah est déterminé par la Carte de la rivière du Pennar, et sa position se trouve parfaitement correspondre à la distance qu'on lui donne d'Arcot, dans une Carte du Malabar, ou plutôt dans une Carte tracée par un natif du Carnate. Cette ville y est fixée à 60 cosses : ce qui, dans l'échelle que nous avons adoptée pour le Carnate à la p. 225 du Ier. vol. laquelle ne donne que 37 cosses à un degré, correspond parfaitement aux 96 milles G. provenant de sa position.

Tripetty et Chandeghere (ou Kandegheri), villes dont la première est fameuse par le culte des Indous, et la seconde parce qu'elle a été la capitale de l'ancien royaume de Narsingue, sont placées, respectivement à Dalmacherry, d'après la Carte de Montrésor, et d'après le manuscrit de la Relation des passages. On y dit que Kandegheri est à 22 milles anglais (mesure de route) portant environ est-nord-est; et Tripetty est à environ 3 milles sud-est de Kandegheri. J'ai placé Tripetty en conséquence, et il se trouve dans la Carte à $53\frac{1}{2}$ milles G. presque nord, éloigné d'Arcot; et à environ 66 presque nord-ouest par ouest de Madras. Mr. Orme a supposé sa distance à 50 milles nord-est d'Arcot; et l'Histoire Universelle dit qu'elle est à 22 lieues O.-N.-O. de Madras.

Calastri se trouve aussi dans la Carte de Montrésor. On y trouve également une route donnée par le général Caillaud, de Poliput à Udegherri et à Nellore, laquelle passe par Calastri. J'ai tâché de fixer la position de Calastri, en joignant ensemble toutes ces autorités, et je l'ai placé à 15 milles G. E.-N.-E. de Tripetty, et à 61 d'Arcot. Mais j'ai quelques doutes sur l'exactitude de cette position.

Le pas de Sami-Issuram sur la rivière du Pennar, est porté dans le manuscrit des Passages, à 55 milles A., ou 44 milles Géog. de distance horizontale, à l'O. de Nellore. Cette position reçoit une grande force par la Carte de Montrésor (autant que l'imperfection apparente de ses matériaux dans cette partie peut confirmer aucune position), et je l'ai placé en conséquence. Je le fixe ici à 15 milles G. environ, ou à $9\frac{1}{2}$ cosses de Cudapati ; ce qui établit son éloignement de cet endroit ouest-sud-ouest.

Udegherri et Sangam, places désignées dans la route du général Caillaud, sont corrigées par la position de Nellore donnée par le colonel Pearse, et par les positions relatives de Sydaporum et de Nellore dans une copie française des marches de Mr. de Bussi ; Sydaporum se trouvant aussi comme position dans la route de Caillaud. Je ne sais que trop combien est incomplette la partie septentrionale du Carnate, en comparaison de la partie méridionale. Mais toutes mes recherches n'ont rien produit de satisfaisant, à l'égard du nord-ouest de Poliput. Si la route du général Cailland eût été mesurée, elle aurait produit plusieurs *stations primaires ;* mais telle qu'elle est, l'échelle paraît

paraît être mal proportionnée dans les différentes parties qu'elle contient.

Narnaveram et Bomrozepollam sont placées l'une et l'autre d'après l'autorité des observations de Mr. Pringle; et le lac de Pullicate, d'après la Carte du Jaghire, ainsi que d'après la route du colonel Pearse, et autres autorités. Ce lac, que M. D'Anville appelle *Ericans*, semble devoir son existence à la même cause que le lac de Chilka, c'est-à-dire que la mer a fait une brêche dans une basse rive sablonneuse, et qu'elle a porté ses ondes dans l'intérieur des terres; car ses communications avec la mer sont extrêmement étroites, ainsi que les embouchures des petites rivières. Ce lac a en étendue 33 milles anglais du nord au sud, et 11 au delà dans sa plus grande largeur, et contient plusieurs grandes îles. L'une d'elles est nommée Ircum dans la Carte du Jaghire de Mr. Bernard, publiée par Mr. Dalrymple; et de ce que Mr. D'Anville nomme cette île, ainsi que le lac, *Ericans*, je conclus que c'est par corruption du mot *Ircum*.

Je n'ai pas trouvé que ce fut une tâche facile de fixer les positions d'Innaconda, de Combam, d'Adoni et de Canoul. De ces quatre places dépendent plusieurs autres dans la construction

de la Carte ; et nulle d'elles ne porte un degré d'évidence à ma satisfaction. Il se trouve, en particulier, un degré d'obscurité dans les relations de Canoul, que je ne puis éclaicir. Une information locale me manque entièrement à l'égard de cette place, et cependant ce genre de connaissance est si nécessaire pour un géographe, qu'aucun degré d'étude ou de recherches ne peut y suppléer ou en compenser le défaut. Elle le met en état, non seulement de concilier et d'accorder les noms et les situations, mais elle lui fournit encore un signal pour distinguer la valeur de ses matériaux. Peu d'Européens, si nous en exceptons les vagabonds, ont visité ces places, depuis l'époque de M^r. de Bussi, en 1751 ; et c'est un malheur pour la géographie, que ses marches entre Arcot, Hydrabad, Adoni, Canoul et Seringapatam, n'aient pas été revues et soignées d'une manière aussi intelligente que ses autres marches l'ont été. Mais cependant, quoique je puisse en murmurer comme géographe, je dois, comme philosophe, être satisfait de ce qu'on en a conservé une si graude partie.

Innaconda (qu'on appelle aussi Viniconda et Huiniconda) est une forteresse située sur

une colline, dans les limites de Guntoor du côté du circar. Sa distance précise, de quelque place connue, est indéterminée : c'est pourquoi j'ai été obligé de la fixer vaguement d'après l'autorité de quelques Cartes, et relativement aux circonstances. Je l'ai placée aux environs d'Ongole, nord-ouest par nord, point qui se trouve dans la route du colonel Pearse. Mr. Pringle a mesuré la route, et trouvé que la distance doit avoir 46 ½ milles Ang., pour lesquels je mets en ligne de compte 36 milles Géog. en distance horizontale. Dans la Carte du Malabar, elle est à 28 cosses, que l'on peut évaluer à 45 milles géographiq. Elle est un peu plus occidentale dans sa position, et aussi un peu plus distante de Medipilli que d'Ongole.

Combam passe pour être à 25 cosses d'Innaconda, et à 32 d'Ongole, ou à 51 milles G. environ de ce dernier endroit. Combam est placé dans la Carte à 48 milles de distance, et presque à l'ouest, d'Ongole. Mais comme sa ligne parallèle est réglée sur la position présumée d'Innaconda, elle devient par conséquent sujette aux mêmes erreurs. La route de Tavernier de Gandicotta à Masherlaw, passait à travers Combam (qu'il appelle Caman); et

sa position s'accorde très-bien avec la proportion de distance qu'il lui a donnée. Nous nous étendrons davantage sur ce sujet dans la suite de cet Ouvrage.

Adoni, dans la Carte du Malabar, se trouve être à 66 cosses de Combam, et à 67 dans une route transmise par le colonel Harper au gouvernement de Madras, laquelle fut combinée d'après l'information de ses guides, tandis qu'il était à Innaconda en 1781. Ces cosses sur l'échelle du Carnate (à 37 pour un degré) sont égales à 106 milles G. : ce qui forme précisément la distance donnée dans la construction de notre Carte, entre Combam et Adoni du côté de l'ouest. Quant à sa ligne parallèle, on ne peut trouver de meilleure autorité que sa distance de Gooty, situé au sud-est d'Adoni, à deux journées de route ou à 36 milles G. suivant mon calcul, lequel est fondé sur une grande expérience dans ces matières. Adoni ainsi placé est à 63 milles G. nord-nord-est de Roydroog, et à environ 44 sud de la rivière de Kistnah.

Adoni, comme position générale, est situé presque au milieu de la peninsule, et précisément dans la parallèle de Goa. C'était, il y a quelque temps, une belle ville et bien fortifiée,

placée sur la rive de l'une des branches de la rivière de Toombuddra *, et capitale d'une petite principauté, ou plutôt d'une province feudataire de Golconde. On trouvera dans les Œuvres de Mr. Orme, une partie de son histoire. Cette ville fut concédée, avec Rachore et Guntoor *(a)*, au ci-devant Bazalet-Jung, frère de Nizam-Ally, Soubab régnant dans le Deccan. Hyder, dans son désespoir, s'empara de cette ville, ainsi que de tout le reste des provinces au sud de Kistnah, quelque temps avant la dernière guerre. Mais toutes ces places ont été, ou ont dû être restituées par la paix de 1782. Adoni était certainement du nombre, parce que l'attaque d'Adoni dont

* Je suppose que par la terminaison *buddra* dans le nom de cette rivière, on entend la même chose que *budda* ou *buddar* dans Nerbudda, et Soanbudda, mots fort en usage dans la partie septentrionale du Deccan et dans l'Indostan. Si cette supposition est vraie, que le nom des larges rivières souffre peu d'altération, le langage auquel les terminaisons de *gonga* ou de *gang* appartiennent, doit avoir été fort répandu, puisque nous trouvons ces terminaisons en usage dans le Ceylan et au pied du mont Himmaleh.

(a) La diphtongue oo, en Anglais se prononce en ou; Gontour, Gouty, pour Gontoor, Gooty.

Nizam était alors en possession, fut, dans la dernière année de cette guerre, l'un des exploits de Tippoo.

La position de Canoul paraît la plus incertaine de toutes. Les autorités pour la fixer sont la Carte du Malabar, dans laquelle les distances de Rachore, Cuddapah, Adoni et Combam, à cette ville, sont données en cosses; mais les intersections des différens points ne s'accordent pas avec ce calcul. Cette Carte n'est pas construite par échelle, étant rudement esquissée, sans beaucoup de proportion dans les positions et les distances d'une place à l'autre; et les noms ainsi que les distances entre les relais sont en langue malabare. Canoul y est porté à 57 cosses de Cuddapáh, à 38 de Combam, 28 de Rachore, autant d'Adoni, et à 36 de Timapet, place qui se trouve dans la route du général Joseph Smith, d'Hydrabad à Sollapour. D'après un tel compte, le nombre des cosses entre Cuddapah et Rachore sera de 85: ce qui est réellement la distance établie dans la Carte, en y joignant 2 cosses, et prenant 37 cosses et demie pour un degré. Les distances qui se croisent de Combam et d'Adoni ne sont pas loin d'être exactes; mais la distance de Timapet ne peut se concilier

avec cet arrangement. Cependant, comme cette position s'accorde assez bien avec celles de Cuddapah, Rachore et Combam, on peut conclure que la distance de Timapet est faussement donnée. Dans une Carte des marches méridionales de Mr. de Bussi, que l'on dit avoir été composée par Mr. D'Anville, Canoul est représenté dans une position différente de celle qui résulte du calcul précédent; car on ne lui donne que 18 cosses dans son éloignement de Rachore, au-lieu de lui en donner 28.

Condanore est à 15 cosses à l'Est d'Adoni, dans la route du colonel Harper.

Rachore, ou Adoni - Rachore est une ville située sur la rive ou près de la rive méridionale du Kistnah, presqu'au - dessus du confluent de la Toombuddra qui se jette dans le Kistnah, et au - dessous du confluent de la Beemah. Sa position a été fixée, d'après les marches de Mr. de Bussi.

Rachore est à 4 journées d'Adoni, suivant le rapport d'un Européen qui a voyagé dans cette contrée. Ce voyageur vint de Seringapatam à Adoni, par Sera et Gooty. Il communiqua sa relation, ainsi que plusieurs autres particularités contenues dans son itinéraire,

à M. W. Townsend, lequel m'a remis ces pièces fort obligeamment. On compte 3 jours de marches de Seringapatam à Sera (ou Merki-Seray) ; 6 de plus pour Gooty ; 2 de cette dernière à Adoni, et 4 de plus pour Rachore. Si nous prenons la distance entière de tous ces points divers sur la Carte, le produit sera 276 milles G. Un jour de marche, pour un voyageur ordinaire, peut s'évaluer à 22 milles Anglais, en distance de route, laquelle réduite en distance horizontale formera environ 17 à 18 milles G. L'on trouve alors que les 276 milles forment à peu près 15 jours de voyage et que les intervalles sont généralement bien proportionnés. Quoique nous ayions évalué à 22 milles un jour de marche, pour un voyageur ordinaire, cependant un *Cosside* ou courrier fait ordinairement dans un jour 30 à 33 milles Anglais, et même plusieurs jours de suite.

Timerycotta, forteresse considérable dans le pays de Palnaud (district appartenant au Carnate, mais situé vers la rivière de Kistnah à l'ouest de Guntoor) forme un renseignement et un signal pour la plupart des positions dans les pays de Guntoor et de Palnaud ; ainsi que la place au-delà du Kistnah, sur la route de

Madras à Hydrabad. Dans la Carte de Montrésor, on trouve un grand nombre de places environnantes Timerycotta, mais qui n'ont de connexion avec aucune autre place connue. Le capitaine Davis, dans le compte qu'il rend des places situées aux environs et dans le Circar ou province de Guntoor, dit que Timerycotta est à 40 cosses à l'ouest du fort de Guntoor. Dans la Carte du Malabar, on met Guntoor à 9 cosses de Sattinagram, place sur la rive méridionale du Kistnah, à l'opposite de Bezoara, point vérifié par le major Stevens. La position de Guntoor, à l'égard de Sattinagram, ne peut être fixée qu'au sud-ouest environ, se trouvant dans la route qui conduit directement à Ongole. Cette position se trouve confirmée par la Carte de Montrésor qui dit que la distance entre Guntoor et Siccacollum (autre point fixe sur le Kistnah) doit être d'environ 25 ½ milles G. Nous avons donc placé Timerycotta d'après toutes ces données, respectivement à la longitude. Cette ville est à 89 milles G. vers l'ouest de Siccacollum, ou à 64 de Guntoor, ce qui répond à 40 cosses du Carnate. Quant à sa parallèle, la Carte du Malabar lui donne seulement, dans une route pleine de sinuosités, 49 cosses d'Ongole. La Carte de

Montrésor fixe sa distance d'Ongole à 66 milles G., et sa position, presque nord-ouest par nord. Mais comme je l'ai déja dit, les rapports entre ces places sont fort imparfaits dans cette Carte. Le capitaine Davis dans la sienne (ou plutôt dans son esquisse) ne la porte qu'à 57. Montrésor met de plus Guntoor et Timerycotta sous la même parallèle : ce qui réduirait la distance à 59. J'en ai donné 60 ½, ayant pris pour guide les distances supputées dans la Carte du Malabar, appliquées aux positions du capitaine Davis dans sa route sinueuse d'Ongole à Timerycotta ; et cette position s'accorde assez bien avec l'idée de Montrésor.

Cette Carte de Montrésor, comme je l'ai dit plus haut, contient diverses positions autour de Timerycotta, jusqu'à l'intervalle de 20 à 30 milles ; entre autres Currumpoody, Patack, Pongallah, Pulredygur, et Masherlaw ou Macherla. Cette dernière place, avec Combam et Donpad, jointe à d'autres autorités, va m'aider à tracer la route de Tavernier de Gandicotta au fleuve Kistnah, dans son voyage de Golconde en 1652. Combam ou Commum est le même que son Caman, qu'il dit être ville frontière du Carnate du côté de Golconde. Déopad est encore ce qu'il appelle

Doupar, situé, suivant sa narration, dans un pays coupé par plusieurs torrens qui viennent des montagnes voisines. Le colonel Harper fait la même remarque, sur Donpad ou Déopad. Ces torrens forment ensemble la rivière de Gondegama ou Gondlacomma qui se jette dans la mer à Medipilly, et laquelle sert de limite au Carnate. La Carte du Malabar écrit Gilligama, et d'autres relations l'appellent Gunta-Camma; mais Gondegama est le nom commun. Combam est situé près de sa source. La pagode de Tripanty se trouve près de la route de Tavernier, et à quelques milles au nord de Donpad. Quelques voyageurs ont confondu cette pagode avec celle de Tripetty beaucoup plus fameuse, et qui est au voisinage de Chandeghere, à 160 milles presque sud de Tripanty. La station suivante de Tavernier est Mamli, laquelle il est aisé de reconnaître dans la Carte du Coromandel de D'Anville, sous le nom de *Mamenda*. Son Macheli est sans doute Macherla, d'abord après laquelle il arrive à une rivière profonde qui ne peut être que le Kistnah. Il est singulier que sa curiosité ne l'ait pas porté à s'informer du nom des rivières les plus considérables qui se rencontraient sur sa route.

J'eusse fait peu d'attention à la route de Tavernier, si ses distances ne devaient servir en général à confirmer les positions de Combam et de Timerycotta. Il compte 77 lieues de Gandicotta à Macherla, dont 42 entre Gandicotta et Combam. Je crains bien que ces lieues ne soient prises pour des cosses, erreur dans laquelle tombe communément Tavernier. On doit remarquer que Thevenot tombe dans une absurdité du même genre, en supputant les cosses pour des demi-lieues. Comment des hommes de sens et de réflexion peuvent-ils appliquer le nom des mesures itinéraires de leur propre pays à celles des autres, lorsque l'échelle diffère si grandement? j'avoue que je ne le comprends pas. Les cosses et les lieues diffèrent au moins d'un tiers dans leur longueur; comment Thevenot peut-il donc dire qu'une cosse n'est égale qu'à une demi-lieue? Le nombre total des lieues, dans Tavernier, de Gandicotta à Golconde, est de 119, et la distance réelle, à travers les points de Combam et de Masherla, n'est seulement que de 176 milles G. Il s'ensuit donc de-là, qu'on ne doit entendre par ses lieues, autre chose que des cosses, et même plus courtes qu'elles ne le sont réellement. Entre le

Kistnah et Golconde, il donne 39 lieues ou cosses., intervalle qui est de 60 milles G. par ma construction. Cependant il doit y avoir une erreur dans la distance qu'il donne entre Masherla et le Kistnah, distance qu'il évalue seulement à 3 lieues ou cosses, tandis qu'elle ne peut être moindre de 7 cosses.

Le fort de Condavir est le principal poste du *Circar* ou de la province de Guntoor. Il est fortement assis sur une montagne, à 8 cosses à l'ouest de Guntoor selon le capitaine Davis, et à 10 du bord méridional du Kistnah. Je ne suis pas satisfait de la position de Mongelgary; parce qu'il y a de grandes contradictions dans les comptes qu'on en a rendus. Colour est tracé d'après D'Anville. Il existe une mine de diamants près de la rive méridionale du Kistnah, et pas loin de Condavir. Chintapilly, et les chemins qui conduisent à Guntoor, sont tirés de l'Esquisse du capitaine Davis et de la Carte du Malabar.

Je n'ai pu me procurer de meilleure autorité pour la route de Nellore à Hydrabad, que celle de D'Anville dans sa Carte du Coromandel, publiée en 1753. J'ai altéré la proportion de ses parties, en changeant la situation de Podalah (son Poudela) laquelle est connue

pour être à 12 cosses presque ouest par nord d'Ongole; tandis qu'il la met au nord, faute de n'avoir pas eu le même guide que moi, me trouvant en possession d'une route de traverse, d'Ongole à Combam. On trouve bien extraordinaire, quand on considère depuis combien de temps les Anglais établis à Madras sont en relation de commerce avec Hydrabad, et que néanmoins les archives du gouvernement n'offrent rien de meilleur à cet égard.

La route d'Udeglierry à Ongole, est aussi de D'Anville.

Sanore-Bancapour est extrait des marches de Mr. de Bussi, comme je l'ai déja observé à la 4e. Section. Sanore et Bancapour sont deux forts à 3 cosses l'un de l'autre, et à 120 milles G. presque Est de Goa. Mr. Ewart, tandis qu'il était à Nagpour, me procura une route d'Hydrabad à Sanore-Bancapour et d'ici à Chinapultun, ville avec un fort construit en pierres, et située à 37 cosses au-delà de Bancapour. Je n'ai rien pour me guider dans la position générale de Chinapultun; et tout ce que nous pouvons faire, c'est de conclure qu'elle doit être vers l'ouest de Bancapour, parce que le chemin d'Hydrabad passe à travers cette ville; et comme la rivière de Sanore

(le Toom) a été traversée à 9 cosses au-delà de Bancapour, sa position sera probablement vers le nord-ouest de cette rivière, et j'observe que toutes les rivières, dans cette partie, coulent vers le sud-est (voyez la Carte). La distance entre Hydrabad et Bancapour (133 cosses) détermine l'échelle de cosses que l'on peut estimer être de 39½ pour un degré; ensorte que Chinapultun est à environ 56½ milles G. de Sanore-Bancapour, et très-probablement dans une direction ouest-nord-ouest. Nous apprenons sur cette route une particularité intéressante, si elle est vraie; c'est que le territoire de Nizam s'étend à 31 cosses au-delà de Bancapour.

Bisnagur ou Bijinagur, capitale de l'ancien royaume de Narsingue, est située près de la rive occidentale de la rivière de Toombuddra; et dans la Carte de Mr. de Bussi, elle est portée à environ 30 milles sud-est ou sud-sud-est de Bancapour. Cæsar Frédéric la visita en 1567, et c'était alors une fort grande cité. Il la met à 8 journées de Goa: ce qui, par le calcul donné à la page 56 de ce 3e. volume, devrait se monter à 140 milles G.; mais, par la construction de la Carte, n'en donne que 130 seulement. L'historien Ferishta nous ap-

prend que Bijinagur fut fondée par Belaldeo, roi du Carnate, en 1344. Le Carnate alors renfermait toute la peninsule, ou du moins toute l'étendue qui est à l'Est des montagnes Gauts. Nos histoires du Deccan et du Carnate sont fort imparfaites. Aujourd'hui même nous pouvons à peine distinguer le royaume de Bijinagur de celui de Narsingue; et nous ne pouvons savoir s'ils formaient anciennement deux royaumes séparés, ou s'ils n'en faisaient qu'un seul. Il est probable cependant que dans le 16e. siècle, le royaume de Bijinagur renfermait la plus grande partie de la peninsule, et que lors de l'invasion, faite par le roi de Visiapour et par les autres princes du nord, du Deccan, le roi de Bijinagur se retira d'abord à Penuconda, et ensuite à Kandighary ou Chandeghery, mais en gardant toujours son ancien titre de roi de Bijinagur. En 1599 Kandeghery était la résidence d'un roi Indou, dont le domaine s'étendait jusqu'à Tanjore et Madurée; et en 1640, un descendant de ce prince, qui régnait dans cette contrée, permit aux Anglais de s'établir à Madras.

Ranni-Bednore, ainsi que les sources de la rivière de Toombuddra, sont d'après Mr. D'Anville. Nous savons, en général, que cette rivière

rivière est formée de plusieurs autres petites, qui sortent du côté oriental des montagnes Gauts, dans le pays de Bednore et aux environs. Plus bas, passe le Bisnagar, (comme il est dit plus haut, quoique Cæsar Frédéric donne à cette rivière de Bisnagar le nom de Nigonden) et entre celle-ci et le Kistnah, la Toombuddra reçoit le Hindenny ou la rivière d'Endri, laquelle passe par Adoni, et reçoit en même temps plusieurs autres petites rivières. Le cours général de la Toombuddra est représenté dans la Carte des marches septentrionales de Mr. de Bussi; et celui de l'Hindenny est marqué plus particulièrement dans la Carte de ses marches méridionales données par D'Anville. Ce fleuve est aussi représenté dans la Carte que m'a communiquée Mr. Sulivan, comme passant sous Chitteldroog, Rydroog, Chitrigally, etc.

La route de Mr. de Bussi de Seringapatam à Adoni et à Rachore, ne se trouve point dans la Carte de ses autres marches, et ceux qui jettent un regard attentif sur cette partie nue de sa Carte, sont fâchés de n'y voir que des lacunes.

La route de Goa à Galgala est tirée de la collection de Mr. Dalrymple. Il paraît qu'elle a été parcourue par quelque Portugais qui fut

visiter le camp d'Aureng-Zeb sur le Kistnah, vers la fin du siècle dernier, ou au commencement de celui-ci.

Les environs de Goa, et la contrée adjacente au pied des montagnes Gauts, sont tirés d'un manuscrit portugais. Ce n'est que de Goa seulement, si toutefois la chose est possible, que nous devons attendre la géographie du pays situé entre les Gauts, Visapour et Adoni, lequel néanmoins dans la Carte reste encore en blanc.

Le cours général des rivières dans la peninsule, désigne qu'une chaîne de hautes terres la traverse depuis Calastri à Mangalore. Mais si nous donnons quelque confiance aux différens rapports, le pays entre les Gauts et Bangalore n'a point une face montueuse. Il s'élève soudainement de l'ouest dans les Gauts, et décline graduellement vers l'Est; ensorte que les Gauts forment une terrasse sur une immense échelle.

Les Gauts sont marquées seulement dans certains endroits, où les différentes routes les traversent; ou bien lorsque ces montagnes ont été apperçues de la côte. Ce fameux Appenin qui sépare avec plus de précision que toute autre limite, la ligne de l'été et de l'hiver ou plutôt

la saison du temps sec et du temps humide, comprend dans son étendue 13 degrés de latitude, c'est-à-dire, dans tout l'espace renfermé entre le cap Comorin et Surate (en exceptant la brêche ou l'ouverture mentionnée à la page 32) à des distances inégales de la côte, lesquelles sont ordinairement de 40 milles, rarement de plus de 70, et même il se trouve des endroits où elles ne sont que de 6 milles. Quoique la hauteur de ces montagnes soit inconnue, cependant elle est suffisante pour empêcher le corps épais des nuages de les traverser. En conséquence, les vents alternatifs du nord-est et du sud-ouest (qu'on appelle moussons) occasionnent une saison pluvieuse d'un côté seulement des montagnes Gauts; c'est-à-dire du côté d'où vient le vent. On pourrait croire que pendant les premières pluies, de moussons, sur la côte de Malabar (qui tombent dans les mois de mai et de juin), une quantité considérable de ces pluies provenant des régions supérieures, ou de la terre de la table de Mysore, devraient apporter également la saison des pluies dans les endroits où ces eaux descendent, quoique à une distance considérable de ceux exposés au vent; et cette supposition n'est pas hors de

vraisemblance. Mais ces mêmes nuages, avant de franchir les *Gauts*, doivent être fort élevés; et ils deviennent alors trop légers pour se condenser et pouvoir tomber en pluie.

Je tiens ces observations sur le temps et sur les variations de l'atmosphère, du lieutenant Ewart, qui les a faites à Nagpour, situé au centre de l'Inde, et où les saisons diffèrent peu de leur règne habituel dans le Bengale et dans le côté occidental de l'Inde. Ici le sud-ouest mousson apporte une saison pluvieuse; mais les pluies ne sont ni aussi violentes ni aussi continues que dans les endroits dont nous parlons.

A l'embouchure du Godavery et dans ses environs, le sud-ouest mousson occasionne aussi une saison pluvieuse. La rivière alors se gonfle, et déborde, quoique cette partie soit aussi éloignée de l'exposition au vent des *Gauts* que Nagpour. Il serait possible cependant que les nuages, qui amènent une saison pluvieuse à l'embouchure du Godavery, vinssent de l'Est du cap Comorin; quoique je pense le contraire, parce que le cap est au sud-sud-ouest de cette embouchure, et que les vents régnans sont beaucoup plus occidentaux. Les nuages de Nagpour doivent cependant avoir

passé au-dessus des Gauts. Nous pouvons donc conclure, d'après cette opinion, que la chaîne des montagnes Gauts met seulement à l'abri certaines contrées au-delà desquelles les nuages légers et élevés qui passent par dessus, descendent en pluie. Madras se trouve dans les limites du pays mis à couvert, quoique au moins à 300 milles de l'exposition au vent des Gauts. Rajamundry près de l'embouchure du Godavery, et Nagpour, sont d'environ 500 milles hors de cette exposition. Ce serait une chose digne de curiosité, que de bien connaître la limite exacte qui sépare l'humide et le sec. Si je ne me trompe, c'était, il n'y pas encore long-temps, une opinion générale, que les Gauts s'étendaient depuis les montagnes du nord (ou depuis le Boutan) jusqu'au cap Comorin, et qu'ils occasionnaient une diversité de saisons par un seul et même temps dans toute l'étendue de l'Inde. Mais la vérité est, que différentes saisons existent à-la-fois et au même moment, seulement dans une partie de la peninsule. Cette cause cesse dans la parallèle de Surate, où le vent de sud-ouest ne trouvant plus l'opposition des montagnes, amène sans interruption le temps humide avec lui, soit de près, soit de loin, et le répand sur la surface

entière de la contrée. Quant à quelques particularités qui regardent l'extrémité boréale des montagnes Gauts, voyez la fin du tome II.

Comme la peninsule, ou la partie discutée dans cette Section, contient plus d'objets intéressans qu'il n'est possible d'en renfermer dans l'espace compris dans l'échelle dont nous nous sommes servis, et qui n'est pas telle qu'il conviendrait de l'appliquer à une Carte générale embrassant une aussi grande étendue que celle de l'Inde, on avait cru nécessaire de former et de construire une autre Carte, sur une échelle beaucoup plus grande; mais un accident en a retardé la publication. Ceux, en la possession desquels cette carte pourrait passer dans la suite, trouveront le récit de sa construction dans cet Ouvrage, lequel est commun aux deux Cartes dans toute l'étendue de cette section, pour toutes les parties qui ont un rapport direct à la Carte de la peninsule. Ainsi l'échelle de cette Carte, est précisément le double de celle de la Carte générale.

SECTION VIe.

Contrées situées entre l'Indostan et la Chine.

Il a été dit précédemment (p. 2 du IIe. vol.) que la première chaîne de montagnes vers le Thibet et le royaume de Boutan, formait au nord les limites de notre Carte. Je dois ajouter que sur cette Carte notre travail ne s'étend pas à l'Est au-delà des frontières d'Assam et de Meckley.

La Carte de la Chine donnée par les jésuites, et telle qu'on la trouve dans Du Halde, place la limite occidentale de l'Ynnan (province la plus au couchant de toute la Chine) entre les 97 et 98 degrés de longitude Est, dans la parallèle de 24°; ensorte que la frontière orientale du Bengale (le Silhet) n'est qu'à 350 milles anglais de la partie occidentale de la Chine; ou, pour m'exprimer par une comparaison, c'est la même distance que celle de Silhet à Calcutta. Ici, l'on doit s'étonner que,

vu la proximité de ces deux pays, il y ait si peu de communication entre l'un et l'autre ? les raisons probablement sont : que l'Ynnan ne produit pas de ces manufactures qui sont recherchées par l'étranger ; et que le cours des grandes rivières navigables dans ces parties, s'oppose à toute espèce de communication par eau. L'espace entre le Bengale et la Chine est occupé par la province de Meckley, et autres contrées appartenantes au roi de Burmah ou d'Ava.

La rivière de *Nou-Kian*, peu ou presque point inférieure au Gange, coule au midi, et traverse l'angle de l'Ynnan qui approche le plus du Bengale ; et c'est ici que les jésuites qui ont construit la Carte de la Chine, l'abandonnent dans sa course au sud-ouest. D'Anville a imaginé que cette rivière pouvait être la même que celle du Pégu, ainsi qu'il a supposé le *Sanpoo* être la rivière d'Ava. Mais des relations plus récentes ne laissent aucun doute à cet égard ; et l'on sait aujourd'hui que le *Nou-Kian* est la rivière d'Ava. Dans l'Histoire Universelle moderne (t. VI. p. 265 de l'édit. angl.) on rend compte d'un voyage fait sur cette rivière par quatre Chinois, vers le milieu du siècle dernier. Ils partirent de l'Ynnan pour

l'Yuntchian, et d'ici pour les frontières d'Ava, où ils s'embarquèrent et vinrent, sans quitter le fleuve, descendre à la ville d'Ava.

Dans le compte que j'ai rendu touchant la construction des côtes de mer (p. 282 du t. I.), j'ai cité les autorités d'après lesquelles j'ai fait la description du *delta* de la rivière d'Ava, depuis la mer jusqu'à la parallèle du 18e. degré: une Carte manuscrite hollandaise que j'ai également citée, décrit le cours entier de la rivière, jusqu'à la hauteur même de la cité d'Ava: ce qui place Ava dans la latitude 21° 48′ et l'auteur ajoute dans une note: *que c'est par forme d'observation.* Et en effet, l'échelle entière de cette Carte semble avoir été formée d'après la différence de latitude.

La différence de longitude, comme j'ai lieu de le conclure d'après cette Carte hollandaise, place Ava au 97°. Mais le capitaine George Baker, dont l'exactitude a plus de poids dans mon esprit, examina les situations, s'assura des distances, et mesura la route entière qui conduit de Negrais à la cité d'Ava. Son calcul, corrigé par l'observation de la Carte hollandaise 21° 48′, donne la longitude 97° 45′ ; et c'est cette longitude que j'ai adoptée. La supputation du capitaine Baker dans les courses et

les distances entre Negrais et Ava place cette dernière ville à la longitude de 97° 54′ et à la latitude 22° 5′ ou 17′ au nord de l'observation rapportée dans la Carte hollandaise. Cette erreur, sur une distance d'environ 400 milles, est une bagatelle, ne formant pas même une 20ᵉ. partie *.

* De crainte que les particularités d'après lesquelles a été fixé le cours de la rivière d'Ava etc., ne vinssent à se perdre, je les insère ici.

De Negrais à Persaim	N.-N.-E.	45	milles G.
——— Pryggee	N.-N.-E.	45	
——— source de la R. de Negrais	N.-E.	60	
——— Lundsey	N.	35	
——— Saladun	N.-N.-O.	25	
——— Prone	N.-E.	18	
——— Camma	N. par E.	15	
——— Meachagong	N. par E.	20	
——— Mellone	N.-N.-E.	35	
——— Raynaugong	N.-N.-E.	35	
——— Sallumea	N.	25	
——— Youngeve	N.-E. par N.	25	
——— Ava	E.-N.-E.	70	
——— Monchaboo	N.	45	

La traverse entière donne un cours de nord 27° 30′ Est, distance 408 milles géographiques. La distance corrigée, est de 589.

La Carte hollandaise donne une position de nord

Ava, dans les vieilles Cartes, est à la latitude 25° 20′ et à la longitude 96° 36′. J'ai recueilli de la Carte hollandaise les particularités qui concernent le cours de la rivière; le capitaine Baker n'en ayant seulement donné que la direction générale.

Monchaboo, ville et résidence du roi de Burmah ou d'Ava, en 1755, est, suivant la relation du capitaine Baker, à 38½ milles G. nord d'Ava; et c'est Ava qui fut, de ce côté-là, le terme de son voyage.

Le Nou-Kian est nommé l'Irabatty par les habitans d'Ava; et ils soutiennent qu'il est navigable depuis la cité d'Ava jusqu'à la province d'Ynnan. Monchaboo n'étant qu'à 130 milles anglais des frontières de la Chine, il ne nous manque dans la Carte, que de completter le cours de la rivière. Nous avons rempli ce vuide par des lignes ponctuées.

Le capitaine Baker représente la contrée qui borde la rivière d'Ava, depuis la mer jusqu'à Lundsey, comme un pays plat, et comme un

35° 50′ ouest, distance 8°,5 milles entre le point de la rivière de Syrian (c'est-à-dire le point du confluent du Syrian et du Dogon), et la source du Negrais : point le plus élevé du delta.

sol fort riche ; et tel, que les parties basses sur les bords du Gange de l'Indus, et d'autres rivières considérables, engraissées par le limon déposé par les inondations du fleuve. Cette contrée basse est nommée le Pégu, et formait en 1754 un royaume indépendant. Mais elle fut réduite par le roi de Burmah à l'état de province subjuguée.

Burmah fait la limite du Pégu au nord, et occupe les deux rives du fleuve jusqu'aux frontières de la Chine. Au nord-ouest se trouve Meckley, dont nous avons déja pris notice ; et à l'ouest se trouvent Aracan (ou Recan) et Roshaam. A l'Est, Burmah touche au royaume, ou à la contrée supérieure de Siam, laquelle, d'après le rapport du capitaine Baker, commence à une petite distance du côté de l'Est de la cité d'Ava; une chaîne de montagnes la séparant de Burmah et du Pégu.

Le roi de Burmah, dont la ville d'Ava est réputée la capitale, et dont le royaume entier, quoique par une acception erronée, porte le nom d'Ava, passe pour être en possession, non seulement de la contrée de Meckley, ajoutée à celle du Pégu et de Burmah, mais encore de tous les pays qui les touchent au nord, entre la Chine, le Thibet et le royaume d'Assam.

La Carte de Du Halde s'énonce positivement sur ce point de géographie ; mais sur quoi est-elle fondée ? c'est ce que j'ignore, n'ayant jamais pu obtenir aucune information à cet égard.

Le capitaine Baker nous dit que la contrée de Burmah, adjacente aux rives de l'Irabatty, ou de la rivière d'Ava, entre le Pégu et Monshaboo, est en quelques endroits montagneuse, et en d'autres, unie ou plat pays, mais que les terres ne sont pas assez basses pour être submergées par des inondations. Ses productions sont, à plusieurs égards, à peu près les mêmes que celles des contrées contigues ou limitrophes au Gange ; et il est à remarquer que les terres qui produisent le plus de salpêtre, sont presque à la même distance de la mer que celles de la même nature qui sont du côté du Gange.

Mr. Verelst, qui méditait une expédition dans le pays de Meckley, en partant du Bengale, et qui actuellement (en 1763) s'est avancé jusqu'à Cospour, qui se trouve sur son chemin, fut averti par ses guides de Meckley, qu'il trouverait une contrée fertile et peuplée, tout le long de sa route pour Ava. Cependant il n'alla pas plus loin que

Cospour; mais nous avons rapporté les particularités de la route entre cette ville et Ava, d'après les renseignemens fournis par les guides dont il était accompagné.

La contrée de Burmah produit quelques-uns de ces bois de charpente, que nous appelons dans l'Inde *bois de Teek*. Les forêts qui produisent cet article si utile et si important, sont situées entre la rive occidentale de la rivière d'Ava et le pays d'Aracan, et ne sont éloignées de la mer que de 250 milles, en suivant le cours de la rivière.

D'Anville croit que le Sanpoo ou la rivière du Thibet, est la même que celle qu'il appelle, dans les parties basses de sa course, la rivière d'Ava. Mais nous n'avons pas aujourd'hui le moindre doute que le Sanpoo ne soit le même que le Burrampooter qui entre dans le Bengale par le nord-est, et qui se joint au Gange près de la mer. J'ai tracé son cours en 1765, jusqu'à environ 400 milles au-dessus du confluent, c'est-à-dire jusqu'à la latitude 26°, longitude 91°; terme où finissent les districts du Bengale, et où commencent ceux du royaume d'Assam; il ne me fut pas permis de monter plus haut. Quelques Européens cependant, mais en petit nombre, engagés dans le commerce de Goal-

parah, entre autres Mr. Chevalier, dernier gouverneur de Chandernagore, avec la permission du roi, parvint jusqu'à la capitale d'Assam: mais il lui fut défendu de faire aucune remarque, soit sur le cours de la rivière, soit sur le pays. Cependant comme l'embarquement sur lequel se trouvait Mr. Chevalier était fort considérable, nous sommes persuadés que la rivière est navigable dans un intervalle environ égal à la distance de Buxar jusqu'à la mer: c'est-à-dire entre 600 et 700 milles. Il est probable qu'elle est navigable encore plus haut, quoique son cours navigable soit fort inférieur à celui du Gange, lequel coule presque partout sur un terrein uni, tandis que le Burrampooter coule entre des montagnes.

J'ai placé la capitale d'Assam, Ghergong (ou Kirganu) à 160 milles G. presque Est par nord, de Goalparah, d'après le rapport des Assamis, ou habitans d'Assam. Ils m'ont aussi fait connaître que le Burrampooter, avant d'entrer dans le pays d'Assam, fournit une très-longue course, et qu'il vient par le nord-ouest des montagnes du Thibet. La Carte du Lama du Thibet qui se trouve dans Du Halde, décrit la course du Sanpoo jusqu'à 120 milles géog. de la situation présumée de la capitale

d'Assam, et même encore plus près de quelques branches du Burrampooter: branches qui sont connues et qui ont été décrites par les Assamis.

Ces faits, joints à ceux qui concernent la rivière d'Ava, ou le Nou-Kian, donnent (suivant mon opinion) la plus forte présomption possible, que le Sanpoo et le Burrampooter ne font qu'une seule et même rivière sous des noms divers. Pour en avoir une preuve positive, il faudrait actuellement tracer leurs cours; circonstance dans laquelle il est peu vraisemblable que des Européens, ou leurs partisans, puissent jamais se trouver. L'intervalle entre la partie connue du Sanpoo, et celle du Burrampooter est décrit dans la Carte par des lignes ponctuées. Le livre qui a pour titre: *Ayin Acbaree*, dit que le Burrampooter vient du *Khatai*, voulant par ce terme désigner la Chine. Nous ne devons pas oublier que le même livre dit que la source du Gange n'avait jamais été traçée, à l'époque où ce livre fut écrit.

Il s'élève quelque difficulté pour fixer la position de Lassa, capitale du grand Thibet. Nous avons dans Du Halde, l'histoire de la Carte du Lama, laquelle fait un peu tort aux connaissances

connaissances de cet auteur, sur-tout à l'égard des parties situées vers les sources du Gange et du Sanpoo. Un examen précis de quelques-unes de ses particularités lui devient encore plus défavorable. Par exemple, l'endroit où le Gange entre dans les plaines de l'Indostan, se trouve placé sous le 28e. degré de latitude, quoiqu'il soit connu, d'après nos dernières observations, qu'il est près du 30e. Quant à la longitude, nous n'avons aucun principe sur lequel nous puissions établir une exacte comparaison. Mais nous pouvons conclure en général que la distance entre Lassa et Hurdwar est près de deux degrés de longitude moindre qu'elle ne doit être ; supposé que Lassa soit aussi près de sa vraie position, respectivement à Pekin, qu'il paraît l'être dans la Carte du Lama. La différence de longitude entre ces deux villes est 24° 17′, Lassa se trouvant placé 91° 40′ à l'Est de Greenwich.

Quant à Hurdwar, la preuve est positive ; et on l'a placé à 2 degrés au sud plus loin qu'il ne devait être. Ceci fournit une forte présomption pour assurer que toutes les parties occidentales de la Carte sont erronées dans la même proportion; et que les sources du Gange et du Sanpoo, au-lieu d'être placées entre le

29e. et le 30e. degrés de latitude, sont de plusieurs degrés avancées vers le nord, et probablement entre le 32e. et le 34e. Nous nous étendrons davantage sur ce sujet dans la suite de cet examen. Je ne suis pas le seul de cette opinion; car D'Anville jugea qu'il était nécessaire de faire une altération de deux degrés en latitude, et d'adopter la vraie longitude que je viens de désigner. Je manquerais de candeur et de respect à sa mémoire, si j'étais capable de ne pas rendre justice à son discernement exquis, en plaçant l'entrée du Gange dans l'Indostan, par une induction tirée de la position de Delhi, et presque dans le même endroit où cette entrée se trouve dans le plan actuel.

Mais Mr. D'Anville, ignorant les positions respectives du Bengale et de Lassa, adopta la latitude de cette dernière place donnée dans la Carte du Lama; c'est-à-dire environ 29° 35′. Le P. Giorgi (V. Alphabetum Thibetanum) dit que la latitude de Lassa est environ 30° et demi; nous allons voir par ce qui suit que Lassa ne peut guères se trouver dans une plus basse parallèle.

Le défunt Mr. George Bogle, envoyé par le gouverneur général du Bengale, Mr. Hastings,

en ambassade auprès du Grand-Lama du Thibet, prit la route de Coos-Beyhar, de Tassasudon, et de Paridrong, pour se rendre à Chaumaning, résidence alors du Lama, et presque à la même parallèle de latitude que Lassa. Malheureusement on fit peu d'observations géographiques dans ce voyage, à moins qu'on ne mette au nombre des observations le nombre des jours employés à faire le voyage, entre ces deux dernières villes. Cependant cette information, telle qu'elle est, jointe à d'autres circonstances, nous aide à assurer que Lassa est plus avancé dans le nord que la Carte du Lama ne le représente; car Tassasudon, capitale du Boutan, est, d'après le rapport des Boutanois, ou habitans du Boutan, à environ 46 milles géographiques en distance horizontale de Luckiduar, dans une direction presque nord; et Luckiduar étant au 26° 56′, Tassasudon ne peut être moins qu'au 27° 56′. Paridrong (appelé, dans la Carte du Lama, Paridsong) est fort au-delà, et on peut le supposer au moins à 28 degrés: cependant la Carte du Lama le place au 27e., faisant une erreur d'un degré de latitude. On a toujours regardé cette ville, ainsi que la chaîne des montagnes dont elle est voisine, comme for-

mant la limite commune entre le Thibet et le Bengale. Mais Mr. Bogle a éclairci cette matière, en nous assurant positivement que Paridrong est la ville frontière du Thibet, du côté du Boutan, et non du côté du Bengale. Nous avons affirmé plus haut, que le Boutan occupe un intervalle, au moins d'un degré de latitude, entre le Bengale et le Thibet. On confond souvent le Thibet avec le Boutan; celui-ci est dans la dépendance du premier, et borde le Bengale.

Ainsi j'ose me flatter que cette discussion, respectivement à la situation de Paridrong, jointe à l'information donnée par le P. Giorgi, convaincra le lecteur que la latitude de Lassa, supposé qu'elle ne soit pas parfaitement juste dans ma Carte, approche au-moins plus près de la vérité, qu'on a coutume de la représenter. Sa longitude est prise de la Carte du Lama, où elle est fixée à 24° 17′ à l'ouest de Pekin, ou 91° 40′ à l'Est de Londres. Si les positions et les latitudes de la route de Mr. Bogle eussent été prises, nous aurions non seulement été en état de déterminer la position de Lassa avec exactitude (la direction de sa route étant si fort au nord), mais encore celle de plusieurs places intermédiaires. Mr. Bogle fut seize jours

en route, de Paridrong à Chanmaning. La distance donnée entre ces deux villes dans la Carte du Lama, est d'environ 167 milles G. en distance horizontale. Il y en a 10 de plus, dans notre Carte.

La chaîne méridionale des montagnes du Boutan s'élève perpendiculairement à près d'un mille et demi au-dessus des plaines du Bengale, dans une distance horizontale de 15 milles seulement; et du sommet de ces montagnes, le voyageur étonné contemple ces plaines comme un Océan immense au-dessous de lui. Il n'y a que peu de passages à travers ces montagnes, et ils sont tous fortifiés. Le fort de Dellamcotta qui commande au passage principal, fut pris d'assaut en 1773 par un détachement commandé par le capitaine John-Jones. Le bruit de cet exploit fit résoudre les Thibétains à demander la paix; et ce fut à cette occasion que Mr. Bogle fut nommé ambassadeur. Le chemin entre le Bengale et Tassasudon passe principalement sur les sommets de montagnes prodigieuses, ou sur les bords de précipices escarpés; ensorte que la distance directe ne peut aisément s'obtenir, pas même par le voyageur le plus intelligent.

Entre Tassasudon et Paridrong, il existe une

autre chaîne de montagnes encore plus hautes que celles dont nous venons de parler. Elles sont visibles des plaines du Bengale à la distance de 150 milles ; et sont ordinairement couvertes de neige. Ces montagnes forment une continuation des monts appelés par les anciens *Emodus*, et *Paropamisus*, lesquels sont désignés quelquefois par les modernes, mais par erreur, sous le nom des montagnes du *Caucase*. On les appelle monts Rimola, dans la Carte du Lama ; et le peuple dans l'Indostan les nomme *Himmaleh* (v. la p. 142 du t. II). Je veux bien accorder qu'Himola, ou Himaleh, doit être substitué à Rimolah, dans la Carte de Du Halde. Je les suppose aussi à un point d'élévation égal à celui des montagnes de l'ancien hémisphère ; et à la vérité, le royaume du Thibet est l'un des plus élevés de l'Asie, formant une partie de ce plateau supérieur, ou de cette élévation de terrein, qui donne naissance non seulement aux rivières de l'Inde et de la Chine, mais encore à tous les fleuves de la Sibérie et de la Tartarie. En examinant la Carte de l'Asie, nous nous convaincrons que la plupart de ces grosses rivières prenent leur source entre le 31e. et le 47e. degrés de latitude, et entre le

70ᵉ. et le 97ᵉ. de longitude, d'où elles partent pour se rendre à la mer, par toutes sortes de directions ; de la même manière qu'en Europe, le Rhin, le Rhône, le Danube et le Pô, descendent des Alpes majestueuses.

Le P. Giorgi, que j'ai cité plus haut, nous a donné dans son *Alphabet Thibétain* un itinéraire entre Calcutta et Lassa. Il compte ses distances par milles, probablement milles italiques, lesquels se rapprochent beaucoup des milles anglais ou britanniques. Par exemple, il admet 284 milles entre Cossimbuzar et Patna ; ce qui forme précisément le nombre des milles fixés et mesurés entre ces deux villes. Entre Singhya et Maissy, il en compte 40, et nous en avons trouvé 37 par les mesures. C'est pourquoi nous devons conclure qu'il est également heureux dans la proportion du reste de ses distances ; quoique la rudesse des chemins ne permette pas toujours de former aucune juste proportion, entre la distance de route et la distance horizontale. Quant à la direction particulière de sa course, le P. Giorgi a jeté là-dessus un voile qui nous laisse dans les ténèbres.

Catmandu, capitale du Napaul, est placée, d'après l'autorité de quelques Cartes manu-

scrites faites par des missionnaires qui sont venus du Bettyah dans cette ville ; et je n'ai pas trouvé de différence essentielle entre leurs relations et celle du P. Giorgi. J'ai cependant placé Catmandu à 105 milles G. presque nord de Maissy, c'est-à-dire à la latitude de 28° 6′.

De Catmandu à Lassa, le P. Giorgi compte 504 milles de route ; mais il faut observer qu'il omet les distances de deux relais entre Khansa et Mescinzungh ; et comme il existe 14 à 16 milles pour aller à l'une de ces stations, et 16 encore pour l'autre, je puis hazarder de mettre 32 milles de plus pour les deux omissions. Alors la distance entière sera de 536 milles anglais, ou de 462 milles G.

La distance horizontale entre Catmandu et Lassa (la dernière de ces villes se trouvant placée telle qu'elle a été décrite à la page 81) est de 364 milles géographiques ; ensorte que sur la distance établie par le P. Giorgi, il faut, pour que son calcul s'accorde avec le mien, supprimer un mille sur cinq, à cause des détours de la route : ce qui n'est point improbable, eu égard à la nature montagneuse de la contrée ; puisque, même dans les plaines de l'Indostan, il faut souvent supprimer un mille

sur sept pour obtenir avec justesse la distance horizontale.

Le territoire du pays de Napaul s'étend jusqu'aux montagnes de Rimola, ainsi qu'elles sont dénommées dans la Carte du Lama. Giorgi n'en donne pas les noms modernes, mais il conclut justement que l'une d'elles devait être le mont Emodus des anciens. C'est une continuation de la chaîne entre Tassasudon et Paridrong. Il passa, entre Catmandu et ces montagnes, dans un endroit fameux par un culte religieux, qu'il appelle *Nogliocot*, et que les Bengalois nomment Nagorkote. Ce lieu de dévotion donne son nom à un passage qui y conduit à travers les montagnes du Boutan, au nord de Purneah (il y a aussi un célèbre lieu de dévotion, à peu près du même nom, dans les montagnes de Lahore). Il traversa aussi la partie supérieure de la rivière de *Koss* ou de Cosa, qui prend sa course à travers Purneah, et va se réunir au Gange.

Tankia, ou Tinkia-Ling, est une ville forte, située à l'extrémité du pied du mont Langur, au second rang de ces montagnes prodigieuses, à environ 50 milles au-delà du mont Rimola. On dit qu'elles abondent en exhalaisons suffocantes, qui augmentent à mesure que vous

montez, mais qui deviennent moins pernicieuses quand ces montagnes sont couvertes de neige. Tankia est la première place, dans l'itinéraire de Giorgi, qu'on puisse reconnaître dans la Carte du Lama; car Nialma, sur la rivière de Nitchou (probablement la *Nohotha* de Giorgi) ne s'accorde avec aucun des noms donnés par Giorgi, quoique sa situation réponde à celle de Catmandu, que les Tbibétiens cependant appellent Jangbu.

A environ 25 milles au-delà du mont Langur, on trouve la délicieuse vallée de Tingri, que l'on dit avoir 50 milles en longueur, quoiqu'elle soit étroite. Elle est représentée par Giorgi comme un paradis terrestre, à toute sorte d'égards; mais il faut en excepter l'air, qui, dans ce charmant pays, est très-vif et subtil.

La seconde place qui soit à remarquer, c'est Zuenga ou Tzuenga, château ou forteresse sur la rivière de Bontsu (que Giorgi croit être le *Bantiso* de Ptolémée), et à environ 90 milles A. de Tankia. De cette ville deux routes conduisent à Lassa: celle qui est plus au nord passe par Sgigatché (ou Jiecsée, comme on l'appelle dans la Carte du Lama) et par Rimbu; l'autre, qui est celle qu'a

parcourue Giorgi, passe par Kiangsee *(a)* ou Tchiantse. Il parle de chevaux sauvages diversement tachetés, ou tigrés, qui sont en grand nombre sur les rives du Bontsu. Ces chevaux, je le présume, sont de l'espèce de ceux qu'on amène chaque année pour être vendus dans l'Indostan, où ils sont connus sous le nom de *Tanyans*, et passent pour être d'une race propre à la fatigue.

Kiangsee est représenté comme forteresse et comme fort belle ville, ayant un couvent près d'elle, qui est si vaste et si magnifique, qu'il a l'air d'une autre ville.

A 50 milles environ au-delà de Kiangsee, et à 3 journées assez courtes de Lassa, on trouve le fameux lac Palte, appelé par les natifs Jamdro ou Janglo. Il est d'une si grande étendue que, d'après le rapport des gens du pays, il faut 18 jours pour en faire le tour. Cependant dans la Carte du Lama, la circonférence n'est que de 150 milles anglais. Au milieu de ce lac, il y a, suivant Giorgi, une rangée continue d'îles et d'îlots, ou, suivant la Carte du Lama,

(a) Les deux *ee*, formant une diphtongue, et même l'*e* tout seul, en anglais, se prononcent en *i*; ainsi, prononcez *Kiantgi*.

une grande île entourée par un autre lac de 3 à 8 milles de largeur. Sur le rivage occidental de cette île, ou de cet assemblage d'îles, se trouve un monastère qui est le siége de la *Lamissa* * *Turcepamo* ou de *la Grande Régénérée*, dans laquelle les Thibétains pensent qu'un esprit divin est régénéré comme dans le Grand Lama. Le chemin de Kiangsee à Lassa passe tout le long du côté nord de ce lac; son étendue fournit un jour et demi de marche.

Entre le lac et la rivière de Sanpoo, ce qui forme environ 12 milles, un autre rang des montagnes fort élevées croise le chemin. Ce rang est nommé Kambala; et du sommet de ces montagnes, en se tournant vers le nord, on apperçoit une autre chaîne de monts encore plus hauts, couverts de neige.

La rivière de Sanpoo **, ou, suivant Giorgi, *Tzangciu* ou *Tzanga*, est à 7 milles du pied du mont Kambala; et à 12 milles environ plus loin, il faut, pour se rendre à Lassa, la passer soit sur un pont, soit dans un bateau. Le pont,

* *Lama* signifie prêtre ou ministre de la religion, et *Lamissa* prêtresse, ou femme du Lama.

** Sanpoo ou Sanpou, en langage Thibétain, signifie rivière.

ainsi que presque tous les autres dans cette contrée, est construit avec des chaînes de fer qui vont d'un bord à l'autre, et sur lesquelles on met en travers des planches et des troncs d'arbres.

Giorgi nous apprend que chaque chaîne est composée de 500 anneaux, ayant chacun un pied * de diamètre. Nous devons croire que ce pont a été construit dans l'endroit de la rivière qu'on a trouvé le plus étroit : ce qui donnerait, à notre compte, 160 verges anglaises (ou environ 80 toises) en largeur. Cependant nous devrions attendre une masse plus considérable d'ondes accumulées, dans une rivière qui a déja parcouru 7 à 800 milles, et qui a reçu dans son lit un si grand nombre de rivières. J'estime que, depuis ce pont, ou ce point de traverse, le Sanpoo (qui porte ensuite le nom de Burrampooter) doit parcourir une aussi grande étendue pour se rendre à la mer, que celle du Gange à sa première entrée dans les plaines de l'Indostan, c'est-à-dire, d'environ 1350 milles anglais.

La cité de Lassa est, par la route, à environ 24 milles presque nord-est de ce pont sur le

* Je suppose qu'il entend des pieds, mesure d'Italie.

Sanpoo; et elle est située dans une plaine immense. Elle n'est pas mise au rang des grandes villes, mais les maisons sont bâties en pierres, et sont spacieuses et élevées. Le mont Putala sur le sommet duquel est construit le palais du Grand Lama, grand prêtre et souverain du Thibet, est éloigné d'environ 7 milles à l'Est, de cette ville.

Cette capitale du Thibet porte tant de noms divers que, lorsqu'il s'agit de la désigner, il en résulte de la confusion. Giorgi veut que son nom-propre, en langage du Thibet, soit Baronthala; mais que les Tartares, dit-il, l'appellent Lassa ou Lahassa. D'autres relations la nomment Tonker, et appliquent les noms de Lassa et de Baronthala aux districts qui contiennent Tonker et Putala. D'autres encore donnent le nom de Putala au-lieu de Lassa, à la capitale du Thibet; mais nous devons appliquer le nom de Lassa ou Lahassa à la capitale, et regarder Putala comme le château ou le palais du Lama, puisque Putala est le lieu ordinaire de sa résidence.

Par Thibet, ou plus proprement, par le Grand-Thibet, nous devons entendre toute cette vaste contrée qui s'étend depuis les sources de l'Indus jusqu'aux frontières de la

Chine, et depuis l'Indostan jusqu'au grand désert de Cobi, au nord, quoique nous n'ayions qu'une idée imparfaite de son étendue de ce côté-là. Sa longueur, du levant au couchant, ne peut être moindre de 1600 milles anglais. Quant à sa largeur, elle est fort inégale. Nous savons, en général, que le Thibet est divisé en trois parties : haut-Thibet, moyen-Thibet et bas-Thibet. La division supérieure, ou le haut-Thibet, semble renfermer les contrées où se trouvent les sources du Gange et du Sanpoo ; celle du milieu, le pays de Lassa et qui en forme le centre, et l'inférieure, les contrées limitrophes à la Chine. Mais le sujet est obscur, et le sera probablement longtemps. J'ignore si la contrée qu'on appelle le petit-Thibet est sujette de Lassa, celui-ci étant situé entre le haut-Thibet et Cashgur.

Si nous venons à considérer l'état excessivement âpre et stérile de la contrée du Thibet, et que nous y joignions la rigueur du climat, à raison de la prodigieuse élévation de ce pays, nous sommes tout étonnés de trouver ses habitans dans un degré assez parfait de civilisation. Leurs maisons sont élevées et bâties en pierres ; et leurs manufactures ont fait quelques progrès. Tous ces avantages sont probablement

dus à leur proximité de la Chine, dont le Grand Lama est en effet tributaire. Pour ce qui regarde le Thibet, V. la Collection d'Astley, vol. 4. Trans. Phil. vol. 67, et l'Alpha. Thib. dont nous avons parlé.

Quant aux sources du Gange et du Sanpoo, quoiqu'elles aient été visitées par des Lamas ou prêtres envoyés par l'Empereur Camhi ou plutôt *Cang-hi*, qui, par une curiosité louable, voulut faire ajouter ces particularités à la géographie du Thibet, cependant nous sommes encore loin d'être informés de la vraie position de ces deux célèbres sources ou fontaines. L'un des derniers Ouvrages publiés par Mr. Bernoulli (qui m'a fait trop d'honneur en me citant), contient parmi divers sujets, une Carte des cours du Gange et de la rivière de Gogra, tracés par Mr. Anquetil Du Perron, d'après les matériaux laissés par le feu père Tiefentaller. Cette Carte est fort intéressante, à raison de ce qu'elle renferme le cours du Gange depuis un point aussi élevé que celui de *Gangotri* ou la caverne, appelée par les Indous, Bouche de la Vache; qui est à près de 300 milles au-dessus de l'endroit où le Gange entre dans l'Indostan; et à raison

encore

encore de ce qu'on y trouve tracé le cours de la Gogra jusqu'à sa source, dans la partie occidentale du Thibet. Malheureusement il paraît qu'on n'a fait aucune observation pour déterminer les latitudes de l'un ou de l'autre de ces deux endroits : observations qui, dans une course approchante au sud, eussent fourni une règle pour corriger les distances. Celles que nous avons à cet égard, sont purement problématiques, à cause des tours et des détours de ces routes qui traversent un pays très-montagneux : enfin, il est impossible d'appliquer à ces distances, avec quelque degré de certitude, l'échelle de cosses computées ou supputées. Mais ce qui est le plus à regretter, c'est que dans la dernière partie de cet Ouvrage où il est traité de tout ce qui concerne la Gogra, le P. Tiefentaller n'a pas visité lui-même la source de cette rivière, comme il avait visité celle du Gangotri. Il dit qu'il fut obligé de s'arrêter tout court dans un endroit peu distant des monts Kémaon, et qu'il se fit rendre compte de la partie supérieure du cours de cette rivière par un *natif*, que je présume avoir été un natif de l'Indostan. Au reste, le nom des places et les remarques sont écrits en caractères persans, et

traduits, comme je le suppose, par Mr. Anquetil du Perron.

Mais malgré quelques imperfections qu'on peut trouver dans cette relation, et dans la manière dont l'échelle a été déterminée, cette Carte nous fournira de grands secours pour éclaircir le sujet important que nous traitons, et qui concerne les sources du Gange, du Burrampooter et de la Gogra. Nous devons y joindre les lumières offertes par Du Halde dans sa Carte des sources du Gange et du Sanpoo. Procédons à cet examen, mais sans avoir aucun égard pour l'exactitude de l'échelle.

La rivière de la Gogra ou de Soorjen, est donc tracée dans un lac nommé *Lanke-Dhe*, qui a immédiatement à son Est, mais sans aucune communication, un autre lac beaucoup plus considérable nommé *Mansaroar*, d'où sortent deux rivières, l'une à l'ouest ou nord-ouest et l'autre à l'Est ou sud-est. On dit que ces deux lacs sont l'un et l'autre situés dans le Thibet, comme le sont effectivement quelques villages des bords de la Gogra, beaucoup plus loin vers le sud. Par la construction de la Carte de Mr. Anquetil, le site de ces lacs est porté jusqu'à la latitude de 36°.

Cependant, par une analyse de l'échelle, ils ne devraient pas se trouver plus haut qu'au $33^{o}\frac{1}{4}$, ainsi que je vais le démontrer. Consultons à present la Carte du Thibet donnée par les Lamas, et nous trouverons que les sources du Gange et du Sanpoo (celui qui porte le nom de Burrampooter dans la partie la plus basse de son cours) ne sont séparées que par une chaîne de montagnes nommées Kentaisse. La source du Gange est composée de deux courants d'eau ou de deux ruisseaux, dont l'un coule à l'ouest, et l'autre au midi. Celui-ci passe à travers deux lacs dont le premier se nomme *Manpana* et le second *Lanken.* Ces deux lacs sont placés dans les Lamas vis-à-vis l'un de l'autre, comme ils le sont dans Tiefentaller. Les noms correspondans sont Lanke dans l'un, et Lanken dans l'autre, Mansaroar pour l'un et pour l'autre Manpana. Les noms de ce dernier lac n'ont certainement aucune affinité entre eux; mais la similitude dans le point de situation reste. La rivière qui sort du lac Lanken dans Du Halde, est appelée Lank-Tshou; et celle qui sort du même lac ou du lac Lanke, est nommée Gogra. Quant aux deux rivières qui partent du lac Mansaroar de Tiefentaller, celle qui coule à l'ouest est

donnée pour être le Satloudj (le Setlège) rivière dont nous avons pris notice à la page 100 du t. II, et que nous avons dit se trouver la plus orientale des cinq rivières du Panjab. Cette particularité cependant se trouve détruite par l'auteur lui-même. Le lecteur, en recherchant dans la Carte les sources de l'Indus, etc. (p. 300 du t. II) verra que ce que j'avance est très-probable. Selon mon opinion, cette rivière doit être celle méridionale des deux sources du Gange, dont nous venons de faire mention : rivière connue, et que l'on sait passer par Dsaprong (ou Chaparang) ville considérable à peu de distance à l'ouest de ces deux lacs (voyez la Carte du Lama dans Du Halde, ou la Carte de l'Asie par D'Anville).

Si l'on objecte que le Gange est une rivière trop fameuse pour échapper aux recherches d'un peuple qui a connu le Burrampooter et et qui connaît même jusqu'à sa source, je réponds que je ne crois aucunement que le peuple du Thibet connaisse le Burrampooter sous aucun autre nom que celui de Sanpoo ; et que le mot Burrampooter est une interpolation. Et en effet, l'écriture dans la Carte, porte seulement ces mots : » On dit que le

» Burrampooter etc. ». Cependant la traduction en caractères Persans, en décrivant le cours de cette rivière méridionale, donne une idée fort différente, s'exprimant ainsi : *grande rivière qui va du côté de Neipal* (ou Napaul). Il est clair, néanmoins, que le peuple sait que la rivière occidentale a un fort long cours. Je crois donc sans aucun scrupule, que le lac Lanke de Tiefentaller, est le lac Lanken de Du Halde ; que le Mansaroar de l'un est aussi le Manpana de l'autre; et que les circonstances relatives au cours des rivières, qui paraissent se contredire les unes et les autres, n'ont pas été examinées avec soin, ni par l'un ni par l'autre parti. On assure que le lac Mansaroar a 60 *milles Indiens* (ce qui devrait faire entendre des cosses) de circonférence, c'est-à-dire 115 milles A. Mais nous pouvons difficilement supposer que le *natif* qui a fourni cette relation, ait fait le tour de ce lac, qu'il ait mesuré son étendue, et qu'il ait examiné les sources de ces deux rivières. D'un autre côté, pourquoi les Lamas envoyés par CAMHI, se seraient-ils défiés de la relation des natifs ? c'est pourquoi sans disputer davantage touchant les circonstances exactes de cette question, j'ai décrit le Gange

(c'est-à-dire sa branche méridionale) comme sortant du lac Mansaroar; mais je n'ai pas regardé la rivière orientale comme devant être le Burrampooter ou le Sanpoo, parce que c'eût été trop anticiper sur le compte donné par les Lamas, dans lequel on décrit le Sanpoo comme ayant son issue par le côté oriental du mont Kentaisse, et à la distance de 40 milles au moins de ces lacs. Outre cela, les Lamas rendent compte d'un troisième lac placé, disent-ils, entre le lac Mansaroar et la source du Sanpoo. Si je me suis trompé dans mes conjectures, je ne puis tromper les autres tant que la Carte sera accompagnée de cette discussion. La Carte des Lamas, qu'on trouve dans Du Halde, place la source du Gange sous la latitude 29° $\frac{1}{2}$, et Mr. D'Anville l'a fixée au 32°; dans notre Carte elle est au 33° $\frac{1}{4}$. Tout ceci peut servir à faire voir combien est incertaine la description donnée dans la Carte des Lamas, puisqu'elle fait une erreur de 3° $\frac{1}{2}$ en latitude. Elle place aussi Lassa, ville dont la position aurait dû leur être très-connue, à un degré entier trop loin vers le sud.

Dans la construction de la Carte qui représente le cours de la Gogra, on compte 32

cosses pour un degré; et cela, dans un pays le plus raboteux et le plus montagneux qu'il soit possible d'imaginer; tandis que dans les pays plats, la règle ordinaire est d'en compter 42. Il faut cependant faire une distinction dans l'échelle, des parties élevées et des parties basses du cours de la rivière. Par exemple, de Mirzapour, ville qui se trouve dans ma Carte du pays d'Oude, jusqu'au lac Douloo-Sagur, la contrée est en général pleine et unie, et le P. Tiefentaller lui-même la reconnaît ainsi; tandis que la partie supérieure est tracée d'après les rapports d'un natif. En conséquence j'ai accordé 43 cosses pour un degré entre ces deux points; ensorte que la distance sera de 98 milles G. au-lieu de 131 marqués sur la Carte. Ensuite, pour la partie supérieure de la rivière, j'ai accordé 60 cosses pour faire un degré, au lieu de 32; d'où il suit que la distance entre le lac Douloo-Sagur et celui de Lanke est seulement de 230 milles G. au-lieu de 373 marqués dans la Carte. On m'objectera sans doute une diminution aussi grande que celle de 60 à 32; mais je fais observer que 32 et même 37 ½ cosses pour un degré forment une proportion grandement différente de celle que ma propre expérience m'a suggérée, en

accordant 42 pour les contrées unies de l'Indostan-propre. (V. la p. 219 du t. I.) Quiconque a voyagé dans les pays montagneux, et a tracé le cours d'une rivière à travers ces montagnes, trouvera peu à reprendre dans la redduction à 1 pour les plaines de ce qui forme 1,43 dans ces montagnes; car telle est la proportion entre 60 et 42.

Si l'échelle de Tiefentaller est juste, le lac Lanke sera sous la latitude 36° et même au-delà; ce qui me paraît absolument improbable. Il est certain que nos meilleures Cartes d'Asie (c'est-à-dire celles de D'Anville) ne présentent que du blanc ou un espace non rempli dans les parties désignées par Anquetil du Perron, pour contenir les sources de ces rivières. Ainsi, il n'existe aucune évidence positive contre ses assertions.

En remontant la Gogra, nous trouvons marquées dans la Carte, à peu de distance de la première chaîne des montagnes et près de la seconde, trois cavernes souterraines d'où s'échappent, avec violence, du feu, du vent et de l'eau; et l'on n'y connaît aucune autre particularité. A 30 milles environ plus haut, la Gogra ramassant toutes ses forces, se fait une route à travers cette chaîne immense de mon-

tagnes dont nous avons si souvent parlé, et qui portent le nom de *Monts-Himmaleh*, *branche du mont Himaus*, ou *Imaus* des anciens. Cette chaîne, qui est couverte de neige et qui est visible depuis les plaines de l'Indostan, paraît former la limite générale du Thibet. Une étendue immense entre le Gange et la rivière de Teesta est intermédiaire ; et entre cette rivière et l'Indostan on trouve une contrée de 100 à 180 milles de largeur, divisée en plusieurs petits États, dont aucun n'est réputé tributaire ou feudataire du Thibet, tels que Sirinagur, Almora, Kémaoon, Gorka, Napaul et Morung. Boutan, feudataire du Thibet, ferme à l'Est cette contrée, et borne là nos connaissances relativement aux particularités qui nous manquent de ce côté.

Le petit nombre de villes et de villages épars sur les bords de cette rivière, porterait à croire que la partie occidentale du Thibet n'est pas mieux habitée que la partie orientale dont nous avons parlé. Les noms Indiens prévalent même, jusque dans l'intérieur du Thibet; et l'on a trouvé sur les bords du lac Mansaroar un temple dédié à Mahadeo.

Nous avons fixé plus haut la distance de la Bouche de la vache ou de Gangoutra, et

nous avons dit qu'elle pouvait être d'environ 280 ou 300 milles de route, jusqu'au-dessus de Hurdwar, place où le Gange entre dans les plaines de l'Indostan. Comme le compas de la Carte du Gange de Tiefentaller, décline de 12 degrés de plus au nord-ouest, que le nôtre, entre Allahabad et Hurdwar, je fais cet accord en conséquence, et je conviens que la distance de Tiefentaller excède celle de ma Carte, à espace égal, lequel est de 331 milles G., d'environ $\frac{1}{13}$ sur le tout. N'étant pas absolument certain que Tiefentaller ait pris la latitude de Gangoutra, je ne me hazarderai pas à corriger la parallèle sous laquelle il l'a placée au 33°; mais je me contenterai de corriger la position de 12 degrés en racourcissant la distance, qui était dans son principe de 240 milles, en la réduisant à 227. Si la latitude n'avait pas été prise d'après des observations astronomiques, mais seulement d'après une distance calculée sur une échelle de 37 et demi cosses pour un degré, Gangoutra serait encore trop avancé vers le nord.

Enfin, pour abréger toutes les informations recueillies des relations diverses qui concernent la partie supérieure du cours du Gange, il paraît que les deux branches de ce fleuve, dont

la naissance est au côté occidental du mont Kentaisse, prennent leur course à l'occident, inclinant considérablement vers le nord, dans un espace d'environ 300 milles en ligne directe. Elles rencontrent ensuite la grande chaîne du mont Himmaleh, lequel s'étend depuis Cabul, tout le long du nord de l'Indostan et va traverser le Thibet. Ces deux branches alors sont forcées de prendre leur direction vers le sud; et c'est dans cette course qu'elles unissent leurs ondes, et qu'elles forment proprement ce qu'on appelle le fleuve du Gange. Ce corps considérable d'ondes accumulées s'ouvre un passage à travers la chaîne du mont Himmaleh, à la distance peut-être de 100 milles au-dessous du lieu où il fait sa première approche; et c'est dans ce passage qu'en sappant les fondemens de cette montagne, il s'élance dans une caverne, et se précipite dans un vaste bassin qu'il s'est creusé dans le roc au pied des montagnes. Le Gange paraît alors au spectateur ignorant et peu curieux, tirer sa source de cette chaîne de montagnes; et l'esprit de superstition a donné à l'embouchure de la caverne, la forme d'une tête de vache: animal tenu sacré par les Indoux, et dans un degré de vénération presque égal à celui de l'ancienne Egypte pour le dieu Apis.

Au sortir de cette caverne, d'où le Gange prend une seconde source (car on peut la qualifier ainsi), ce fleuve incline plus à l'Est qu'auparavant, et fait son entrée dans la rude et raboteuse contrée de Sirinagur, jusqu'à ce qu'il ait gagné Hurdwar; et c'est ici qu'il s'échappe enfin des montagnes, parmi lesquelles il a fait une course vagabonde d'environ 800 milles A. C'est à Hurdwar qu'il s'ouvre un passage à travers le mont Sevalic, lequel forme une partie de la chaîne des montagnes qui bordent les plaines de l'Indostan au nord de la province de Delhi. Le mont Sévalic lui-même serait regardé comme formant une haute chaîne de montagnes, sans la présence du mont Himmaleh ou de l'Imaus, qui s'élève derrière lui, et qu'on apperçoit depuis les plaines de l'Indostan.

On peut dire avec vérité que la connaissance de l'origine du Gange, était réservée au siècle présent; car ce ne fut qu'en 1717 que l'empereur CAMHI envoya des savans pour en faire la découverte, et pour rapporter de l'eau du Gange à Pékin: voyage d'environ 2500 milles anglais, à partir de la source du Gange. Jusqu'à ce que le résultat de cette expédition fut connu en Europe, on avait toujours cru, sur

la foi des Indous, que les sources du Gange étaient au pied du mont Himmaleh.

Une circonstance singulière et fort remarquable concernant le cours du Gange et celui du Burrampooter; c'est que, sortant l'un et l'autre par des côtés opposés de la même chaîne de montagnes, ils dirigent également leur course vers des quartiers opposés; ensorte qu'ils restent divisés par un espace de plus de 1200 milles. Se rapprochant ensuite, ils se rencontrent près de la mer, après une course tortueuse de plus de 2000 milles. L'ignorance où nous étions de cette circonstance, connue seulement depuis peu d'années, prouve d'une manière évidente, qu'il reste encore en ce pays un vaste champ à défricher pour la géographie des parties orientales de l'Asie.

SECTION VIIe.

Tables des distances dans l'Indostan.

Les Tables suivantes doivent être, ainsi que nous l'espérons, particuliérement utiles et agréables, non seulement à ceux qui, pour des choses nécessaires, desirent calculer le temps requis à un courrier, ou à un messager, pour voyager d'une ville à une autre; mais encore à tous ceux qui, par curiosité, ou par envie d'éclaircir l'histoire, veulent être informés des distances entre les principales villes de l'Indostan. Cette information ne peut s'obtenir exactement par l'application du compas sur la Carte parce que les détours et les sinuosités des routes n'y entrent point en ligne de compte. Mais on peut en obtenir une approximation, en doublant la distance sur la Carte et en observant d'y appliquer la règle donnée à la page 224 du premier volume.

Pour remplir l'objet que je me suis proposé, j'ai choisi d'abord le nom des villes et des

autres places qui pourraient, d'après des probabilités raisonnables, devenir un objet de recherches dans la suite; et dans un pays d'une si grande étendue je n'ai pu me dispenser d'en faire entrer au moins 168. Si j'eusse donné la distance d'une place à l'autre, et respectivement de toutes les places entre elles, les tables fussent devenues d'une longueur fastidieuse, elles eussent renfermé plus de 14,000 distances, outre les 168 dont nous venons de parler. De plus, cette immensité de tables eût été d'un poids aggravant pour l'acheteur, sans lui être d'une grande utilité. Par exemple, quoique *Jionpour* ou Gionpour ait un rapport direct et politique avec Lucknow, ainsi que Tanjore avec Madras, et qu'il soit nécessaire que la distance de ces deux villes, subordonnée à une autre ville supérieure, soit connue, cependant, comme Jianpour et Tanjore n'ont que peu ou point de relation l'une avec l'autre, il était inutile de donner la distance entre elles. Nous pouvons appliquer cette observation à toutes les autres places en sous-ordre.

Voici donc la méthode que j'ai suivie: j'ai fait le choix des places qui sont de la plus grande conséquence politique, telles que les présidences anglaises et les cours des princes

du pays. Je les ai mises au nombre de douze; en les considérant comme centre, j'ai formé pour chacune une table séparée, dans laquelle la distance est marquée de la place centrale à toute autre place digne de remarque, et dont la situation peut devenir un objet de recherches. Les noms viennent à la suite, par ordre alphabétique. Chaque table est désignée pour contenir seulement l'une de ces places centrales, qui sont: AGRA, BENARÈS, BOMBAY, CALCUTTA, DELHI, HYDRABAD, LUCKNOW, MADRAS, NAGPOUR, OUGEIN, POONAH, et SERINGAPATAM : toutes les autres se suivent également dans le même ordre.

Les tables contiennent près de 1000 distances, et quoiqu'elles ne soient comptées que depuis les douze points capitaux, cependant, en faisant attention aux particularités de chacune, on trouvera un grand nombre d'autres distances; ainsi que la communication entre les villes subalternes, se fait ordinairement par le moyen des villes capitales interposées. (V. p. 223 du t. I.). Par exemple, la distance entre Arcot et Allahabad peut se connaître par les tables d'Hydrabad et de Nagpour, parce que ces deux dernières places se trouvent dans la ligne de direction, entre les deux premières

mières. C'est ainsi que la distance entre Patna et Aurungabad doit se trouver, en consultant la table de Nagpour; et celle de Mirzapour à Surate, en déduisant de l'une la distance de l'autre, dans la table de Benarès. Par cette méthode, on pourra reconnaître les distances entre plusieurs autres villes dignes de remarque. Mais afin d'en faciliter la recherche, et d'exposer sous le même coup-d'œil les positions respectives de plusieurs places mentionnées dans les tables, j'y ai joint une petite Carte.

Pour éviter de répéter dans chaque table les distances entre les 12 points centraux ou places primaires, je les ai insérés dans cette table seule, en suivant l'ordre de l'alphabet. Ainsi, la distance entre Agra et Calcutta se trouvera seulement à la table d'Agra, et non dans celle de Calcutta.

Quant aux distances en elles-mêmes, il ne faut pas s'attendre qu'elles soient parfaitement exactes; car, quoique les positions de huit de ces douze places primaires, aient été déterminées avec quelque degré de précision, et que trois autres des quatre restantes approchent fort de la vérité, cependant, malgré cette exactitude, les routes intermédiaires, en peu d'en-

droits à la vérité (j'en excepte les routes entre le Bengale et Delhi) ont été mesurées. Mais depuis la publication des premières tables, les routes mesurées du colonel Pearse, de Calcutta à Madras; celles de Mr. Ewart entre Calcutta et Nagpour, et les tables des routes dans le Carnate, de M. Pringles, nous sont parvenues, et nous en avons profité pour perfectionner les nouvelles tables que nous présentons. Les imperfections ne pouvaient être suppléées que par des distances computées, qui, cependant, paraissent approcher de la vérité; et dans l'Inde ainsi que dans toute autre contrée, autant qu'il est possible, lorsque ces distances nous ont induits en erreur, nous avons, pour y suppléer, pris un degré pour les tours et les détours des chemins : règle que l'expérience nous apprend à appliquer dans un pays tel que celui de l'Inde. La cosse est toujours supputée valoir $1\frac{1}{2}$ mille A., et $1\frac{9}{10}$, mesure de route. Quant aux autres particularités qui regardent la longueur de la cosse et les détours des chemins, le lecteur est prié de recourir aux premières pages de cet Ouvrage.

La longueur d'une journée de route dans l'Indostan, ainsi que nous l'avons observé plus haut, est de 11 à 12 cosses pour un voyageur

ordinaire ; ce qui forme environ 22 milles : mais celle d'un courrier, ou d'un messager diligent, peut être de 30 à 33 ; et dans des occasions urgentes, ils peuvent en faire encore davantage, même pendant 15 et 20 jours de suite.

Une poste régulière est établie dans toutes les parties de l'Indostan, sujettes à la Compagnie des Indes-orientales ; il y en a une aussi de Calcutta à Madras ; et les postillons voyagent toujours à pied Les relais sont communément depuis 7 jusqu'à 8 milles ; et ils font 70 milles environ dans 24 heures, du moins dans nos propres districts, pour obtenir le prix de leur voyage.

TABLE Iere.

		Milles Anglais.
D'Agra à	Agimère	230
	Allahabad	296
	Amedabad	534
	Amednagur	713
	Arcot	1160
	Attock	755
	Aurungabad	633
	Bareilly	129
	Beder	740
	Benarès	379
	Bisnagur	989
	Bombay *par* Burhanpour	848
	—— *par* Amedabad	858
	Burhanpour	508
	Cabul	976
	Calberga	865
	Calcutta *par* Moorshedabad	944
	—— *par* Birboom	839
	Calpy	160
	Cambay	587
	Candahar *par* Cabul	1208
	Canoge	127
	Cashmère	724
	Cattack	785
	Chatterpour	212
	Cheitore	300

		Milles Anglais.
D'AGRA à	Corah	184
	Dacca	990
	Delhi	137
	Dowlatabad	628
	Ellichpour	487
	Etayah	71
	Fyzabad. *Voyez* Oude.	
	Goa	1020
	Golconda	790
	Gwalior	80
	Hurdwar	217
	Hydrabad *par* Ellichpour	806
	—— *par* Nagpour	835
	Jagarnaut	793
	Joinagur *ou* Jaepour	136
	Lahore	517
	Luchnow	202
	Madras *par* Ellichpour.	1158
	—— *par* Nagpour	1187
	Masulipatam	831
	Meerta	294
	Mirzapour	346
	Moorshedabad	826
	Moultan *par* Delhi.	631
	Mundu	420
	Mysore	1238
	Nagpour *par* Hussingabad.	548
	—— *par* Chatterpour	514

	Milles Anglais.
D'Agra à Napaul	424
Narwah	127
Oude *ou* Fyzabad	287
Ougein *par* Narwah	374
Patna	544
Pondicherry	1287
Poonah	796
Ramgaut	74
Rantampour	120
Ruttunpour	513
Sattarah	840
Seringapatam	1230
Sirong	253
Sumbulpour	617
Surat *par* Amedabad	680
Tatta *ou* Sindy	887
Visiapour	825
Warangole	868

TABLE IIeme.

De Benarès à Agimère	517
Allahabad	83
Amedabad	793
Arcot	1105
Attock	1134
Aurungabad	740
Balasore *par* Chuta Nagpour	316

	Milles Anglais.
De Benarès à Bareilly	345
Baroach	820
Beder	726
Bidjigur	56
Bilsah	416
Bombay *par* Nagpour . .	982
——— *par* Burhanpour .	950
Bopaltol	449
Burhanpour *par* Sagur .	609
Buxar	70
Cabul	1355
Calberga *ou* Kilberga . .	783
Calcutta *par* Moorshedabad	565
——— *par* Birboom . .	460
Calpy	239
Cambay	806
Candahar	1588
Canoge	259
Cashmère	1104
Cattack *par* Chuta Nagpour	452
Chatterpour	237
Cheitore	601
Chittigong	752
Chunargur	17
Corah	195
Dacca	601
Delhi	516
Dowlatabad	742

		Milles Anglais.
De BENARES à	Ellichpour	552
	Etayah	308
	Furruckabad	295
	Fyzabad. *Voyez* Oude.	
	Ganjam	570
	Ghod *ou* Gohud	336
	Goa	1070
	Golconda	750
	Gurrah	270
	Gwalior	355
	Hurdwar	500
	Hydrabad	751
	Jagarnaut	512
	Jionpour	42
	Indore	584
	Joinagur *ou* Jaepour	515
	Lahore	897
	Lucknow	189
	Madras *par* Hydrabad	1103
	Masulipatam *par* Nagpour	853
	Meerta	636
	Mindygaut	253
	Mirzapour	30
	Monghir	255
	Moorshedabad *par* Birboom	417
	—— *par* Monghir	477
	Moultan	1010
	Mundlah	306

		Milles Anglais.
De BENARES à	Mysore	1165
	Nagpour	430
	Napaul	280
	Narwah	356
	Oude	130
	Ougein	554
	Patna *par* Buxar	155
	—— *par* Daoadnagur	165
	Pawangur	754
	Pondicherry	1203
	Poonah *par* Nagpour	916
	—— *par* Burhanpour	897
	Ramgaut	419
	Rewah	126
	Rotasgur	81
	Ruttunpour	275
	Sagur	341
	Sattarah	942
	Seringapatam	1157
	Sindy *ou* Tatta	1210
	Sirong	389
	Sumbulpour	375
	Surat *par* Sirong *et* Ougein	863
	—— *par* Burhanpour	869
	Tanjore *par* Nagpour	1273
	Tritchinopoly	1277
	Visagapatam	758
	Visiapour	876

TABLE IIIeme.

		Milles Anglais.
De Bombay à Agimère	*par* Amedabad	650
Allahabad	*par* Nagpour	977
Amedabad		321
Amednagur	*par* Poonah	181
Anjenga		900
Arcot		722
Aurungabad	*par* Callian	260
————	*par* Poonah	284
Baroach		221
Basseen		27
Beder		426
Bednore		452
Bisnagur		398
Bopaltol		516
Burhanpour	*par* Poonah	386
————	*par* Chandor	340
Calberga		386
Calcutta	*par* Poonah	1301
Callian		32
Calpy.		821
Cambay		281
Canoge		889
Cashmère		1277
Cattack		1034
Chatterpour		747
Cheitore		547

		Milles Anglais.
De Bombay à	Cochin	780
	Corah	853
	Damaun	107
	Delhi par Amedabab et Agimère	880
	—— par Burhanpour	965
	Dowlatabab	258
	Fyzabab. *Voyez* Oude.	
	Goa	292
	Golconda	475
	Gwalior	768
	Hussingabad Gaut	500
	Hydrabad	480
	Jargarnaut	1052
	Jansi	728
	Jesselmère	680
	Indore *par* Pawangur	456
	Joinagur *ou* Jaepour	740
	Lahore	1070
	Lucknow	923
	Madras	758
	Mangalore	518
	Masulipatam	686
	Meerta	610
	Mirzapour	952
	Moorshedabad	1259
	Moultan *par* Jesselmère	950
	Mundu	454
	Mysore	630

		Milles Anglais.
De BOMBAY à	Nagpour *par* Poonah	577
	——— *par* Callian	552
	Narwah	721
	Onore	398
	Oude *par* Burhanpour *et* Sirong	1013
	Ougein *par* Pawangur	480
	——— *par* Burhanpour	500
	Patna *par* Rewah	1145
	Pawangur	286
	Pondicherry	805
	Poonah	98
	Ruttunpour	772
	Saler-Mouler	182
	Sattarah	146
	Seringapatam	622
	Sindy *ou* Tatta	741
	Sirong	595
	Sumbulpour	826
	Surat	177
	Tellicherry	615
	Visiapour	234
	Vizrabuy *ou* Vizarabie	48

TABLE IVeme.

		Milles Anglais.
De CALCUTTA à	Adoni	1030
	Agimère *par* Moorshedabad	1136
	——— *par* Birboom .	1030
	Allahabad *par* M. . .	649
	——— *par* B. . .	544
	Amedabad *par* Ougein. .	1234
	Amednagur. . . .	1119
	Anjenga	1577
	Aracan	475
	Arcot	1070
	Assam, capitale de. .	660
	Attock.	1700
	Ava.	1150
	Aurungabad.	1022
	Bahar.	297
	Balasore	141
	Baroach *par* Nagpour . .	1220
	Bareilly *par* M. . . .	910
	——— *par* B. . . .	805
	Basseen *par* Poonah. .	1317
	Beder	980
	Bednore	1290
	Bilsah *par* Mundlah . .	867
	Bisnagur.	1120
	Bopaltol *par* Mirzapour .	929
	——— *par* Mundlah .	892

	Milles Anglais.
De CALCUTTA à Burhanpour *par* Nagpour.	978
Buxar *par* M.	485
——— *par* B.	408
Cabul *par* M.	1920
——— *par* B.	1815
Calberga *par* les Circars	1018
Calpy *par* M.	8[illegible]4
——— *par* B.	699
Cambay *par* Nagpour.	1273
——— *par* Mundlah et Ougein.	1253
Candahar *par* Moorshedabad	2152
——— *par* Birboom.	2047
Canoge *par* M.	824
——— *par* B.	719
Cashmère, capitale de, *par* M.	1668
——— *par* B.	1564
Cattack	251
Chatterpour *par* M.	803
——— *par* B.	698
Cheitore *par* M.	1168
——— *par* B.	1063
Chittigong	317
Chunargur *par* M.	574
——— *par* B.	469
Cicacole.	490
Comorin, cap	1470
Condavir *ou* Guntoor.	791
Corah *par* M.	760

		Milles Anglais.
De CALCUTTA à	Corah *par* B.	655
	Dacca.	177
	Delhi *par* M.	1081
	——— *par* B.	976
	Dellamcotta	344
	Dowlatabad.	1020
	Ellichpour.	844
	Ellore.	719
	Etayah *par* M.	873
	——— *par* B.	768
	Furruckabad *par* M.	860
	——— *par* B.	755
	Ganjam.	369
	Gangpour.	393
	Ghod *ou* Gohud, *par* M.	838
	——— *par* B.	783
	Goa.	1300
	Golconda.	907
	Guntoor. *Voyez* Condavir.	
	Gwalior *par* M.	910
	——— *par* B.	805
	Hurdwar *par* M.	1080
	——— *par* B.	975
	Hussingabad gaut *par* Nagpour.	909
	Hydradad *par* Nagpour	1043
	——— *par* les Circars.	902
	Jagarnaut.	311
	Indore *par* Mundlah.	1030

	Milles Anglais.
De CALCUT. à Joinagur *ou* Jaepour *par* M.	1080
——— *par* B. . .	975
Lahore *par* M. . .	1461
——— *par* B. . . .	1356
Lassa.	850
Lucknow *par* M. .	754
——— *par* B. . .	649
Madras. . . .	1030
Madura. . . .	1336
Masulipatam. . .	764
Meerta *par* M. . .	1197
——— *par* B. . .	1092
Mindygaut *par* M. .	818
——— *par* B. . .	713
Mirzapour *par* M. .	598
——— *par* B. . .	493
Monghir *par* M. . .	301
——— *par* B. . . .	275
Moorshedabad. . .	118
Moultan *par* M. . .	1585
——— *par* B. . .	1470
Mundilla. . . .	634
Mysore. . . .	1178
Nagpour, Grand, *par* Ruttunpour. . . .	722
——— *par* Cattack .	733
Nagpour . . .	280
Napaul. . . .	591

De CALCUTTA

	Milles Anglais.
De CALCUTTA à Narwah *par* M.	922
——— *par* B.	817
Ongole	829
Oude *par* Moorshedabad *et* Benarès.	695
—— *par* Birboom *et* Benarès	590
—— *par* Moorshedabad *et* Azimgur	639
—— *par* Birboom *et* Azimgur	562
Ougein *par* Patna	1066
—— *par* Nagpour	1062
—— *par* Mundlah	997
Patna *par* M.	400
—— *par* B.	340
Pawangur *par* Ougein	1197
Pondicherry	1130
Poonah *par* Nagpour	1208
—— *par les* Circars	1289
Ramgaut *par* M.	984
—— *par* B.	879
Rajamundry	665
Ruttunpour *par* le petit Nagpour	493
—— *par* Cattack.	545
Sagur *par* Mundlah	806
Sattarah *par* Nagpour	1232
Seringapatam	1170
Silhet	325
Sindy *ou* Tatta	1602

		Milles Anglais.
De CALCUTTA à	Sirong *par* Benarès	849
	Sumbulpour *par* Cattack	441
	——— *par* le petit Nagpour	438
	Surat *par* Benarès *et* Ougein	1309
	——— *par* Nagpour	1238
	Tanjore	1235
	Tritchinopoly	1238
	Visagapatam	557
	Visiapour *par les* Circars	1183
	——— *par* Aurungabad	1216

TABLE Veme.

De DELHI à	Agimère	230
	Allahabad	412
	Amedabad	610
	Amednagur	830
	Aracan	1420
	Arcot	1277
	Assam	1318
	Attock	618
	Aurungabad	750
	Bahar	642
	Bareilly	142
	Beder	857
	Bisnagur	1106
	Burhanpour	625
	Cabul *par* Rotas	839

	Milles Anglais.
De Delhi à Calberga	982
Calpy	277
Cambay	663
Candahar *par* Cabul	1071
Canoge	214
Cashmère *par* Lahore	587
Cattack	902
Cheitore	327
Comorin, cap	1728
Corah	301
Dacca	1107
Dowlatabad	745
Ellichpour	604
Etayah	188
Fyzabad. *Voyez* Oude.	
Ghizni *par* Cabul	917
Goa	1158
Golconda	958
Gwalior	197
Hurdwar	117
Hussun-Abdaul	584
Hydrabad *par* Ellichpour	923
——— *par* Nagpour	952
Jagarnaut	910
Jionpour	456
Joinagur *ou* Jaepour	156
Jummoo	428
Lahore	380

		Milles Anglais.
De Delhi à	Lucknow	279
	Madras *par* Ellichpour	1295
	——— *par* Nagpour	1324
	——— *par* Burhanpour	1377
	Masulipatam	1084
	Meerta	295
	Mindigaut	220
	Mirzapour	463
	Moorshedabad	943
	Moultan	494
	Mysore	1330
	Mundu	481
	Nagpour	631
	Napaul	500
	Narwah	244
	Oude	370
	Ougein	440
	Paishawur	663
	Panniput	72
	Patna	661
	Pondicherry	1400
	Poonah	913
	Ramgaut	77
	Ruttunpour	633
	Sattarah	975
	Seringapatam	1321
	Sindy *ou* Tatta	810
	Sirhind	198

		Milles Anglais.
De DELHI à	Sirong	370
	Sumbulpour	730
	Surat	756
	Visiapour	916
	Warangole	985

TABLE VIeme.

D'HYDRABAD à	Adoni	175
	Agimère	800
	Allahabad	703
	Amedabad	661
	Amednagur	335
	Arcot	354
	Aurungabad	295
	Balasore	761
	Bancapour (Sanore)	267
	Bangalore	352
	Baroach *ou* Broach	549
	Beder	78
	Bednore	413
	Bilsah	506
	Bisnagur	264
	Bopaltol	495
	Burhanpour *par* Jaffierabad	380
	par Aurungabad	417
	Calberga	116
	Calpy	715

		Milles Anglais.
D'HYDRABAD à	Cambay	620
	Canoul	127
	Cattack	651
	Chatterpour	623
	Cheitore	713
	Chitteldroog	322
	Cicacole.	412
	Combam *ou* Commum	145
	Condanore	156
	Condavir	131
	Condapilly	142
	Corah	728
	Cuddapa	230
	Dalmacherry	278
	Dowlatabad	303
	Ellichpour	319
	Ellore	183
	Fyzabad. *Voyez* Oude.	
	Ganjam	533
	Goa	416
	Golconda	5
	Gooty	178
	Guntoor. *Voyez* Condavir.	
	Gurramconda	275
	Gurry-Mundlah	476
	Gwalior	726
	Hussingabad Gaut	444
	Jaffierabad	303

		Milles Anglais.
D'HYDRABAD à	Jagarnaut	591
	Jansi	684
	Indore	550
	Ingeram	272
	Joinagur *ou* Jaepour	829
	Lahore	1369
	Lucknow	795
	Madras	352
	Madura	613
	Mahur *ou* Maor	173
	Mangalore	470
	Masulipatam	203
	Meerta	800
	Mirzapour	722
	Moorshedabad	1020
	Mundu	498
	Mysore	414
	Nagpour	321
	Narwah	679
	Neermul	144
	Omrautty	293
	Ongole	164
	Oude	811
	Ougein *par* Jaffierabad	534
	Patna *par* Nagpour et Rewah	914
	Pondicherry	452
	Poonah	387
	Rachore	91

	Milles Anglais.
D'HYDRABAD à Rajamundry	237
Raolconda	144
Roydroog	252
Ruttunpour	551
Sagur	536
Sattarah	366
Seringapatam	406
Sindy *ou* Tatta	1074
Sirong	553
Sirripy	317
Sollapour	144
Surat	575
Tanjore	522
Timerycotta	71
Tinevelly	709
Tritchinopoly	526
Visagapatam	355
Visiapour	269
Warangole	62
Yanam	272

TABLE VIIeme.

De LUCKNOW à Agimère	428
Allahabad	127
Amedabad	770
Arcot	1147
Aurungabad	696

	Milles anglais.
De Lucknow à Bahar	388
Bahraitch	73
Bareilly	156
Baroach	761
Belgram	70
Bilsah	367
Bidzigur	234
Bopaltol	398
Burhanpour	573
Buxar	232
Cabul	1118
Callinger *ou* Kawlinger	149
Calpy	98
Canoge	75
Cashmère	866
Cattack	641
Cawnpour	49
Chanderee	270
Chatterpour	172
Cheitore	503
Chittigong	941
Chunar	197
Corah	67
Currah	93
Dacca	790
Dowlatabad	728
Dynapour	304
Etayah	144

		Milles Anglais.
De LUCKNOW à	Furruckabad	111
	Fyzabad. *Voyez* Oude.	
	Ghod *ou* Gohud	188
	Goa	1115
	Golconda	794
	Goorackpour	170
	Gwalior	211
	Hurdwar	311
	Jagarnaut	660
	Jansi	190
	Jionpour	147
	Indore	522
	Joinagur *ou* Jaepour	338
	Kairabad	31
	Lahore	639
	Mahomdy	92
	Masulipatam *par* Nagpour	897
	Meerta	493
	Mindygaut	69
	Mirzapour	182
	Monghir	416
	Moorshedabad	597
	Moultan	742
	Mundlah	337
	Nagpour	474
	Narwah	258
	Oude *ou* Fyzabad	85
	Ougein	495

		Milles Anglois.
De LUCKNOW à	Patna	316
	Pondicherry	1247
	Poonah	882
	Ramgaut	201
	Rewah	182
	Rotasgur	270
	Ruttunpour	392
	Sagur	300
	Sattarah	920
	Seringapatam	1201
	Sindy *ou* Tatta	1089
	Sirong	318
	Sultanpour	92
	Sumbulpour	497
	Visiapour	920

TABLE VIIIeme.

De MADRAS à	Adoni	310
	Agimère	1152
	Allahabad	1055
	Amedabad	1049
	Anjenga	506
	Arcot	73
	Aurungabad	647
	Balasore	689
	Bahcapour (Sanore)	416
	Bandarmalanka	358

		Milles Anglais.
De MADRAS à	Bangalore	215
	Baroach	947
	Beder	430
	Bednore	445
	Bisnagur	386
	Burhanpour *par* Aurungabad	769
	——— *par* Jaffierabad	732
	Cabul	2134
	Calberga	422
	Cambay	998
	Canoge	1141
	Canoul	279
	Cashmère	1882
	Cattack	779
	Chatterpour	975
	Cheitore	1065
	Chitteldroog	335
	Cicacole	540
	Coimbettore	306
	Combam *ou* Commum	214
	Comorin, cap	440
	Condapilly	306
	Condavir	276
	Conjaveram	46
	Corah	1080
	Cuddapah	153
	Dalmacherry	115
	Dindigul	275

	Milles Anglais.
De MADRAS à Dowlatabad . . .	655
Ellichpour. . . .	671
Ellore.	310
Ganjam. . . .	661
Goa	575
Golconda	358
Gooty *ou* Gutti . .	269
Guntoor. *Voyez* Condavir.	
Gurramconda . . .	153
Gwalior	1078
Jargarnaut . . .	719
Indore	902
Ingeram	399
Lahore	1675
Madura *par* Tanjore .	307
Mangalore . . .	440
Masulipatam . . .	292
Mirzapour . . .	1074
Moorshedabad . .	1148
Mundu	850
Nagpour	673
Negapatam	183
Nellore	120
Oude	1163
Ougein	886
Palamcottah . . .	401
Patna *par* Nagpour . .	1266
Pondicherry	100

		Milles Anglais
De MADRAS à	Poonah	660
	Rachore	323
	Rajamundry	365
	Raolconda	382
	Ruttunpour	903
	Sattarah	616
	Seringapatam	290
	Siccacollum	267
	Sindy *ou* Tatta	1467
	Sirong	905
	Sirripy	281
	Surat	903
	Tanjore	205
	Timerycotta	278
	Trankebar	165
	Travancore	464
	Tritchinopoly	268
	Tutacorin	304
	Velore	88
	Visagapatam	483
	Visiapour.	534
	Warangole	414
	Yanam	400

TABLE IXeme.

	Milles Anglais.
De NAGPOUR à Adoni	496
Allahabad	382
Amedabad	576
Amednagur	403
Arcot	675
Aurungabab	300
Balasore	592
Bareilly	576
Beder	302
Bednore *par* Hydrabad	734
Bilsah	249
Bisnagur	569
Boad	347
Bopaltol	238
Burhanpour	256
Burwa	383
Calberga	358
Calpy	394
Canoge	486
Cattack	482
Chanda	90
Chanderee	302
Chatterpour	302
Cheitore	510
Chetra *ou* Chiltra	463
Chunargur	420

	Milles Anglais.
De NAGPOUR à Cicacole	400
Condapilly	370
Condavir *ou* Guntoor	385
Coomtah	93
Corah	407
Cuddapah	551
Dowlatabad	305
Ellichpour	122
Ellore	377
Gangpour	330
Ganjam *par* Boad *et* Gumsoar	480
Gawile *ou* Gyalgur	137
Goa	640
Golconda	320
Gooty *ou* Gutti	500
Gumsoar	434
Gurrah	160
Gwalior *par* Hussingabad	480
Hussingabad Gaut	187
Jagarnaut	500
Indore	371
Joinagur *ou* Jaepour	540
Mahur *ou* Maor	167
Masulipatam	423
Meerta	596
Mirzapour	401
Moorshedabad *par* Chuta-Nagpour	695

De

	Milles Anglais.
De NAGPOUR à Mundilla	155
Nagpour [au petit] . .	433
Narnalla	164
Narwah *par* Hussingabad .	421
Neermul	177
Omrautty	113
Oude *ou* Fyzabad . .	496
Ougein *par* Bopaltol . .	340
Panniput	703
Patna *par* Ruttunpour . .	577
——— *par* Rewab . . .	593
Pondicherry . . .	773
Poonah	486
Rachore	412
Ramgaut	588
Ramgur, dans le Bahar .	483
Raypour	200
Rewah	304
Rotasgur	440
Ruttunpour	220
Sagur	215
Sattarah	526
Seringapatam	727
Sirong *par* Hussingabad .	295
Sonepour *ou* Jonepour .	300
Sumbulpour	292
Surat	516
Surgoojah	318

		Milles Anglais.
De NAGPOUR à	Tanjore	843
	Tritchinopoly	847
	Velore	670
	Visagapatam	394
	Visiapour	448
	Warangole	258

TABLE X[eme].

D'OUGEIN à	Agimère	256
	Allahabad	480
	Amedabad	275
	Amednagur	365
	Arcot	905
	Aurungabad	287
	Baroach	266
	Bareilly	503
	Basseen	448
	Bilsah	140
	Bisnagur	645
	Bopaltol	112
	Burhanpour	154
	Calpy	382
	Cambay	270
	Canoge	464
	Cattack *par* Nagpour	822
	Chanderee	242
	Chatterpour	320

	Milles Anglais
D'OUGEIN à Cheitore	169
Corah	426
Dowlatabad	280
Ellichpour	237
Etayah	402
Furruckabad	468
Fyzabad *ou* Oude	583
Ghod *ou* Gohud	356
Goa *par* Poonah	697
Golconda	539
Gwalior	336
Hindia	116
Hussingabad Gaut	153
Jalore	220
Jansi	298
Jesselmère	365
Indore	38
Joinagur *ou* Jaepour	285
Joudypour	260
Kotta	150
Meerta	256
Mirzapour	526
Moorshedabad *par* Gurry-Mundlah	983
——— *par* Patna	1007
Mundu	46
Mundilla	363
Naderbar *ou* Noondabar	203

		Milles Anglais.
D'OUGEIN à Nagore	. .	305
Nagpour *au petit*	.	780
Narwah, *en droite ligne*	.	254
——— *par* Sirong	.	291
Oudipour	. . .	135
Patna	. . .	726
Pondicherry	. .	998
Poonah *par* Burhanpour	.	442
Powangur	. .	200
Ramgaut	. . .	488
Rantampour	. .	260
Ruttunpour	. .	508
Sagur	. . .	212
Sattarah	. . .	502
Seringapatam	. .	876
Sirong	. . .	165
Sumbulpour	. .	608
Surat	. . .	309
Visiapour	. .	474

TABLE XIeme.

De POONAH à Adoni	.	360
Agimère	. .	670
Allahabad *par* Sirong	.	853
Amedabad	. .	389
Amednagur	. .	83
Arcot	. . .	624

		Milles Anglais.
De Poonah à	Aurungabad	186
	Balasore	1078
	Bancapour (Sanore)	268
	Bangalore	521
	Bareilly	910
	Baroach	287
	Basseen	114
	Beder	310
	Bednore	382
	Bilsah	496
	Bisnagur	300
	Bopaltol	463
	Burhanpour	288
	Calberga	271
	Callian	91
	Calpy	768
	Cambay	338
	Canoge	842
	Canoul	387
	Cattack *par* Nagpour	968
	Chanderee	620
	Chatterpour	695
	Cheitore	570
	Chitteldroog	411
	Condavir *ou* Guntoor	528
	Corah	812
	Dalmacherry	548
	Dowlatabad	184

	milles anglais.
De POONAH à Ellichpour	380
Ellore	570
Etayah	779
Furruckabad	847
Ghod *ou* Gohud	726
Goa	245
Golconda	382
Gooty *ou* Gutti	392
Gwalior	716
Hussingabad Gaut	450
Jagarnaut *par* Nagpour	986
Jansi	674
Indore	450
Joinagur *ou* Jaepour	737
Mangalore	455
Masulipatam	590
Mahur *ou* Maor	355
Meerta	644
Mindygaut	844
Mirzapour *par* Sirong	900
——— *par* Nagpour	887
Moorshedabad *par* Nagpour	1181
Mundilla	641
Mundu	406
Naderbar	230
Nagpour, *au petit*	919
Narwah	669
Omrautty	373

		milles anglais.
De POONAH à Oude *ou* Fyzabad	.	947
Panniput . .	.	985
Patna *par* Sirong .	.	1090
——- *par* Nagpour	.	1063
Pawangur . .	.	352
Pondicherry . .	.	707
Poorundar . .	.	18
Rachore . .	.	357
Ramgaut . .	.	870
Ruttunpour . .	.	706
Rydroog . .	.	386
Sagur . .	.	556
Sattarah . .	.	63
Seringapatam .	.	525
Sirong . .	.	543
Sumbulpour .	.	778
Surat . .	.	243
Tanjore . .	.	762
Tatta *ou* Sindy .	.	807
Tritchinopoly .	.	730
Velore . .	.	616
Visagapatam .	.	742
Visiapour .	.	136
Vizrabuy . .	.	112

TABLE XIIeme.

	milles anglais.
De SERINGAPATAM à Adoni	243
Amednagur	541
Anjenga	325
Arcot	217
Aurungabad	599
Bancapour (Sanore)	231
Bangalore	74
Beder	432
Bednore	187
Bisnagur	260
Burhanpour	722
Calicut	129
Calberga	390
Canoul	279
Changamah	178
Chitteldroog	115
Cochin	214
Coimbettore	122
Combam *ou* Commum	291
Comorin, cap	380
Condanore	250
Condapilly	444
Condavir *ou* Guntoor	414
Cuddapah	220
Dalmacherry	202

	milles anglais.
De SERINGAPATAM à Dindigul	198
Dowlâtabad	606
Ellichpour	695
Ellore	448
Goa	335
Golconda	408
Gooty *ou* Gutti	228
Gurramconda	172
Jagarnaut	860
Madura	240
Mangalore	162
Masulipatam	430
Mysore	8
Negapatam	296
Ongole	338
Onore	244
Palamcotta	317
Palicaudcherry	131
Pondicherry	260
Rachore	315
Raolconda	322
Roydroog	168
Sattarah	465
Sirripy	89
Sollapour	302
Tanjore	237
Tellicherry	128
Tinevelli. *Voyez* Palamcotta.	

		milles anglais.
De SERINGAPATAM à	Timerycotta	363
	Trankebar	295
	Travancore	344
	Tritchinopoly	205
	Velore	202
	Visiapour.	405

APPENDICE.

AVERTISSEMENT.

LA Notice suivante a paru dans les Transactions Philosophiques de 1781. On a fait entendre à l'Auteur que cette Notice formerait un Appendice nécessaire à la Description Géographique de l'Indostan ; et c'est pour cette raison qu'il l'offre au public sous cette dénomination. Puisse cet Appendice trouver un degré d'indulgence égal à celui que l'Ouvrage lui-même a obtenu !

NOTICE
SUR
LE GANGE
ET
LE BURRAMPOOTER.

They gathering many a flood, and copious fed
With all the mellowed treasures of the sky,
Wind in progressive majesty along;
And traverse realms unknown, and blooming wilds,
And fruitful deserts —— Forsaking these,
O'er peopled plains they fair-diffusive flow,
And many a nation feed, and circle safe,
Within their bosom many a happy isle.
Thus pouring on, they proudly seek the deep,
Whose vanquish'd tide, recoiling from the shock,
Yields to this liquid weight——

THOMSON'S SEASONS.

Recueillant un amas d'ondes, et une abondance d'alimens,
Avec tous les trésors que le ciel fait mûrir,
Ils coulent l'un et l'autre avec majesté;
Traversant des royaumes inconnus, des champs incultes couverts de fleurs,
Et des déserts fertiles —— Bientôt abandonnant ces lieux,
Sur des plaines peuplées ils se répandent bienfaisans,
Nourrissent plusieurs nations, et entourent en sureté
Dans leur sein, plusieurs îles fortunées.
Ainsi, continuant leur cours, ils envisagent fièrement l'abîme
Dont le flot vaincu, en reculant du choc,
Cède à leur poids liquide——

SAISONS DE THOMPSON.

NOTICE
SUR
LE GANGE
ET
LE BURRAMPOOTER.

LE Gange * et le Burrampooter **, en y comprenant leurs nombreuses branches et tous les courans d'eau qui leur sont adjoins, cou-

* Le nom propre de cette rivière en langage Hindoustan ou Indostan, est *Pudda* ou *Padda*. On la nomme aussi *Burra-Gonga* ou la grande rivière, et simplement *Gonga*, ou rivière par excellence. C'est sans doute du mot *Gonga*, que les noms Européens de cette rivière sont dérivés.

** L'orthographe de ce mot, tel qu'il est écrit ici, est conforme à la prononciation commune du Bengale. Mais on dit qu'il est écrit dans le langage du Sanscrit: *Brahma-pootar;* ce qui signifie *fils de Brahma.*

pent le pays de Bengale (lequel, indépendamment de Bahar et d'Orissa, est un peu plus étendu que la Grande-Bretagne) dans une telle variété de directions, qu'ils forment une navigation intérieure la plus complette et la plus aisée qu'il soit possible de concevoir. Ces deux canaux naturels sont si également et si admirablement répandus, dans une contrée qui est, pour ainsi dire, une plaine parfaite, qu'à l'exception des terres contigues à Burdwan et à Birboom, etc., lesquelles peuvent former la sixième partie du Bengale, nous pouvons certifier que chacune des autres parties de cette contrée a, même dans la saison la plus sèche et la plus aride, quelque rivière navigable dans un espace de 25 milles au plus; mais plus communément dans un espace égal à la troisième partie de cette distance.

On croit que cette navigation intérieure, donne constamment de l'emploi à 30,000 bateliers. L'on n'en sera point étonné, si l'on considère que tout le sel, et une grande quantité des alimens consommés par dix millions d'ames, sont amenés par eau dans l'intérieur du Bengale et de ses dépendances. Il faut y ajouter le transport des marchandises importées et exportées par le commerce, montantes

environ

environ à deux millions sterlings par an ; l'échange des manufactures et des productions dans toute l'étendue du pays, les pêcheries, et l'article du voyage *.

Ces deux rivières, qu'un auteur ingénieux a nommées, avec justesse, les deux sœurs ou les deux rivales (il pouvait dire les deux *jumelles*, à raison de la contiguité de leurs sources), se ressemblent exactement l'une et l'autre, par la longueur de leur course, par leur volume jusqu'au lieu où elles s'approchent de la mer, ainsi que par la douceur et la couleur de leurs eaux, par l'apparence de leurs bords, et de leurs îles, et enfin par la hauteur de leurs inondations dans la saison pluvieuse. Le Burrampooter est le plus large; mais la différence n'est pas sensible à l'œil. On sait aujourd'hui d'une manière certaine, que ces deux fleuves tirent leurs sources des vastes montagnes du Thibet **, d'où ils partent

* Les embarquemens dont on fait usage sont, depuis le vaisseau de 180 tonneaux, jusqu'à celui qui prend la forme d'un bateau. Ceux de 30 à 50 tonneaux, sont regardés comme les plus propres au transport des marchandises.

** Elles sont mises au rang des plus hautes monta-

dans une direction opposée, le Gange à l'ouest, et le Burrampooter à l'Est, pour se répandre ensuite l'un et l'autre dans les plaines de l'Indostan. Dans la partie orientale de leurs courses, ils passent dans des vallons escarpés, et dans des défilés, visitant rarement les habitations de l'homme. Le Gange, après une course vagabonde de près de 800 milles, parmi ces régions hérissées de montagnes, se manifeste comme une divinité aux superstitieux habitans de l'Indostan, qu'il vient combler de joie*. De

gnes de l'ancien hémisphère. Je n'ai jamais pu déterminer leur hauteur; mais apperçues des plaines du Bengale à 150 milles de distance, on peut en quelque sorte deviner leur mesure, à raison de leur élévation considérable au-dessus de l'horizon.

* La relation fabuleuse et religieuse de l'origine du Gange (telle que me l'a communiquée mon savant et ingénieux ami Sir C. Boughton Rouse) est, qu'il sort du pied de *Beschan* (le même que *Vistnou* ou le *Dieu Conservateur*) d'où, disent les Bramines, il a pris le nom de *Padda*: ce mot signifiant *pied*, en langage Sanscrit. Ils ajoutent que pendant sa course dans les plaines de l'Indostan, il passe à travers un roc immense taillé comme la bouche d'une vache.

L'allégorie exprime parfaitement la vénération profonde, que les Indous ont pour ce fameux fleuve.

Hurdwar (ou Hurdoar) sous la latitude de 30°, lieu d'où il sort avec violence à travers une ouverture dans les montagnes, il coule avec la douceur d'une rivière navigable, parmi des plaines délicieuses, durant tout le reste de sa course jusqu'à la mer (ce qui forme un espace d'environ 1350 milles), répandant l'abondance, d'abord par le moyen de ses productions vivantes, et ensuite en enrichissant les terres adjacentes, et fournissant des moyens aisés de transport pour toutes les productions répandues sur ses bords. Sous un aspect militaire, il ouvre une communication entre les différens postes et sert de *route militaire* pour

Elle n'exprime pas moins leur reconnaissance envers l'auteur de la nature, pour leur en avoir fait don ; car ils le regardent purement comme un effet de sa bonté et de sa providence.

Le roc dont nous venons de parler, n'a, je pense, jamais été visité d'aucun Européen. Il y a même des Indous qui disent, qu'il n'a aucune ressemblance avec l'objet qui lui a donné cette dénomination. Néanmoins comme les effets de la superstition survivent longtemps aux illusions qui leur ont donné naissance, ce roc ou cette caverne retient encore son nom primitif (cette note était écrite, avant qu'il fut connu que le P. Tiéfentaller avait visité cette caverne).

parcourir la contrée ; il rend la formation des magazins peu nécessaire, et surpasse infiniment par ses avantages, la célèbre navigation intérieure de l'Amérique septentrionale, où les *places de transport* arrêtent non-seulement les progrès d'une armée, mais déterminent souvent l'ennemi à en faire l'attaque, certain de réussir.

Dans sa course à travers les plaines, le Gange reçoit onze rivières, dont quelques-unes sont égales au Rhin, et dont aucune n'est plus petite que la Tamise, sans compter plusieurs autres moins considérables. C'est au confluent de tant de rivières que le Gange excède de beaucoup le Nil en grandeur, tandis que le Nil excède le Gange d'un tiers par la longueur de sa course. Le Gange, sous ce dernier aspect, est, à la vérité, inférieur à la plupart des fleuves du nord de l'Asie ; quoique je sois porté à croire que le volume de ses ondes est peut-être plus considérable, parce que ces fleuves ne coulent pas dans des pays sujets à des pluies périodiques *.

* L'étendue proportionnelle du cours de quelques-unes des rivières les plus remarquables de notre globe peut être supputée à peu près par les nombres suivans :

Le lit du Gange est, comme on doit le supposer, fort inégal dans sa largeur. De Hurdwar, lieu de son arrivée dans la plaine, jusqu'au confluent de la Jumna (première rivière remarquable qui se joigne à lui), son lit est généralement d'un mille à un mille et un quart de largeur, laquelle comparée à celle qu'il acquiert dans la dernière partie de sa course, doit paraître assez étroite. D'ici, en descendant, sa course devient plus sinueuse, et son lit

Rivières d'Europe.	Tamise	1
	Rhin	$5\frac{1}{4}$
	Danube	7
	Volga	$9\frac{1}{2}$
Rivières d'Asie.	Indus (probablement)	$5\frac{1}{2}$
	Euphrates . . .	$8\frac{1}{2}$
	Gange	$9\frac{1}{2}$
	Burrampooter	$9\frac{1}{2}$
	Noukian, ou rivière d'Ava	$9\frac{1}{2}$
	Jennissée	10
	Oby	$10\frac{1}{2}$
	Amoor	11
	Lena	$11\frac{1}{2}$
	Hoanho (Chine) .	$13\frac{1}{2}$
	Kiankeu (Chine) .	$15\frac{1}{2}$
Rivière d'Afrique.	Nil	$12\frac{1}{2}$
Rivières d'Amérique	Mississipi	8
	Amazonnes	$15\frac{1}{4}$

conséquemment plus large *. Après avoir reçu successivement le tribut de la Gogra, du Soane et du Gunduc, et celui de plusieurs autres rivières moins fortes, son lit paraît alors avoir atteint sa pleine largeur ; quoique pendant le reste des 600 milles de sa course, il reçoive encore plusieurs autres rivières principales. Dans les parties les plus étroites, son lit peut occuper l'espace d'un mille et demi, et celui de trois milles dans les parties les plus larges ; mais ces endroits n'ont aucune île. Le fleuve, quoique tranquille dans son lit, devient toujours plus ou moins considérable selon la saison. Dans le temps que ses eaux sont le plus basses, ce qui n'arrive qu'en avril, la principale branche varie de 200 toises à un mille et un quart ; mais elle a communément encore, les trois quarts d'un mille en largeur.

Le Gange est guéable en quelques endroits au-dessus du confluent de la Jumna ; mais la navigation n'en est jamais interrompue. Au-dessous de ce confluent, le canal a acquis une profondeur considérable : la jonction de ces rivières lui ayant donné plus de profondeur

* Ceci sera expliqué lorsque nous traiterons des sinuosités de ce fleuve.

que de largeur. A 500 milles au-dessus de la mer, le canal a 30 pieds de profondeur, lorsque le fleuve est à son plus bas niveau; et il continue d'avoir au moins cette profondeur jusqu'à la mer. Ici, l'expansion soudaine de ses ondes le prive de la force nécessaire pour enlever et entraîner avec lui les bancs de sable et de limon que les vents du midi y ont rassemblés; ensorte que la principale branche du Gange, n'est point accessible aux gros vaisseaux.

A 220 milles environ de la mer (mais à 300 en y comprenant les sinuosités de la rivière) commence la tête ou l'angle du delta du Gange, dont *l'aire* surpasse plus de deux fois celui du Nil. Les deux branches les plus occidentales, dont l'une porte le nom de rivière de Cossimbuzar, et l'autre, celui de Jellinghy, se réunissent, et forment alors ce qu'on appelle ensuite la rivière de Hoogly, où est le port de Calcutta, et qui est la seule branche du Gange qui soit communément fréquentée par les vaisseaux *. La rivière de Cossimbuzar,

* La rivière d'Hoogly, ou la branche du Gange la plus occidentale, a son embouchure dans la mer, plus profonde que celle de la principale branche; et c'est

est presqu'à sec depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai ; et celle de Jellinghy (quoique recevant une rivière pendant toute l'année) n'est pas navigable, en certaines années, pendant les deux ou trois mois de la plus grande sécheresse ; ensorte que la seule branche, en sous-ordre du Gange, qui soit navigable en tout temps, est la rivière de Chundnah, qui se divise à Modapour, et tombe ensuite dans celle de Hooringotta.

La partie du delta qui borde la mer, est composée d'un labyrinthe de rivières et de petites baies, qui forment toutes des marais salans, excepté celles qui communiquent immédiatement avec le bras du Gange le plus fort. Ce terrein connu sous le nom de *Bois*,

probablement parce qu'elle entraine une moindre quantité de limon; la masse des eaux du Gange, déchargées ici, étant moindre que dans l'autre branche, dans la proportion de 1 à 6. Les difficultés qu'on rencontre dans la navigation pour entrer dans la rivière d'Hoogly, ont fait croire à plusieurs, que ces canaux étaient des bas-fonds et n'avaient que peu d'eau. Mais l'obstacle naît d'une autre cause ; il vient de ce qu'on veut faire passer les vaisseaux à travers des bancs de sables, lesquels s'étendent si avant dans la mer, qu'il devient très-difficile de s'y tracer une route.

ou de *Sunderbunds*, est d'une étendue égale à la principauté de Galles. Il est tellement enveloppé de bois, et infesté de tigres, que tous les efforts pour les chasser de ce repaire, ainsi qu'on le raconte, ont jusqu'ici été inutiles. Ses nombreux canaux sont disposés de manière qu'ils forment une navigation intérieure la plus complette, à travers, et tout le long de la partie basse du delta, sans éprouver le retardement que cause la manœuvre de louvoyer, et sans encourir le danger de remettre à la mer. C'est ici que se fait le sel, et en suffisantes quantités pour la consommation entière du Bengale et de ses dépendances, et y est transporté avec une égale facilité. C'est encore ici que se trouve un fonds inépuisable de bois de charpente, propre à la construction des bateaux. La largeur de cette partie basse du delta, surpasse 180 milles; et si nous y ajoutons celle des deux branches qui la bordent, nous aurons près de 200 milles pour déterminer la distance, ou l'intervalle que le Gange occupe par l'expansion de ses bras, avant sa jonction avec la mer.

Il a été dit plus haut, que le cours du fleuve, depuis Hurdwar jusqu'à la mer, se fait dans une plaine uniforme, ou telle qu'elle paraît à

l'œil ; car la pente est de beaucoup trop petite pour qu'elle soit perceptible. Une section de ce terrein, parallèle à l'une de ses branches, de la longueur de 60 milles, a été prise par ordre de M. Hastings; et on l'a trouvée avoir environ 9 pouces de pente à chaque mille, en ligne directe, et en déduisant ce que peut emporter la courbure du globe. Mais les détours de la rivière sont si grands, qu'il faut en réduire la *déclivité*, ou la pente, à 4 pouces au moins par mille. En comparant la rapidité des ondes dans le lieu où se faisait l'observation, avec celle des autres endroits, je n'ai aucune raison de croire que cette pente générale puisse excéder la mesure dont nous parlons *.

Le Gange, dans son mouvement moyen et dans les mois de sécheresse, ne parcourt pas moins de 3 milles dans une heure. Dans la saison humide, et dans le temps que les eaux se

* M. de la Condamine observa que la pente de la rivière des Amazonnes, dans une ligne directe d'environ 1860 milles, devait être de près de 1020 pieds d'Angleterre, ou de 6 $\frac{1}{7}$ pouces pour un mille. Si nous accordons pour les détours du Gange, dans sa course entière à travers les plaines, un mille et $\frac{1}{2}$ sur 3 milles, cette mesure n'excéderait pas probablement les 4 pouces sur un mille.

retirent des terres inondées, son courant est de 5 à 6 milles dans une heure. Mais il y a des lieux dans lesquels il est quelquefois de 7 et même de 8, suivant les situations et certaines circonstances. Je sais par ma propre expérience, qu'un batteau dans lequel j'étais, fit 56 milles dans 8 heures, malgré un grand vent qui était contraire; ensorte que le batteau n'avait besoin d'aucune manœuvre sur les ondes.

Quand nous considérons que la vitesse, ou la vélocité du courant est de 3 milles dans une saison, et de 5 ou 6 dans une autre, sur la même pente de 4 pouces par mille; et que le mouvement de l'inondation, n'est que d'un demi mille par heure, sur une pente beaucoup plus grande, je pense qu'il ne faut pas d'autre preuve pour faire voir que la proportion de vélocité que la pente lui fait acquérir est infiniment plus petite.

On trouve communément d'un côté du fleuve un banc presque perpendiculaire, plus ou moins élevé au-dessus du courant, suivant la saison, et près duquel sont des gouffres profonds. Du côté opposé, c'est un autre banc en forme de talus dont la pente est si graduelle, qu'il n'y a que très-peu d'eau à quelque dis-

tance des bords. Ceci arrive plus ordinairement dans la plupart des détours du fleuve, parce que l'opération véritable des sinuosités et des détours, est de produire des bancs roides, escarpés et inclinés *. Le courant est toujours le plus fort du côté extérieur curviligne, formé par la course *serpentinée* de la rivière, et son action continuelle sur ces bancs, ou les mine et les sappe, ou les fait tomber dans son sein **. Dans les endroits où le courant est remarquablement rapide, où lorsque le sol est très-mou, il arrive que ces terreins sont enlevés dans le cours d'une saison. Ceux qui n'en ont pas été

* De là il arrive que la section d'une rivière qui serpente dans un terrein mou et peu ferme, approche de fort près à l'angle obtus d'un triangle, dont l'un des côtés est excessivement court et disproportionné à l'égard des deux autres : . Mais lorsqu'une rivière persévère dans sa course en droite ligne, la section devient alors presque semblable à la moitié d'une ellipse divisée longitudinalement. V. la Pl. d'une section du cours du Gange.

** Dans la saison des chaleurs, quelques-uns de ces bancs ont plus de 30 pieds de hauteur, et tombent souvent en morceaux du poids de plusieurs tonnes. Il se fait alors une agitation si violente et si soudaine dans les ondes, que de larges batteaux sont coulés bas, lorsqu'ils sont près du rivage.

témoins oculaires, seront surpris de la grandeur et de la force de ces puissantes rivières, formées par les pluies annuelles et réglées des régions situées sous les tropiques. Ceci produit nécessairement un changement graduel dans le cours de la rivière; ce qui est perdu d'un côté, est gagné de l'autre. Les parties du banc tombées dans l'onde, sont promptement dissoutes et réduites en sable fangeux, qui est emporté par le courant tout le long des bords du canal, et jusqu'à l'endroit où le fleuve l'abandonne pour former le bras voisin. Le courant devenant faible alors, le sable reste à la place où il a été porté, et sert à former le banc en talus, qui commence à la pointe, et s'étend plus bas tout le long du côté de ce second bras.

Pour expliquer d'où vient la faiblesse que le courant acquiert à la pointe, il est nécessaire d'observer que sa plus grande quantité d'eaux, au lieu de tourner sur le champ tout autour de la pointe, garde pendant quelque temps l'impulsion qu'elle a reçue du dernier banc roide et en talus. En conséquence le courant est jeté obliquement à travers le lit de la rivière jusqu'à la baie, qui est sur le côté opposé, et continue sa course tout le long de

cette baie, jusqu'à ce qu'il survienne une autre pointe qui la force encore à changer de côté. V. la pl. d'une section du cours du Gange.

Dans les parties de la rivière qui vont en ligne droite, lesquelles sont en petit nombre, les bancs de sables ne causent pas la moidre altération *, parce que le courant s'avance dans une ligne qui leur est parallèle. Mais si le courant reçoit la moindre inflexion dans sa course, il est porté contre le banc; et si le sol dans lequel ceci arrive, est composé d'un sable mou, le courant s'y forme avec le temps une voie tortueuse et *serpentinée*.

Il est évident que les additions répétées faites au banc incliné, dont nous avons fait mention, deviennent à la longue une usurpation sur le canal de la rivière. Mais cette perte se trouve encore contrebalancée, par les déprédations qui se sont faites dans le côté droit opposé. Il en résulte toujours, ainsi que nous l'avons dit,

* Il est plus que probable que ces parties droites, ne doivent leur existence qu'à la ténacité du sol dont ces bancs sont composés. Mais quelle qu'en puisse être la cause, l'effet nous apprend naturellement que de telles situations sont les plus propres pour y bâtir des villes.

ou des terrains neufs à découvert et dont nous avons rapporté toutes les circonstances, ou un banc de sable, ou un bas-fond qui s'est formé dans le milieu du canal. Ainsi le banc droit, ou à plomb, et le banc incliné ou en pente, sont alternativement formés dans les parties sinueuses de la rivière: (le droit étant le côté des *Sinus*, et l'incliné celui de *projection*). Une fluctuation continuelle de course, se fait donc sentir dans toutes les parties sinueuses de la rivière : chaque Méandre (*a*) ayant une tendance perpétuelle à dévier ou à se détourner de plus en plus de la ligne du cours général du fleuve, en rongeant dans les baies, et en ajoutant dans les pointes. Il arrive enfin, ou que les baies opposées viennent à se toucher et à se rencontrer, ou que le fleuve fait une brêche à l'Isthme étroit, et rend pour un temps au canal sa direction en ligne droite.

Plusieurs sinuosités du Gange et de ses branches approchent fort promptement de cet état,

(*a*) Méandre, rivière de l'ancienne Phrygie dans l'Asie mineure, celle de toutes les rivières connues qui marche le plus en ligne *serpentinée*, et qui a fait proverbe. Les veines dans le corps forment un Méandre, etc. (*note du Trad.*)

et plusieurs autres y sont exposées actuellement. L'expérience de ces changemens devrait arrêter l'envie de creuser des canaux de quelque longueur que ce soit, dans les parties les plus élevées de la contrée; et je doute qu'aucun de ces canaux dans les parties les plus basses, puisse continuer long-temps d'être navigable. Pendant les onze années que j'ai demeuré au Bengale, l'issue, ou la source du Jellinghy s'est graduellement écartée, en descendant plus bas, des trois quarts d'un mille. D'après deux arpentages opérés sur une partie du banc adjacent au Gange, il en est résulté que, dans l'espace de neuf ans, une portion de ce banc de sable, de la largeur d'un mille et demi anglais, avait été fondue, enlevée, emportée. Il est vrai que cette subversion a été pour moi le changement le plus prompt et le plus rapide que j'aie pu observer: la proportion ordinaire des usurpations du fleuve ne s'évaluant guères qu'à l'étendue d'un mille, dans l'espace de dix ou douze ans, et dans les endroits même où le courant frappe avec le plus d'effort, et nommément dans l'endroit où les deux bras, en se réunissant, semblent le plus former un angle droit. Dans de telles situations, il n'est pas rare de

de trouver des gouffres excavés * dans une longueur considérable, et tout le long du banc. Ces gouffres se trouvent toujours dans la direction des parties les plus puissantes du fleuve, et sont dans le fait de *jeunes nourrissons*, si je puis m'exprimer ainsi, qui, avec l'âge, acquéreront de la force, et deviendront un jour branches du fleuve leur père ; car nous les trouvons généralement établis dans les tournants qui ont les angles les plus petits **.

Deux causes entièrement différentes donnent aux rivières une course méandrique ou

* Le comte de Buffon conseille de faire des digues dans ces sortes d'endroits dangereux, afin de détourner le courant, de crainte que les ponts et autres édifices n'en souffrent un dommage irréparable.

** Le cours de ces branches, dans le temps du flux, devient généralement, pour ne pas dire toujours, rétrograde à celui du fleuve. Qu'on s'imagine un banc de sable accumulé dans le point de séparation le plus élevé; il donnera par en haut une direction oblique aux eaux du fleuve, qui, sans cet obstacle, eussent coulé à angles droits. Ce banc de sable allant toujours en progression croissante, doit occasionner une corrosion dans le banc qui lui est opposé; c'est à cause de cela, que toutes ou presque toutes les sources des rivières ont un mouvement progressif par en bas, ainsi que je l'ai fait observer plus haut, en parlant de la rivière de Jellinghy.

semblable à celle du Méandre : l'une provient de l'irrégularité du terrain au travers duquel elles coulent, ce qui les oblige à chercher une pente ; l'autre est produite par le peu de consistance d'un sol, qui cède sans se défendre à l'attouchement des bords du fleuve. Les méandres, ou les lignes *serpentines*, dans le premier cas, sont par conséquent aussi changeants et aussi irréguliers que la superficie sur laquelle ils ont leur projection ; mais dans le dernier cas, ils sont si éloignés de se soumettre à une règle, que les rivières d'un volume inégal feront, en de semblables circonstances, un circuit pour se détourner, et dont l'étendue est toujours proportionnée à leur largeur respective. J'ai observé que lorsqu'une branche du Gange a tellement décru qu'elle ne peut plus occuper qu'une partie de son lit, elle cesse de se mouvoir dans la ligne de son ancienne course ; et qu'elle se creuse elle-même un nouveau canal, tournant d'un côté à l'autre en traversant son ancien lit. J'ai encore observé que dans deux rivières d'un égal volume d'ondes, celle dont le courant a le plus de lenteur, a aussi le moins de détours et de tournants. Toutes les sinuosités, dans le cas présent, ne sont dues qu'aux dégradations faites sur les bancs de sable par le

courant; en sorte que l'étendue de ces usurpations, ou, pour le dire en d'autres mots, les dimensions des détours et des tournants, peuvent se déterminer par le degré de force qui agit sur les bancs sablonneux.

Les sinuosités du Gange dans les plaines, sont dues sans doute au peu de consistance du sol, et je crois qu'en voici la preuve: c'est que ces sinuosités sont perpétuellement changeantes, tandis que celles qui ont pour origine, l'inégalité des surfaces, ne changent que rarement ou presque jamais. *

Je puis aisément supposer que si le Gange se trouvait tout à coup changé en un canal étroit, coupé dans le terrain qu'il traverse à présent en formant les plus grandes sinuosités, ce rétrécissement ne serait pas de longue du-

* Nous avons déja remarqué que la course des fleuves devient plus sinueuse, à mesure qu'elle approche de la mer. Ceci cependant ne peut être vrai qu'à l'égard des rivières qui, sur la fin de leur course, traversent des terrains sablonneux. Dans le Gange, et dans d'autres rivières sujettes à des variations considérables pour le volume de leurs ondes, la meilleure marque du voisinage de la mer, c'est le décroissement des bancs qui sont sur la rive, et l'accroissement de la fange et du limon dans les bas-fonds du lit de la rivière.

rée. La partie du sol ou du banc qui céderait, ou plutôt celle qui recevrait la plus forte impulsion, serait d'abord corrodée et dissoute ; et l'on verrait alors une baie ou une cavité se former vers le côté du banc. Ceci engendre une inflexion dans le courant, qui, tombant obliquement sur le côté de la baie, doit la corroder sur le champ. Lorsque le courant a passé la partie de la baie qui est la plus en avant, il reçoit une nouvelle direction, et se trouve porté obliquement vers le côté opposé du canal, déposant dans son chemin la matière excavée de la baie, matière qui commence à former un bas-fond, ou un banc contigu au bord du canal. Voici donc l'origine de ces bas-fonds, qui ne doivent leur existence qu'à la nature du sol. La baie ainsi corrodée (a) devient avec le temps assez large, pour donner une nouvelle direction au corps du canal; et la matière excavée de la baie se trouve tellement disposée, qu'elle concourt à jeter le courant contre le banc opposé où un procédé sembla-

(*a*) Nous invitons les lecteurs à examiner la Carte du cours du Gange; ils se convaincront que le mot *corroder* qui se trouve dans James Rennell, est le seul qu'il nous soit permis d'employer. (*Note du traducteur*).

ble à celui que je viens de décrire aura lieu infailliblement.

L'action ou l'effort du courant sur le banc de sable aura aussi cet effet, de rendre plus profond le bord du canal le plus près de lui ; et ceci accélère encore la rapidité du courant dans cette partie. C'est ainsi que le canal prendra par degrés une nouvelle forme, jusqu'à ce qu'il acquière celle que la rivière a présentement. Quand même les sinuosités eussent affaibli de moitié la rapidité du fleuve, nous trouverions encore le courant trop plein de force, pour que les bancs pussent lui résister.

On ne manque pas d'exemples d'un total changement de course, dans les rivières du Bengale. * La rivière de Cosa, qui est égale au Rhin, passait autrefois par Purneah, et se joignait au Gange, à l'opposite de Rajemal ; et son confluent est aujourd'hui à 45 milles plus haut. Gour, ancienne capitale du Bengale, était autrefois située sur le vieux banc du Gange, quoique ses ruines en soient éloignées aujourd'hui de 4 à 5 milles.

* Le lac de Mootyjyl formait autrefois l'une des sinuosités de l'ancien canal de la rivière de Cossimbuzar.

Toutes les apparences favorisent extrêmement cette opinion, que le Gange avait son ancien lit dans les terres occupées actuellement par les lacs et les marais qui sont entre Nattore et Jaffiergunge, passant alors par Pootyah qu'il a abandonnée, pour se faire une route nouvelle par Bauleah, route qu'il occupe aujourd'hui. C'est avec un égal degré de probabilité, favorisée encore par la tradition, que nous pouvons traçer son ancien cours ou sa course supposée, par Dacca, dans une jonction avec le Burrampooter ou la Megna près de Fringybazar; il faut sans doute attribuer à cette jonction de deux fleuves aussi puissans, le lit actuel de la Megna, si profond et si vanté. *. (Voy. la pl. 2e).

En traçant les côtes de la mer du delta, nous ne trouvons pas moins de 8 ouvertures, dont chacune, sans hésiter, passera dans l'esprit de l'observateur, pour avoir été dans son temps la principale embouchure du Gange; et l'éloignement occasionel de cette principale branche,

* *Megna* et *Burrampooter* sont des noms qui appartiennent à la même rivière, dans diverses parties de sa course. La Megna tombe dans le Burrampooter; et quoique rivière plus petite, elle a donné son nom à l'autre durant tout le reste de sa course.

n'est pas probablement la seule cause de fluctuation, dans les dimensions du delta. On observe avec vraisemblance, que les delta des rivières capitales (celles des tropiques en particulier) usurpent sur la mer continuellement. Cette invasion ne serait-elle point l'effet du sable et du limon entraînés par les fleuves, et graduellement déposés depuis les temps les plus reculés, jusqu'au nôtre ? Les rivières, comme nous le savons, sont chargées de fange et de sable à leur entrée dans la mer; et comme nous le savons aussi, la mer couvre leur transparence jusqu'à 20 lieues de la côte; ce qui ne peut avoir été produit que par un dépôt graduel de parcelles de terre dans cet espace. Les bancs de sable et de limon s'étendent aujourd'hui à 20 milles au - dessus des îles qui sont aux embouchures du Gange et du Burrampooter, et s'élèvent même en plusieurs endroits à quelques pieds au-dessus de la surface. La génération future verra probablement ces bancs s'élever au-dessus des ondes; et les successeurs posséderont et cultiveront ce terrain. Semblables aux tremblemens de terre, les inondations et les débordemens des rivières du tropique, produisent peut-être les altérations les plus promptes sur la surface de notre globe. De

grandes îles sont formées dans le canal du Gange, pendant un intervalle beaucoup plus court que n'est celui de la vie de l'homme; en sorte que l'opération entière se trouve achevée, dans une période de temps renfermée dans le cours de l'observation qu'on en a faite *. Quelques-unes de ces îles de 4 à 5 milles d'étendue, sont formées dans les tournans angulaires du fleuve, et n'étaient anciennement que de larges bancs de sable jetés tout autour des pointes, (de la manière que j'ai rapportée plus haut) et devenus ensuite des îles, par les ouvertures et les brêches que le fleuve s'y est pratiquées. D'autres sont produites dans les parties droites de la rivière, et même dans le milieu du fleuve, et ne doivent leur naissance qu'à quelque obstruction cachée au fond des ondes. Sont-ce des fragmens du banc du fleuve? Est-ce quelque gros arbre, qui s'en est détaché? ou bien sont-ce des bateaux coulés bas? n'importe, tout cela est suffisant pour une fondation, et des monceaux de sable se

* C'est en conséquence de ces infléxions que les lois qui regardent les débordemens et les inondations, sont réglées et fixées au Bengale, avec une grande précision

rassemblent promptement autour et sur-tout au-dessous. Cette accumulation s'opère d'une manière aussi prompte que merveilleuse. Dans le cours de peu d'années, la superficie perce et surnage; et après avoir usurpé une portion considérable du canal, la rivière emprunte des deux côtés pour suppléer à ce qui lui manque dans son lit; c'est dans de telles circonstances, que nous trouvons toujours les bancs à plomb des deux côtés *. Chaque débordement périodique apporte une addition de matière à cette île naissante, et lui donne tant d'accroissement, autant en hauteur qu'en étendue, que la partie élevée de la surface se trouve enfin parfaitement de niveau avec les bancs qui forment son enceinte. C'est à ce moment de sa crue et de son agrandissement, que l'île nouvelle possède assez de terreau pour exiger une culture. Cette terre fertile lui est venue de la fange et du limon que lui ont laissés les ondes, lorsqu'elle en était couverte; et l'on doit regarder cette production, comme une

* Ceci désigne évidemment les moyens de prévenir les usurpations sur les bancs de la rivière, dans les parties droites de sa course; c'est-à-dire qu'il faut éloigner et faire disparaître les bas-fonds qui s'accumulent dans le milieu du canal.

part de l'économie que la nature observe dans sa manière générale de fertiliser les terres.

Tandis que d'un côté cette rivière forme des îles nouvelles, de l'autre elle emporte et fait disparaître les anciennes. Dans le progrès de cette opération destructive, on peut distinguer au moyen des sections de bancs écroulés, la distribution régulière des couches de sable et de terre déposées l'une sur l'autre, dans l'ordre où leur poids diminue. Comme on ne peut attribuer cette distribution qu'à l'action du courant qui les dépose, il semblerait que ces substances doivent être comme suspendues ou portées dans les eaux à une hauteur décroissante en raison de leur gravité. On ne trouve jamais la couche de terre sous celle de sable, car ce sont les parties bourbeuses qui flottent plus près de la surface *. J'ai compté 7 couches distinctes dans la coupure d'une de ces îles, et ce n'est pas seulement les îles, mais encore les bords de la rivière qui présentent cette

* Un goblet plein d'eau puisée dans le Gange lorsqu'il est à sa plus grande hauteur, dépose environ un quart de bourbe. Il n'est donc pas surprenant que la retraite des eaux forme si promptement des couches de terre ou que le delta fasse continuellement des conquêtes sur la mer.

apparence : car, la rivière étant toujours changeante dans son lit actuel, et se portant vers le site de son lit précédent, maintenant à découvert, on ne peut douter que ces îles n'ayent été formées de cette manière.

J'observerai, comme une présomption très-forte des variations du Gange d'un côté à l'autre du delta, qu'on n'apperçoit pas l'apparence de terre vierge entre les montagnes de Tiperah à l'Est, et la province de Burdwan à l'ouest; ni même vers le nord, avant d'arriver à Dacca et Bauleah. Dans les coupures des nombreuses anses ou rivières du delta, on n'apperçoit que du sable très-fin et une sorte de terreau noir en couches régulières, jusqu'à ce qu'on atteigne à l'argille qui forme le bord de leurs lits. On ne trouve point de substance aussi grossière que du gros sable, dans le delta, ni à moins de 400 milles de la mer *, où la pointe d'un rocher qui fait partie de la base des montagnes voisines s'avance dans la rivière. A une distance des grandes rivières, le sol est rouge, jaune, ou d'un brun foncé.

Je passe aux crues et aux inondations du Gange **.

* A Oudanulla.

** On a cru long-temps que les débordemens des eaux

Il paraît que les pluies qui tombent sur les montagnes contigues à la source du Gange, et à celles des grandes rivières du nord, contribuent autant à sa crue, que les pluies qui tombent dans les plaines de l'Indostan. Sa crue périodique est en totalité de 32 pieds, et il s'est élevé de 15 pieds et demi avant la fin de juin. Or, on sait que dans presque tous les pays plats, c'est vers ce temps-là que la saison pluvieuse commence. Dans les montagnes, au contraire, elle commence dès les premiers jours d'avril*; et vers la fin de ce mois, lorsque

du Gange dans les pays plats, avant le commencement de la saison pluvieuse, était en grande partie l'effet de la fonte des neiges sur les montagnes. Je n'entreprendrai point de rejeter totalement cette opinion; mais on ne me persuadera jamais que la quantité d'eau produite par les neiges ait la moindre proportion avec les effrayantes inondations de cette rivière.

* Le vaste amas de vapeurs dont les moussons du sud et du sud-ouest balayent la surface de la mer, est subitement arrêté par la haute chaine des montagnes qui courrent de l'Est à l'ouest à travers le Thibet. Il est évident que la condensation de cet amas de vapeurs doit avoir lieu d'abord à l'endroit même de l'obstacle, et successivement plus loin, à mesure que de nouvelles viennent surcharger l'atmosphère. Telle est la cause

les eaux des pluies arrivent dans le Bengale, les rivières commencent à croître, mais très-lentement; car, durant la première quinzaine, la crue n'est que d'environ un pouce par jour. Elle augmente ensuite successivement de deux et de trois pouces avant qu'il ait encore presque tombé d'eau dans les plaines; et lorsque la chûte des pluies devient générale, la crue est de cinq pouces par jour l'un dans l'autre. A la fin de juillet toutes les parties basses du Bengale qui avoisinent le Gange ou le Burrampooter, sont inondées. Cette inondation s'étend dans une largeur d'environ 100 milles, où l'on n'apperçoit plus que des villages et des arbres, à l'exception de quelques éminences très-rares (les anciens sites des villages abandonnés) qui ressemblent à des îles désertes.

qui rend la saison pluvieuse plus hâtive dans les pays des montagnes.

Toutes les rivières situées dans les limites des moussons, sont sujettes, comme le Gange, à des débordemens périodiques: et cette crue revenant pendant la saison des vents qui apportent les vapeurs de la mer, il doit en être de même de la chûte des pluies. Les vents du nord qui balayent le continent, sont secs; car durant le cours de cette mousson il ne tombe point de pluie, à l'exception des orages accidentels.

La différence qui se trouve entre les inondations du Bengale et celles de l'Egypte, consiste en ce que celles du Nil sont uniquement produites par les eaux des pluies qui tombent dans les montagnes voisines de sa source, et que dans le Bengale, les pluies qui tombent dans le pays même, ne contribuent pas moins à l'inondation que le débordement du Gange; et ceci est évident; car la plus grande partie des terres est couverte d'eau à une hauteur considérable avant que le lit de la rivière déborde. Il est bon d'observer que les terrains contigus aux bords du Gange sont, dans une étendue de plusieurs milles, beaucoup plus élevés que le reste du territoire *, et séparent les eaux de l'inondation de celles de la rivière, jusqu'au moment ou elles débordent. Ce terrain supérieur est dans quelques saisons, couvert d'un pied ou même un peu plus. Mais

* M. de Buffon explique clairement cette circonstance. Il attribue l'élévation des bords de la rivière et des terrains adjacens à la bourbe que les eaux y déposent en plus grande quantité qu'ailleurs, lorsqu'elles débordent. L'inondation, dit-il, se purifie, à mesure qu'elle avance dans la plaine, et le dépôt ou sédiment doit par conséquent être en plus grande quantité sur les dords de la rivière.

dans l'intérieur du pays la profondeur de l'inondation varie suivant les inégalités du terrain, et s'élève dans certains endroits jusqu'à 12 pieds de hauteur.

Lorsque l'inondation est devenue générale, on distingue toujours la rivière par les ronces et les roseaux dont ses bords sont couverts, et par son courant trouble et rapide. L'eau de l'inondation prend une teinte noirâtre qui lui vient après avoir été long-temps stagnante parmi des harbages et des végétaux de différente espèce. Elle ne perd jamais cette couleur, et c'est une preuve de la prédominence des eaux de pluie sur celles qui débordent de la rivière; comme la lenteur des progrès de l'inondation qui n'avance que d'un demi mille par heure, en est une qui démontre que la surface du pays est presque par-tout également plate.

Il y a des cantons particuliers qui, en conséquence du genre de leur culture ou de l'espèce de leurs productions demandent moins d'humidité que d'autres, et qui, étant toutefois aussi plats, resteraient trop long-temps inondés si on ne les préservait pas de la trop grande quantité d'eau en y pratiquant des digues et des écluses. L'entretien de ces digues coûte énormément, et le peu de solidité du

sol avec lequel elles ont été élevées, a quelquefois fait perdre le fruit de toute cette dépense. On a calculé que la longueur de ces digues prises collectivement, est d'environ 1000 milles anglais. Quelques-unes ont une base de l'épaisseur qu'on donne ordinairement à un rempart. Une branche du Gange qui n'est navigable que dans la saison des pluies, et qui présente alors une rivière aussi large que la Tamise à Chelsea, coule entre deux digues pendant un trajet de 70 milles, et ceux qui y passent en bateau lorsqu'elle est remplie, contemplent des deux côtés le pays comme du haut d'une éminence.

Durant la crue de cette rivière, la marée n'a plus d'action contre son courant. Le flux et le reflux n'y sont presque plus sensibles qu'à une très-petite distance de la mer. Il n'est pas rare de voir dans cette saison les eaux du Gange s'élever de 2 pieds au-dessus de leur niveau ordinaire, lorsqu'un vent impétueux continue quelque temps de les refouler avec violence: on perd quelquefois des récoltes de riz très-considérables par des accidens de cette espèce *.

* Le riz dont il est ici question est d'une espèce particulière; car dans les terres ordinaires il croît et s'élève

Luckipour

Luckipour fut en 1763 la scène d'un événement très-tragique *. Un très-grand vent joint à une marée très-forte, au moment où les eaux de la rivière n'étaient plus qu'à un pied de leur plus grande crue, les élevèrent, dit-on, de 6 pieds au-dessus du point ordinaire. Quoiqu'il en soit, il est certain que tous les habitans d'un district très-étendu, furent emportés par le torrent, avec leurs bestiaux et leurs habitations; et pour completter cette calamité funeste, elle arriva dans un canton où il y avait à peine un seul arbre sur lequel un homme pût essayer de sauver sa vie.

Les embarcations de toute espèce traversent l'inondation. Ceux qui veulent remonter la rivière, ont l'avantage de suivre sur l'eau la ligne qu'ils s'ouvrent à eux-mêmes sur des eaux tranquilles, dans une saison où les moindres canaux sont transformés en torrens. Le vent

avec la crue progressive de l'inondation : mais cette crue trop subite le détruit. On en fait souvent la récolte en bateau. Il y a aussi une espèce d'herbage qui s'élève toujours au-dessus de la surface des eaux, et qui, à une petite distance, présente l'aspect d'un champ de verdure.

* A environ 50 milles de la mer.

qui souffle alors du sud-est les favorise *, de manière qu'un voyage qui aurait exigé 9 à 10 jours en suivant le cours de la rivière, entre les bancs qui bordent son lit, n'en demande que 5 à 6. Alors on voit suspendus les travaux rustiques et champêtres, ainsi que le bienfait des pâturages; le paysan passant en bateau les champs où il avait coutume de conduire sa charrue: heureux de ce que l'élévation des bords de la rivière lui conserve l'accès des herbages, autrement ses bestiaux périraient de faim.

La table suivante indique la crue progressive du Gange et de ses branches, suivant les observations faites à Jellinghy et à Dacca.

	A Jellinghy. Pieds.	Pouces.	A Dacca. P.	P.
En mai il monta à	6	0	2	4
juin	9	6	4	6
juillet	12	6	5	6
Au comm^t. d'août	4	0	1	11
	32		14	3

Ces observations furent faites dans une

* Quoique dans la baie du Bengale, les moussons viennent du sud-sud-ouest et sud-ouest, cependant vers le nord et l'Est du Bengale ils viennent du sud-est ou de l'est-sud-est.

saison où les eaux montaient plus haut que d'ordinaire ; au moyen de quoi on peut considérer 31 pieds comme la moyenne hauteur de la crue ordinaire.

Il faut observer que, dans les parties basses de son cours, le Gange s'élève moins haut que les rivières du nord qui communiquent avec lui, à l'exception du Burrampooter; ce qui est prouvé par plusieurs particularités relatives au mélange des eaux du Gange avec celles de la Teesta dans des saisons différentes. La Teesta est une très-grande rivière dont le cours est parallèle à celui du Gange dans un espace de près de 150 milles. Dans la saison sèche, les eaux de la Teesta se déchargent dans le Gange par deux canaux distincts, situés à environ 120 milles l'un de l'autre; et une troisième branche de cette rivière communique avec la Megna; mais dans la saison des pluies et des torrens, c'est le Gange qui se jette dans la Teesta, dont la source n'alimente plus que la branche qui tombe dans la Megna. Ceci suffirait pour prouver le faible effet que leur descente produit, puisque leurs cours sont réglés, non pas en proportion de la pente de leurs lits, mais de leur hauteur relative, qui, comme le flux et le reflux de la ma-

rée, peut donner à leurs cours une direction opposée dans des saisons différentes.

L'inondation est presque stationnaire durant quelques jours avant la mi-août, époque où elle commence à décroître. Quoique dans les mois d'août et de septembre il tombe beaucoup de pluie dans les pays plats, leur cessation dans les montagnes produit une diminution dans la masse des eaux nécessaires pour maintenir l'inondation *. Elles décroissent journellement à-peu-près dans la proportion suivante : pendant la fin d'août et le mois de septembre, de trois à quatre pouces ; depuis les derniers jours de septembre jusqu'en novembre, de trois pouces, et en diminuant jusqu'à un pouce et demi, et depuis la fin de novembre jusqu'à celle d'avril, d'environ un demi pouce par jour l'un dans l'autre. Ces proportions ne concernent que les parties de la rivière trop distantes de la mer pour être sujettes à l'influence de la marée

* J'ai assigné la mi-août pour la période à laquelle les eaux commencent à descendre, et en général, quand cela arrive c'est toujours avec beaucoup de régularité, ainsi que les vicissitudes ou retour des saisons. Mais il s'y trouve des exceptions ; car en 1774 la rivière resta sans écoulement, pendant près d'un mois après le temps ordinaire.

dont je parlerai plus amplement. La baisse de l'inondation du pays n'est pas toujours égale à celle des eaux de la rivière; mais, dès les premiers jours d'octobre, lorsque les pluies ont cessé, les restes de l'inondation disparaissent bientôt en s'évaporant, laissant les terres richement engraissées, et en état de recevoir les semences, après la simple opération d'un labour.

La crue du Gange est accompagnée d'une circonstance que je crois peu connue, parce que peu de personnes prennent la peine de faire des expériences sur les hauteurs auxquelles sa crue périodique s'élève dans des endroits différens. Cette circonstance consiste dans la différence des degrés de la crue en des endroits plus ou moins distans de la mer, comme je viens de l'indiquer dans la table précédente. C'est un fait confirmé par plusieurs expériences, que depuis l'endroit où la marée commence, jusqu'à la mer, la hauteur de la crue périodique diminue graduellement, et qu'elle cesse tout-à-fait à son confluent. Ceci est, à la vérité, très-conforme à la loi connue des fluides. L'Océan conserve le même niveau dans toutes les saisons (à parité des circonstances de la marée), et a nécessairement de

l'influence sur le niveau des eaux qui communiquent avec lui, à moins qu'elles ne se précipitent en forme de cataractes. Si nous pouvions supposer pour un moment, que la crue des eaux forme une colonne de 31 pieds perpendiculaires qui se prolonge jusqu'à la mer au moyen de quelque puissance surnaturelle, nous concevrions facilement que si cette puissance cessait de la soutenir, la tête de la colonne se précipiterait à l'instant dans la mer, et que le reste suivrait d'aussi loin que l'influence de l'Océan pourrait s'étendre, et formerait une pente dont la hauteur perpendiculaire serait de 31 pieds. Voilà précisément l'état dans lequel nous trouvons cette colonne d'eau. Au point de sa jonction avec la mer, sa hauteur doit être la même dans les deux saisons, à temps égaux de la marée. A Luckipour, il y a une différence d'environ 6 pieds dans les hauteurs, suivant la saison. A Dacca et dans les lieux adjacens, de 14; et à Custée de 31 pieds. Il y a donc ici une espèce de pente régulière; car les distances entre les places sont en proportion de leurs hauteurs respectives. Cette pente doit ajouter à la rapidité du fleuve; car, en supposant l'inclinaison originaire et primitive de 4 pouces par mille, la

pente augmentée contribuera d'environ cinq pouces et demi *. C'est ainsi que l'Océan, même à une grande distance de ses ondes, maintient son domaine dans les deux saisons; dans l'une, par le flux et le reflux de sa marée, et dans l'autre, par sa dépression sur l'inondation périodique, et en la diminuant jusqu'à ce que sa surface coïncide à peu près avec la sienne, autant que l'inclinaison du canal de la rivière pourra le permettre * *.

* La marée dans la rivière des Amazones est perceptible, et le flux remonte jusqu'à 600 milles au-dessus de l'embouchure; mais à une élévation qui n'est que de 90 pieds suivant M. de la Condamine. Il resterait à savoir quel était l'état de la rivière au moment de l'expérience, parce que les inondations des fleuves arrêtent les progrès de la marée montante.

* * Le comte de Buffon a profondément traité cette question, relative aux débordemens des rivières; mais il l'attribue à une augmentation de vélocité dans le courant, à mesure qu'il approche de la mer, laquelle, dit-il, absorbe l'inondation si promptement, qu'elle en fait disparaître la hauteur. Mais (avec la plus grande déférence due à une si grande autorité) j'ose dire que je ne me suis jamais apperçu que le courant, soit dans le Gange, soit dans quelqu'autre rivière, fût plus fort près de la mer, qu'à quelques milles en deçà. Quand même nous admettrions une accélération dans le courant, au

Des circonstances semblables ont lieu dans le Jellinghy, le Hoogly et le Burrampooter, et dans toutes les autres rivières. Je les suppose dans toutes celles qui sont sujettes aux débordemens, soit périodiques, soit occasionnés.

Non seulement l'inondation diminue près de la mer, mais les bancs de la rivière diminuent aussi dans la même proportion; ensorte que, dans la saison de la sécheresse, la hauteur de l'inondation périodique peut se connaître par celle des bancs.

Je crains bien qu'on ne fasse une objection à la solution précédente. On dira que le peu de hauteur des bancs du fleuve, près de la mer, est la vraie raison pourquoi les inondations n'atteignent pas à une hauteur aussi considérable dans ces endroits, que dans ceux qui sont éloignés de la mer, et où les bancs du fleuve sont très-élevés; et que la rivière, faute d'avoir un banc pour la contenir, se répand dans les campagnes; je réponds, en faisant observer, qu'il est prouvé par l'expé-

temps de la marée montante, le flux la retarderait à un tel degré, qu'il contrebalancerait au moins l'augmentation momentanée de cette vélocité.

rience qu'en tout temps la quantité de l'augmentation des ondes, en divers endroits, est toujours en juste proportion avec la somme totale de l'augmentation dans chaque lieu respectivement : ou, pour m'exprimer autrement, je dis que lorsque le fleuve s'est élevé de trois pieds à Dacca, où son entière élévation est de 14 pieds, il se sera élevé de six pieds et demi à Custée, où son élévation totale est de 31 pieds. La quantité d'eau que le Gange fournit à la mer, et que ce fleuve dépose dans son sein, est, dans l'espace d'une seconde, durant la saison de sécheresse, de 80,000 pieds cubes ; mais lorsque le fleuve est enflé, et qu'il se trouve alors avoir trois fois plus de volume qu'il n'en avait lorsque l'expérience a été faite, et que son mouvement est accéléré dans la proportion de cinq à trois, la quantité d'ondes qu'il fournit, dans une seconde et dans la même saison, se monte à 405,000 pieds cubes. Si nous prenons un terme moyen pour tout le cours de l'année, nous trouverons 180,000 pieds cubes dans une seconde.

DU BURRAMPOOTER.

Le Burrampooter a sa source dans le côté opposé des mêmes montagnes qui donnent naissance au Gange. Il dirige d'abord sa course vers l'Est (course directement opposée à celle du Gange), et traverse la contrée du Thibet, où il est nommé *Sanpoo* ou *Zancieu*; mots qui signifient *rivière*, comme *Gonga*, d'où les Européens ont fait Gange, ne porte dans l'Indostan que l'acception de *rivière* ou *la Rivière*. La course de ce fleuve à travers le Thibet, a été donnée par le P. Du Halde, et réduite en Carte par Mr. D'Anville. Quoique cette Carte soit suffisamment exacte, pour l'objet d'une Géographie générale, cependant elle n'est point assez particularisée pour qu'on puisse s'assurer de la longueur précise du cours de ce fleuve.

Après avoir erré par un courant rapide à travers le Thibet, il vient baigner les bords du territoire de Lassa, lieu de la résidence du Grand-Lama: tournant ensuite de l'Est au sud-est, il s'approche d'Yunan dont il n'est qu'à 220 milles. L'Yunan est la province de

la Chine, la plus occidentale. Ici, le fleuve paraît irrésolu, et hésiter s'il s'ouvrira un passage pour se rendre à la mer par le golfe de Siam, ou par celui du Bengale. Cependant, après s'être, pour ainsi dire, déterminé pour cette dernière route, il tourne soudainement à l'ouest, traverse Assam, et fait son entrée dans le Bengale par le nord-est. Je n'ai jamais pu être exactement informé de l'endroit précis où il change de nom. Mais comme le peuple d'Assam l'appelle le *Burrampoot*, on peut croire que c'est à son entrée dans Assam qu'il prend ce nouveau nom. Après être entré dans le Bengale, il fait un circuit tout autour de la pointe occidentale des montagnes de Garrow; et ralentissant ensuite sa course dirigée vers le sud, il rencontre le Gange à 40 milles environ de la mer.

Le P. Du Halde exprime ses doutes concernant la route que prend le Sanpoo au sortir du Thibet; et il suppose seulement en général qu'il vient tomber dans le golfe du Bengale. Mr. D'Anville, son géographe, a supposé, non sans raison, que le Sanpoo et la rivière d'Ava n'étaient qu'une seule et même rivière, apportant pour sa justification toutes les informations que ses matériaux lui ont fournies. Le

Burrampooter lui ayant été représenté comme un fleuve inférieur et subalterne, et qui ne faisait que contribuer à grossir le Gange, sans lui être égal ou supérieur, ceci fut suffisant pour lui faire confondre les noms, et pour lui faire diriger ses recherches sur l'embouchure du Sanpoo, laquelle, d'après son calcul, devait se trouver dans quelqu'autre quartier. La rivière d'Ava, autant par son volume que par l'inclinaison de sa course, pendant quelques centaines de milles au-dessus de son embouchure, lui parut être une continuation de la rivière en question, et fut en conséquence décrite comme telle dans ses Cartes, dont l'autorité a toujours été justement estimée et décisive. C'est ainsi que jusqu'à l'année 1765 le Burrampooter, comme rivière capitale, fut inconnu en Europe.

En traçant le cours de cette rivière en 1765, je fus extrêmement surpris de le trouver plus large que n'est celui du Gange avant son entrée dans le Bengale. Je trouvai que ce fleuve venait de l'Est, quoique toutes les informations précédentes le représentassent comme venant du nord. Cette découverte inattendue me conduisit promptement aux informations; et je trouvai que la course générale de ce fleuve

était à 100 milles de l'endroit où Du Halde avait laissé le Sanpoo. Je ne pus douter plus long-temps que le Burrampooter et le Sanpoo ne formassent qu'une seule et même rivière; et ceci me fut confirmé par les assurances positives des habitans d'Assam : « que leur rivière » venait du nord-ouest, en traversant les mon» tagnes du Boutan ». Mais afin de prouver incontestablement que le Sanpoo n'est pas le même que le fleuve d'Ava, et que ce dernier est le grand *Nou-Kian* de la province d'Yunan, je suis possesseur d'un manuscrit où l'on a tiré le cours de la rivière d'Ava à 150 milles de l'endroit où Du Halde laisse le Nou-Kian dans sa course vers Ava. J'y joindrai une information vraiment authentique, laquelle porte que cette rivière (nommée *Irabatty* par le peuple d'Ava) est navigable depuis l'Yunan, province de la Chine, jusqu'à la ville d'Ava *.

* Cette information me vient d'une personne qui avait demeuré à Ava. V. la p. 72 du 3e. vol. V. aussi l'Hist. Mod. Univer. Vol. 6, p. 205. Les courses du Burrampooter et du Gange, ainsi que celle de la rivière d'Ava, depuis Yunan jusqu'à la mer, sont décrites dans la Carte de l'Indostan.

Le Burrampooter, pendant une course de 400 milles à travers le Bengale, porte une ressemblance si intime avec le Gange, quelques particularités exceptées, que la description de l'une peut servir pour l'autre. L'exception consiste en ce que, durant les soixante derniers milles avant sa jonction avec le Gange, il forme un fleuve qui est régulièrement de 4 à 5 milles de largeur; et sans la douceur de ses ondes, il pourrait passer pour un bras de mer. Une description commune serait au-dessous de tous les efforts, pour se former une juste idée de la grandeur de ce magnifique objet; car

A peine ma muse
Ose étendre son aîle sur cette énorme masse
D'ondes impétueuses, près de laquelle,
Et de sa largeur immense
Et de sa profondeur toujours constante, et de la
Longueur étonnante de sa course,
Nos fleuves ne sont que des filets d'eau.

Saisons de THOMPSON.

J'ai déja tâché de rendre compte de la largeur singulière de la Megna, en supposant que le Gange la joignait autrefois, dans l'endroit même où l'Issamutty la joint à présent; et que leurs ondes rassemblées avaient formé

le lit qu'elle occupe aujourd'hui. La jonction de ces deux puissantes rivières, au-dessous de Luckipour, produit un corps d'ondes courantes et douces, tel qu'on peut à peine en trouver l'égal dans l'ancien hémisphère, et qu'il ne s'en offre pas un qui le surpasse dans le nouveau. Il forme aujourd'hui un golfe parsemé d'îles, dont quelques-unes rivalisent en longueur et en fertilité avec notre île de Wight. L'eau, dans les temps ordinaires et à l'extrémité de ces îles, est à peine somache, ou ne présente aucun goût de sel; et dans la saison des pluies, la mer même (ou du moins la surface de ses ondes) est parfaitement douce, jusqu'à la distance de plusieurs lieues au-delà.

Le *bore* (mot connu pour exprimer une irruption soudaine et précipitée des flots de la mer, dans une rivière, ou dans un détroit de peu d'étendue) prévaut toujours dans les principales branches du Gange, et dans la Megna: mais la rivière de Hoogly, et les passages entre les îles et les sables situés dans le golfe, formés par le confluent du Gange et de la Megna, sont plus sujets au *bore* que les autres rivières. Ceci est peut-être dû en partie, à ce que ces fleuves ont leurs embouchures

plus grandes, à proportion de leurs canaux, que les autres rivières. Alors une proportion plus grande de marée, se trouve forcée dans un passage comparativement plus étroit. Peut-être aussi cela vient-il de ce que ces fleuves n'ont point d'ouvertures capitales pour attirer et donner passage à quelque portion considérable des flots accumulés. Dans la rivière de Hoogly, ou de Calcutta, le *bore* commence à la pointe du Hoogly, (premier endroit où la rivière se contracte et se replie sur elle-même) et devient perceptible au-dessus même de la ville de Hoogly. Son mouvement est si prompt et si rapide, qu'à peine il emploie 4 heures pour se rendre d'une ville à l'autre, quoiqu'il y ait près de 70 milles de distance. A Calcutta, souvent il occasionne une élévation instantanée de cinq pieds: mais ici, comme dans tout autre endroit de son passage, les bateaux à son approche quittent le rivage sur le champ, et vont chercher leur salut dans le milieu de la rivière.

Dans les canaux qui sont entre les îles situées à l'embouchure de la Megna etc., la hauteur du *bore* passe pour excéder 12 pieds. Sa présence, si dangereuse dans ses conséquences, cause tant d'épouvante, qu'aucun conducteur

de

de bateau n'ose se hazarder à passer la haute marée. Lorsque le flux est près d'avoir passé les îles, on n'apperçoit aucun vestige du *bore*; ce qu'on peut attribuer à la grande largeur de la Megna, en comparaison de celle des passages entre les îles. Mais les effets en sont toujours assez visibles, par la soudaine élévation des flots.

Les rivières sont dans un état tranquille, depuis le changement des moussons en octobre, jusqu'au milieu de mars. Alors commençent les *nord-westers* ou *nord-ouestres*, dans les parties orientales du Bengale (quoiqu'un peu plus tard à mesure qu'on avance vers l'ouest): ils s'annoncent quelquefois 3 ou 4 jours avant le commencement de la saison pluvieuse. Ces *nord-ouestres*, qui tirent leur dénomination du quartier où ils prennent leur origine, sont les ennemis les plus formidables de la navigation intérieure; formant soudainement et avec violence, des raffales de vents et des pluies. Quoiqu'ils ne soient pas de longue durée, ils produisent cependant très-souvent de funestes effets: des flottes entières de vaisseaux marchands ayant été coulées bas presque ins-

tantanément. Ils sont plus fréquens dans la partie orientale du Bengale, que dans l'occidentale, et paraissent plus souvent vers la fin du jour, que dans tout autre temps. Comme leur présence s'annonce quelques heures avant leur arrivée, par l'élévation et l'apparence fort singulière des nuages, le voyageur a communément assez de temps pour chercher un abri. Ce n'est que dans les grandes rivières, et seulement vers la fin de mai et au commencement de juin, temps auquel les fleuves ont beaucoup augmenté en largeur, que ces cruels ennemis sont vraiment formidables.

Après le commencement de la saison des pluies (époque qui varie en différens endroits depuis le milieu jusqu'à la fin de juin), on doit s'attendre, suivant les circonstances, au temps des tempêtes. Les places d'abri sont alors plus aisées à trouver que dans aucune autre saison, parce que les criques, les petites baies, et autres passages se remplissent à mesure que le fleuve prend de l'accroissement: mais, d'un autre côté, le mauvais temps, lorsqu'il se fait sentir, est d'une durée plus longue dans cette saison, que pendant celle où règnent les *nord-ouestres*. Les rivières se trouvant actuellement enflées et grossies jusqu'à la largeur de plusieurs milles,

un vent violent a la puissance d'élever de larges vagues, ou des lames, sur leur sein, sur-tout lorsqu'il souffle dans une direction contraire au courant du fleuve. C'est alors qu'il faut éviter ce danger imminent, autant par convenance que par sureté.

Durant le long intervalle qui règne entre la saison pluvieuse, et le commencement des *nord-ouestres*, on travaille à se mettre en sureté contre le mauvais temps, et l'on n'observe à cet égard qu'un degré d'attention fort commune, qui est de piloter entièrement les bateaux dans des bas-fonds, en les attachant à des troncs d'arbres. Ces précautions peu industrieuses peuvent s'éviter, en tenant les bateaux le plus près possible du côté du banc qui est à plomb, ou perpendiculaire; mais non pas si près cependant, que le bateau ne soit au moins à une verge de l'échancrure inférieure du banc. Ce banc perpendiculaire (V. page 171) a près de lui l'eau la plus profonde et le courant le plus rapide; c'est pourquoi il se trouve par ces deux raisons, le côté propre pour se tenir, lorsqu'on descend le fleuve. Le degré de mouvement du courant doit principalement déterminer celui du bateau; car le mouvement

acquis par les rames d'un large *budgerow* *, excède difficilement huit milles par jour, dans les temps ordinaires.

Depuis le commencement de novembre, jusqu'au milieu ou à la fin de mai, le degré ordinaire de mouvement sur le courant, est de 40 milles dans un jour de douze heures ; et durant le reste de l'année, de 50 à 70 milles. Le courant est toujours dans sa plus grande force, lorsque les eaux de l'inondation s'écoulent: ce qui arrive dans une partie du mois d'août, et dans le mois de septembre.

Dans la plupart des rivières à bas-fonds, le courant est extraordinairement lent, pendant les mois de sécheresse; ensorte que la corde de trace ou corde d'attache, corde de tirage, se trouve fréquemment usée, quoique en descendant.

En *touant* contre le fleuve, on préfère aussi généralement le côté perpendiculaire, à cause de la profondeur des ondes, quoique le courant soit beaucoup plus fort ici que du côté opposé.

* Barque ou bateau de voyage, construit à peu près comme une berge ou bateau de plaisir. Il y en a qui ont des cabinets ou cabanes de 14 pieds de large, et quis ont longs à proportion. Ils tirent jusqu'à quatre et cinq pieds d'eau.

Dans ces circonstances, on doit se pourvoir d'une longue corde de trace, autant pour éviter la chûte des morceaux qui se détachent du banc perpendiculaire d'un côté, que pour s'éloigner des bas-fonds qui sont de l'autre, lorsqu'il devient nécessaire de changer de côté, et malgré le peu de consistance du terrein, sur lequel coule la corde de trace. Il faut aussi avoir des ancres toutes prêtes pour s'attacher, en cas que la corde de trace vînt à casser.

Seize à vingt milles par jour, suivant la nature du terrein et le nombre des obstacles, voilà la plus grande distance dans laquelle un large Budgerow puisse être toué contre le fleuve, pendant la belle saison. Pour remplir cet objet, le bateau doit être tiré jusqu'à l'évaluation de quatre milles et demi par heure, à travers les ondes, dans une journée de 12 heures. Lorsque les eaux seront plus élevées, on fera de plus grands progrès, nonobstant la vélocité augmentée du courant; parce que le lit de la rivière se trouvant rempli, il offre plusieurs occasions de couper des angles et des tournants, et quelquefois même de larges abîmes, en naviguant par les criques et les baies; et comme, dans cette saison, le vent souffle par en-haut dans la plupart des rivières,

l'accasion se présente fréquemment de faire usage de la voile.

Dans la navigation vraiment singulière à travers le *Jeels*, ou à travers l'inondation entre Dacca et Nattore, etc. sur laquelle on fait cent milles et plus, en allant à la voile, et dans une course presque directe, laissant les villages et les bois à gauche et à droite, on trouve peu de difficultés, à moins que le vent ne vînt à tomber; mais tant qu'il continue de souffler, il fait toujours beau durant toute la saison de l'inondation. Il n'y a que le courant qui présente un obstacle; mais il est aisé à vaincre, puisque son mouvement (lequel est presque parallèle à la course du Gange) est rarement d'un demi-mille par heure.

La saison des *nord-ouestres* est par dessus toutes les autres, celle qui exige le plus de soins et d'attention. Si l'une de ces vagues ou lames d'eau, dont nous avons parlé, s'approche, et qu'on ne puisse trouver ni criques, ni baies pour offrir un abri, lorsqu'on navigue sur de larges rivières, il faut alors toujours préférer le banc direct et perpendiculaire, supposé qu'il ne tombe pas en ruine *, au banc plat et

* Voyez page 172 et la seconde note dans la même page.

uni, soit que celui-là se trouve sous le vent ou contre le vent. Si le banc menace ruine, une retraite alors devient le parti le plus sûr; et il est plus probable qu'on la trouvera dans les parties les plus directes de la rivière. Mais si ceci ne peut s'exécuter, il faut se retirer du côté plat et uni, qui est le côté opposé; et si ce côté est sous le vent, se dépêcher de jeter l'ancre, afin d'éviter d'être chassé par le vent. Dans ces sortes de cas dangereux, on suppose toujours que le mât est amené; et pourvu qu'on ait fait cette opération, et que la cargaison soit parfaitement disposée, il est probable qu'un *Budgerow* de bonne construction, évitera le danger de sombrer sous voiles, ou d'être renversé par la seule force du vent; quoique, si malheureusement on choisit une mauvaise situation, on peut se trouver alors tellement exposé aux vagues, qu'on en soit submergé. Dans cette saison, tout voyageur devrait porter une attention particulière à la nature du banc de la rivière, ainsi qu'aux apparences de l'horizon, pendant les dernières heures de l'après-midi; et s'il rencontre un lieu d'abri, il doit s'y arrêter pour passer la nuit, sans craindre de perdre du temps, qu'il saura bien recouvrer le lendemain au matin, en partant de meil-

leure heure. D'après ce plan, les bateliers travaillent avec plus de courage, parce qu'ils ont du jour pour mettre leur bateau en sureté, pour faire du feu, apprêter leur nourriture, et consommer leurs provisions.

Comme les ondes sont toujours, ou montantes ou baissantes dans le lit des rivières, il est impossible, dans une Carte, de désigner précisément l'endroit où l'on peut trouver une place d'abri, en quelque temps donné que ce soit. On peut, cependant, tirer cette conséquence: que dans l'endroit de la jonction de deux canaux considérables, il doit se trouver un passage, une entrée ou une baie profonde, pendant toute la saison de la sécheresse, quand même l'un des canaux serait à sec. Les eaux, ainsi que nous l'avons dit, montent depuis la fin d'avril jusqu'au milieu du mois d'août, et baissent durant tout le reste de l'année.

La navigation, à travers la partie du fleuve qu'on appelle les *Bois*, ou *Sünderbunds*, ne peut guères s'opérer que par le moyen de la marée. Dans les larges rivières, ou dans celles qui communiquent immédiatement avec la mer, les circonstances du flux et du reflux sont plus analogues au cours ordinaire de ces fleuves que dans de petits canaux latéraux qui ne

servent qu'à faire communiquer les grandes rivières entre elles; le mouvement de la marée se trouve réglé par la position de leurs ouvertures dans les rivières. Car si deux fleuves d'un lit égal, et d'une course parallèle, viennent à s'unir par un canal de traverse ou latéral, les flots de la mer entreront par cette ouverture du canal la plus voisin, et après l'avoir parcourue, atteindront l'autre rivière; et le reflux en fera de même, *vice versâ*. Mais comme l'arrivée des flots dépend de la largeur et de la forme des rivières, ainsi que de l'intervalle absolu que la marée doit parcourir; ce n'est pas une chose facile que de déterminer sa direction dans aucun temps donné, pas même avec le secours d'une Carte.

Il existe deux passages très-distincts à travers les Sunderbunds; l'un nommé le méridional, ou SUNDERBUND-PASSAGE, et l'autre BALIAGOT-PASSAGE. Le premier est le plus long: il conduit aux rivières les plus profondes et les plus larges, et se trouve, par conséquent, le plus dangereux dans la saison des tempêtes. Il entre dans la rivière de Calcutta par le canal d'une crique * située à 65 milles environ au-dessous

* **Une partie de cette crique, ou petite baie, forme**

de cette ville. Le passage Baliagot a son entrée, ou son ouverture, dans un lac qui est sur le côté oriental de Calcutta. Depuis peu d'années on a percé un petit canal, pour joindre les eaux de ce lac à celles de la rivière.

Ces passages présentent à l'imagination un spectacle grand et curieux tout à la fois : une navigation de plus de 200 milles à travers une forêt, sur une rivière divisée en un nombre infini de différentes îles, par un labyrinthe continuel de canaux, si diversifiés en largeur, qu'un vaisseau a quelquefois ses mats presque embarassés dans les arbres; tandis que d'autres fois il vogue sans interruption sur un fleuve large et profond, magnifiquement bordé de bois, et offrant de chaque côté une vue délicieuse, pendant plusieurs milles; tel est ce spectacle superbe. L'eau est partout salée, et l'étendue entière de la forêt, abandonnée aux animaux féroces; ensorte que le rivage n'est guères visité que dans des cas de nécessité : il faut cependant en excepter les coupeurs de bois, ou bûcherons, et les fabricants de sel, dont « le métier terrible » est exercé au péril cons-

un endroit connu depuis peu sous le nom de port-neuf, ou Newport.

tant de leur vie. Les tigres ne se rendent pas seulement jusqu'à la rive du fleuve pour guéter leur proie ; mais souvent pendant la nuit, ils nagent jusqu'aux bateaux qui sont à l'ancre au milieu de la rivière.

Ces deux passages sont fréquentés pendant tout le cours de l'année, par les allants et les venants des parties basses du Gange, de Calcutta etc. Dans la saison où la branche occidentale du Gange est presque à sec, tout le commerce du Bengale (les provinces occidentales exceptées), passe ou par le canal de la crique, ou par Baliagot; mais principalement par le premier. Dans cette même saison, quelques articles de la cargaison de la Compagnie sont apportés par eau, de plus de 900 milles, de distance.

ADDITIONS.

Faites par Mr. J. RENNELL.

I. *Chûte du Grand-Mogol: et Progrès de Madajee Sindia.*

(Voyez pages 121 et 191 du tome 1.)

Après l'impression de cet Ouvrage, et avant sa publication (en 1788) des nouvelles de l'Inde nous informèrent, que Sindia avait été défait par les Rajpoots confédérés, du côté de Jyenagur et de Joodypour: et qu'en conséquence, il s'était retiré au midi de Gwalior. On ajouta, cependant, que l'empereur *nominal* du Mogol, Shah-Aulum, avait saisi une occasion favorable pour s'échapper du camp de Sindia, et se rendre au chef des Rohilla, à Sehaurunpour.

Dans le cours de l'année suivante, l'horrible usage de crever les yeux à l'infortuné Mogol, fut rétabli par le même chef des Rohilla, Golam Cawdir (Voy. t. Ier. page 177), lequel s'empara de Delhi, et des trésors du Mogol. Quelques personnes ont attribué cette cruauté à ce que son avarice avait été trompée; mais il paraît que Golam-Cawdir prit possession de

tous les trésors ; et que la somme à laquelle ils se montèrent fut de beaucoup plus considérable qu'il ne s'y était attendu. Sa conduite insolente et brutale envers son captif *agé*, fut probablement une vengeance exercée pour des injures réelles, bien plus que pour des injures supposées. Bientôt après, il subit une mort accompagnée d'horribles tourmens, par les efforts de Madajee Sindia ; qui, pour la seconde fois, poursuivit son plan de conquêtes du côté de Rajpootana, avec des succès variés ; malgré que ses armes fussent, dans leur résultat, triomphantes.

D'après les derniers avis reçus de l'Inde, les choses paraissent bien loin d'être calmes, dans le nord-ouest de l'Indostan, où le pouvoir croissant des Seiks menace la paix et encore la sécurité de leurs voisins du midi et de l'orient. (V. p. 177 et suiv. du t. Ier.).

II. Corrections à la Carte de l'Indostan, relatives à la côte d'Orissa.

(Voyez page 231 du tome I.)

L'arrivée du capitaine Ritchie en Angleterre m'a mis à même de corriger cette partie de la côte qui est située entre l'embouchure de la rivière de Kannaka, (au nord de la Pointe

Palmiras) et les branches méridionales de la Mahanuddy ou rivière de Cattack ; d'après un plan levé de cette côte, fait par le capitaine Ritchie, par ordre de Mr. Hastings. Suivant cette Carte, il paraît que la pointe Palmiras est plus au-delà, du côté de l'orient, si on la compare à Jagarnaut et à Balasore, qu'il ne me l'avait paru d'après les renseignemens discutés à la p. 231 du t. Ier. : car, par les dernières observations, elle doit être placée (au moins) par les 87° 5' de longitude au lieu de 87° 1' 30". Une référence à la Carte expliquera mieux les positions respectives des principales embouchures de la Mahanuddy et des autres rivières, qui se trouvent situées entre la Pagode noire et Kannaka ; et je dois observer que le plan de cette côte ne fut pas tracé sur le lieu jusques à la Pagode noire ; de sorte que *l'exacte* position de la pointe Palmiras est encore *à desirer*. Le capitaine Ritchie apprit, lorsqu'il fut arrivé à la partie la plus méridionale de la source de la Mahanuddy, que la Pagode noire n'en était pas éloignée vers le sud-ouest. Elle était cependant bien loin de sa vue; mais il est nécessaire d'observer que la forme de la côte, laquelle se projette circulairement d'une manière très-étendue, a dû intercepter la vue de la Pagode, pour

une personne aussi près de la côte que l'était Mr. Ritchie, quoique la Pagode ne fût pas à plusieurs milles de distance. La source méridionale de la Mahanuddy est par la latitude de 19° 54' : et on estime qu'elle est environ 19 milles à l'orient de la Pagode Jagarnaut.

L'objet de cet examen a été de mettre le gouvernement du Bengale à même de déterminer le lieu le plus propre pour y construire un phâre; lequel devait servir à diriger les vaisseaux vers la pointe ronde de Palmiras et dans la route de Balasore. Le capitaine Ritchie donna la préférence à la pointe elle-même (nommée par les habitans Mayaparah); mais le phâre n'y a pas encore été érigé. Je crois que ce projet est resté en suspens d'accord avec les marchands de Calcutta. Le récif s'étend à dix milles à la pointe est-nord-est de Palmiras, dans la nouvelle Carte. Il y avait beaucoup trop de ressacs, ou vagues, sur la côte pour que l'on pût descendre à terre, de manière qu'il ne put savoir les noms de plusieurs villages dispersés le long de la côte. Il nous donne la certitude qu'il n'y a point de grandes rivières dont les eaux se jettent entre la pointe de Palmiras et la Falsepointe (ou la fausse-pointe.

III. *Tradition concernant le passage de l'Indus par* Alexandre, *dans le pays de* Sindy.

(Voyez page 152 du tome 2.)

Il y a, d'après le rapport d'un voyageur dont il est fait mention à la page 231 du t. II, une tradition parmi le peuple de *Sindy*, concernant le lieu où Alexandre traversa l'Indus lors de son retour en Perse. Ils ont placé le lieu de son passage à un endroit de beaucoup plus haut que Tatta. Il a été remarqué dans la note, page 234 du tome 2, que Tatta est situé au-dessous du delta: mais si l'on doit ajouter foi à la tradition d'après ces détails, il est probable que Pattala se trouvait au-dessus du delta.

Il est à remarquer, que sur la Carte de la Perse, dont il a été fait mention, page 315 du tome 2, une ville nommée *Eraba*, se trouve à l'orient du banc de la rivière qui répond à celle appelée par Alexandre et Néarque, du nom d'*Arabius*.

IV. *Concernant la position de* Sirinagur, *et la partie supérieure du cours du* Gange.

(Voyez pag. 323 et suiv. du tome 2.)

Je m'apperçois que j'ai été trompé par la Carte du Gange, construite sur les matériaux qui m'avaient été fournis par M. Tiéfentaller; ayant, sur l'autorité de cette Carte, placé la ville de Sirinagur (capitale d'un district du même nom) au nord de Hurdwar: d'autant qu'il paraît par les observations de quelques voyageurs anglais, qui ont visité Sirinagur en 1789, qu'elle est située plus près par E.-N.-E. de Hurdwar. C'est une erreur bien extraordinaire; et cela doit nous rendre difficiles à admettre d'autres renseignemens (sur les gisemens) venant de la même autorité.

La position de Sirinagur est maintenant établie, sur la Carte additionnelle N°. 5, d'après l'autorité du capitaine John Guthrie, qui visita cette ville en 1789. Il dit « qu'elle est située » à 85 milles de distance de Coadwar Gaut, » en traversant les montagnes; et à 60 cosses » de Hurdwar, au-dessus du Gange, à l'est-» nord-est: cette position a été déterminée » par un compas et le perambulateur ». (Il n'y

a point de doute que l'on ait entendu parler de milles de route). Je dois cette information, véritablement précieuse, au colonel Mark Wood, ingénieur en chef du fort William, dans le Bengale.

Mr. Daniel se rendit aussi, dans la même année, à Sirinagur, avec un cortège; et il nous donne, à peu de chose près, la même idée de sa position géographique. Elle est située dans une vallée très-profonde et très-étroite, formée par le mont Sewalick *, servant de limites au nord de l'Indostan, d'un côté; et l'immense chaîne, couverte de neige, des monts Himmaleh, ou Imaus, d'autre côté: et, d'après le témoignage des natifs, il y a apparence que la base la plus voisine de cette dernière montagne (sur laquelle il tombait alors de la neige, dans le mois de mai) n'était pas à plus de 14 ou 15 milles géographiques de distance directe au nord, ou nord-est, de la ville de Sirinagur.

En traversant les montagnes de Sewalick, ils remarquèrent des végétaux dont l'espèce est propre aux climats tempérés; et le ther-

* *Sewalick* est le terme reçu par la commune acception; mais le capit. Kirkpatrick prouve, d'après l'étymologie réelle de ce mot, que ce devrait être *Sewa-lück*.

momètre s'arrêta au $58\frac{1}{2}$°: mais en descendant dans la partie la plus basse de la vallée de Sirinagur (quoique nous venions d'observer que le côté nord de cette ville est bordé par des montagnes couvertes de neige), le thermomètre monta à 100° à l'ombre; ce qui est de 2° plus haut que dans le lieu où ils montèrent d'abord, en partant des plaines de l'Indostan.

Mr. Daniel fut grandement frappé par la magnificence de la perspective, pendant le temps de cette courte excursion; particulièrement pour ce qui fait partie de la vallée de Sirinagur, de l'un des côtés de laquelle la base des montagnes couvertes de neige prend sa naissance. La face entière de la montagne, depuis sa base jusqu'à son sommet, frappant l'œil à-la-fois, offre un aspect si libre, si fier, et une si vaste élévation, qu'ils sont rarement égalés dans aucun des mêmes points de vue.

Quelques informations géographiques, relatives à la partie supérieure du cours du Gange et de ses principales branches, ont été présentées au bas d'un plan magnifique et véritablement pittoresque, des deux grandes chaînes de montagnes, dessiné par Mr. Daniel, et envoyé en Angleterre: il m'a été communiqué par mon ami, Sir Joseph Banks. Ces

renseignemens sont contenus dans trois plans géographiques, lesquels ont été expliqués dans quelques lettres qui les ont accompagnés. Deux de ces plans sont de la main de Mr. Daniel; et, aussi loin qu'ils s'étendent, ils portent le caractère du plus inviolable et du plus ferme attachement à la vérité, et cette honnêteté dans l'examen, que j'ai toujours observée dans tous les ouvrages publiés par cet artiste ingénieux. J'observe qu'il a dessiné deux esquisses séparées, l'une offrant ce qu'il a *vu*, et l'autre ne présentant que ce dont il a *entendu parler.* Le troisième plan est intitulé: PLAN CORRIGÉ, DE Mr. DANIEL. Il diffère sur un point particulier, très-remarquable, d'avec le dessin original; en ce que la rivière Alucknundra, qui passe au-dessous de Sirinagur, est représentée comme parfaitement distincte de celle de Baghyretty: mais le plan de Mr. Daniel décrit l'Alucknundra comme étant une branche de la Baghyretty, laquelle s'en sépare au-dessous du *col de la vache*, et la rejoint plus bas que Sirinagur. J'ignore à qui nous sommes redevables de ce *Plan corrigé;* mais quelques-uns des renseignemens *écrits* au bas diffèrent d'avec ceux contenus dans les lettres de Mr. Daniel.

Quoique les matériaux géographiques obte-

nus par ce voyage, ne soient pas parfaits dans leur genre, ni suffisamment circonstanciés, pour qu'ils aient pu être insérés dans la grande Carte; néanmoins, d'après leur ensemble, et à l'aide de la connaissance, encore qu'elle soit très-limitée, que nous avons acquise sur ce sujet, nous pensons que nous pouvons en tirer les conclusions ci-après :

1°. Que la Baghyretty (laquelle j'ai considérée comme étant la véritable source du Gange) et l'Alucknundra, la première au nord, et la seconde au nord-est, réunissent leurs ondes à Deuprag, ou dans le *milieu* du Gangoutra *, à peu de milles de distance au-dessous de Sirinagur; et qu'alors elles forment le Gange-*propre* de l'Indostan, qui se jetant ensuite à travers le mont Sewalick à Hurdwar, forme le Gangoutra-*inférieur*.

2°. Que Sirinagur est située sur la rivière Alucknundra, qui est évidemment le plus large des deux courans : et que se trouvant en cet endroit resserrée par un canal de cent mêtres (ou verges) de largeur, elle poursuit son cours avec une rapidité étonnante, et est traversée par le moyen d'un pont formé de

* Ceci est un mot composé : il signifie la *chûte*, ou la *cascade* du *Ganga* ou Gange.

cordes, d'une construction toute particulière.

3°. Que la rivière Alucknundra (ou au moins la branche orientale de cette rivière) prend sa source dans les montagnes, couvertes de neiges, du Thibet ; et qu'on l'apperçoit à Buddlenaut (ou Badrenaut), à neuf journées avant d'arriver à Sirinagur. La route étant extrêmement difficile, il sera juste de faire une déduction assez considérable, lorsqu'on voudra réduire cette distance à celle d'une ligne droite.

D'après la Carte N°. 6, il paraît probable que l'Alucknundra est la même rivière dont il a été fait mention par Du Halde (vol. IV.) sous le nom de *Manchou*, dont la source n'est pas éloignée de celle du Gange, et que ce fleuve reçoit avant l'endroit où cette rivière semble descendre du mont Sewalick.

4°. Que la rivière de Baghyretty prend sa source bien loin de celle d'Alucknundra : mais, malgré ces renseignemens imparfaits, la direction de sa course, au-dessus du Gangoutra-*supérieur*, est inconnue. Les détails offerts dans le Plan corrigé portent que l'une de ses branches vient du lac *Dhul* au-dessus de Cachemire : mais ce lac, ainsi que tout le monde sait, n'ayant point d'issue du côté de l'Est, de la vallée de Cachemire, toutes les

branches du Gange qui viennent du côté du nord-ouest, doivent nécessairement prendre leur source dans les montagnes qui sont à l'orient de Cachemire.

Quant à ce qui concerne la source, ou la tête du Gange, en elle-même, nous ne pouvons pas oublier les détails particuliers, communiqués par les Lamas envoyés par CAMHI, dont le rapport, malgré qu'il présente quelques défectuosités quant à l'exactitude géographique, n'a pas encore été accusé d'erreur ou de déguisement sur tout ce qui est matière de fait. Leur rapport fut, que le Gange prend sa naissance dans le lac Mapana, et court à l'occident; qu'ensuite il tourne au sud et au sud-est. Le messager envoyé par Tiéfentaller semble avoir corroboré ce rapport, malgré qu'il n'y ait point du tout pensé. (Voy. page 98 et suiv. de ce vol.).

La distance de la caverne nommée la *Bouche de la vache*, ne se trouve pas écrite dans l'Esquisse faite par Mr. Daniel : mais on peut inférer, d'après les espaces proportionnés, qu'elle se trouve un peu plus rapprochée de Sirinagur qu'elle ne l'est de Badrenaut. Elle est décrite comme étant au-dessus du Gangoutra-*supérieur* (malgré que je l'aie supposée être une seule et même place) : cette dernière

est à environ 150 milles géographiques de Sirinagur, d'après le récit de Tiéfentaller; et comme ce que cet auteur nous a fait connaître sur la *distance* entre Hurdwar et Sirinagur s'accorde avec les récits plus modernes, cette information de la distance entre Sirinagur et Gangoutra (attendu qu'il fit aussi ce voyage en personne) peut, je pense, être admise dans le cas dont il s'agit.

Au total, nous n'avons rien avancé sur l'objet que nous traitons, soit en déterminant quelle est la partie supérieure du cours du Gange, ou celle qui se trouve entre sa source et la Bouche de la vache: quant à cette dernière, nous concevons aisément, d'après les détails que nous avons sous les yeux, qu'elle est située au nord, ou nord par ouest, dans la direction de Hurdwar. Il y a tout lieu de penser que le Gange forme, entre ces deux points, une courbure profonde; mais que, cependant, elle ne l'est pas autant qu'elle le semble d'après la description de la Carte des Lamas.

Mr. Daniel fut informé (ainsi que nous l'avons déja observé) que la rivière Baghyretty, lorsqu'elle est déja à une distance considérable (environ quatre journées) au-dessous de la Bouche de la vache, se sépare en deux

branches. Celle de ces branches qui est la plus orientale est réputée être l'Alucknundra. Cependant, c'est une circonstance si nouvelle, dans un pays âpre et montagneux, que de voir une rivière se séparer en deux branches, et que ces branches finissent par se réunir ensuite, après une course de la distance de plusieurs journées, et beaucoup plus bas que l'endroit où elles se sont séparées, qu'il est nécessaire, avant de l'affirmer, de le savoir avec un plus grand degré de certitude, que ne le pourraient être les récits vagues des voyageurs, présentés, peut-être, dans une langue comprise imparfaitement par ceux qui les ont accrédités.

A cet égard, ainsi que sur les autres détails que l'on pourra desirer, les recherches actives et savantes qui sont faites en ce moment, et qui se continuent par les soins de nos compatriotes établis dans l'Inde, pourront, sous peu de temps, nous offrir des renseignemens beaucoup plus satisfaisans.

Mon digne ami, le colonel Robert Kid, attaché à l'établissement du Bengale, dont le génie actif et philantropique s'est dirigé vers la découverte de tout ce qui peut contribuer au bonheur de ses semblables, observa, lorsqu'il communiqua la narration du voyage de

Mr. Daniel, au Gouvernement du Bengale, « que la facilité des communications avec » ces régions alpines est favorable à ceux qui, » pour raison de leur mauvaise santé, seraient » forcés de revisiter leur pays natal, et qui » répugnant à respirer l'air mal sain d'un vais- » seau, pendant plusieurs mois, voudraient » effectuer un changement de climat tel que » celui des plaines brûlantes de l'Indostan, » contre le froid du Groënland (s'il devenait » nécessaire) en quarante-huit heures, ou » contre aucunes des températures intermé- » diaires entre ces deux extrêmes. Ils peuvent » encore jouir du changement, non moins » desirable, du régime de vie et des végé- » taux. Pour ceux dont la constitution euro- » péenne a éprouvé quelque altération par » une trop longue résidence dans les régions » inférieures du Bengale, la frontière de » Rungpour offre une ressource absolument » semblable, et se trouve presque autant à » leur proximité ».

Fin de la Description de l'Indostan.

MÊLANGES

HISTORIQUES ET STATISTIQUES

SUR

L'INDOSTAN;

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR J. CASTÉRA.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

CES Mêlanges sont tirés des *Recherches Asiatiques*, que publie depuis quelques années la savante Société du Bengale. Plusieurs des membres de cette institution ont l'avantage de connaître les antiques langues de l'Asie et les divers caractères dont on se servait pour les écrire; chaque jour ils découvrent des livres et d'autres monumens qui prouvent que les peuples qu'on a regardés comme les plus anciens de la terre, mais qui ont eu, sans doute, beaucoup de prédécesseurs, ont cultivé avec de grands succès non seulement les sciences et

les arts utiles, mais les arts de l'imagination. Il y a enfin lieu d'espérer que ces savans retrouveront quelques-uns des Ouvrages historiques que cachèrent les Brahmes, lors de l'invasion de l'Inde, et qui peut-être contiennent les annales certaines des siècles antérieurs à ceux sur lesquels nous n'avons que des notions fabuleuses.

Si l'Essai que je publie aujourd'hui obtient quelque suffrage, j'acheverai une traduction, que des occupations plus pressées m'ont forcé d'interrompre, et qui, par le sujet, me semble digne de la curiosité des lecteurs.

RECHERCHES

SUR

LES INDIENS (1).

DE tous les ouvrages qui ont paru sur l'histoire de l'ancien monde et sur la manière dont notre globe a été peuplé, celui de Mr. Jacob Bryant est peut-être le meilleur *. On y trouve l'ingénieux emploi d'une érudition profonde, et il a su faire briller en faveur de sa théorie, la lumière d'une multitude de rayons convergens, qui partent d'une circonférence très-étendue. Cependant cet ouvrage est, comme tout ce qui sort de la main des hommes, encore loin de la perfection; et il me semble peu satisfaisant dans ce qui a rapport aux mots qui dérivent des langues asiatiques.

Les étymologies ne sont pas, sans doute, inutiles dans les recherches historiques; mais les preuves qu'elles peuvent fournir sont si incertaines, que, lorsqu'elles servent à éclair-

(1) Ces Recherches sont traduites de Sir William Jones, président de la Société établie à Calcutta, pour faire des recherches sur l'origine, les sciences et les arts des anciens peuples d'Asie.

* L'Analyse de l'ancienne Mythologie.

jadis les sandales étaient faites de bois, loin de prouver l'affinité des nations, auxquelles appartiennent ces divers mots, nous affaiblissons les argumens qui lui sont favorables.

Nous avons raison de croire que *Cús*, ou, comme il est certainement écrit dans un ancien dialecte *Cút*, et probablement dans d'autres *Cás*, entre dans la composition de plusieurs noms propres; nous ne pouvons pas douter que le nom d'*Algeziras* ne vienne du mot arabe qui désigne une île: mais quand on écrit en *Europe* que des villes et des provinces de l'*Inde* tirent leurs noms de ces mots, nous ne pouvons nous empêcher de dire que c'est une erreur.

Le nom de la ville où nous sommes maintenant, doit s'écrire et se prononcer Calicátà (1); les mots cátà et cút signifient indubitablement des places fortes, et même toute espèce de clôtures. *Gujaràt (2)* n'est pas moins éloigné de *Jezirah* par le son que par la situation.

Un autre défaut de l'*Analyse de l'ancienne Mythologie*, et peut-être serait-il difficile d'en trouver un troisième dans ce savant Ouvrage, c'est que la manière de raisonner, et

(1) Les Européens écrivent et prononcent Calcutta.
(2) Guzarate.

l'arrangement des sujets qu'on y traite, sont plutôt synthétiques que conformes au titre ; car, bien que la synthèse soit la meilleure méthode à employer dans une science dont les principes sont démontrés, elle semble peu propre à satisfaire complettement dans des recherches historiques, où toute assertion sans preuves est dédaignée, et toute définition combattue.

L'observation que je fais paraîtra peut-être de peu de conséquence : mais on doit tellement desirer de convaincre les hommes raisonnables, et le sujet dont il s'agit est si intéressant par lui-même, qu'il n'est pas inutile de le discuter d'une manière purement analytique ; et, après avoir présenté des faits dont l'authenticité est reconnue, de démontrer des vérités ignorées, ou du moins imparfaitement apperçues.

Les cinq principales nations qui, à différentes époques, se sont partagé, comme une espèce d'héritage, le vaste continent d'Asie et les nombreuses îles qui en dépendent, sont les Indiens, les Chinois, les Tartares, les Arabes et les Persans. J'espère démontrer, dans cinq essais différens, ce que sont ces nations, d'où elles sont venues, où elles sont

maintenant établies, et de quel avantage il est pour l'Europe de les connaître plus exactement. Le dernier de mes essais présentera les rapports et la différence qui se trouvent entre ces nations, et résoudra un grand problême, en déterminant si elles ont une origine commune, ou si leur origine est la même qu'on leur a jusqu'à présent attribuée.

Je commence par l'Inde, non que je croye que c'est le pays le premier peuplé et le berceau des connaissances, mais parce que c'est la contrée que nous habitons en ce moment, et d'où nous pouvons le plus aisément observer celles qui l'entourent. Ainsi, dans le langage populaire, on parle du lever du soleil et de sa marche zodiacale, quoiqu'on ait depuis long-temps entrevu, et qu'il soit à présent démontré, que ce même soleil est le centre de notre système planétaire. Je dois observer que dans mes recherches sur l'Inde, je ne descendrai que jusqu'au commencement du onzième siècle, époque où les Mahométans portèrent leurs conquêtes sur les bords du Gange; mais je remonterai aussi loin qu'il est possible dans l'histoire des premiers âges du monde, et je ne me servirai que des faits et des témoignages les plus certains.

L'Inde, dans sa plus grande étendue, et d'après l'idée qu'en ont eue les Anciens, comprend une aire de près de quarante degrés sur chaque face, et est presqu'aussi grande que toute l'Europe. A l'occident, elle est séparée de la Perse par les monts Arachosiens; à l'orient, elle est bornée par la Chine; au nord elle s'arrête aux déserts de la Tartarie, et au midi elle s'étend jusqu'aux îles de Java. Ce vaste trapèze contient les hautes montagnes de *Potyid*, plus connues sous le nom de *Thibet*, la superbe vallée de Cachemire, tout le territoire des anciens Indo-scythes, les royaumes de Népaul, de Butánt, de Cámrùp ou d'Asam, de Siam, d'Ava, de Racan, et les diverses souverainetés qui sont limitrophes avec la Chine (1), sans compter la péninsule occidentale et la fameuse île de *Sinhola* (2) qui le termine du côté du sud. Enfin par l'Inde, j'entends tout le pays où la langue et la religion des Indiens se conservent encore avec plus ou moins de pureté, et où les caractères *nágari* sont en usage, plus ou moins différens de leur forme primitive.

(1) Les Indiens donnent à la Chine le nom de *China*, et les Arabes celui de *Sin*.

(2) Ce mot signifie *lion semblable à l'homme*.

Les Indiens donnent à leur pays les épithètes orgueilleuses de *medhyama* ou *central*, et de *punyabhúmi*, ou *terre des vertus*; et ils croient qu'il était tombé en partage à *Bharat*, l'un des neuf frères dont le père possédait toute la terre. Ils disent qu'ils ont au nord les montagnes d'*Himálaya*, et à l'ouest celles de *Vindhya*, que la Grèce appelait les monts Vindiens, et au-delà desquels le *Sindhu*, après s'être partagé en plusieurs bras, se jette dans la mer vis-à-vis la pointe de Dwáracà, lieu célèbre par le séjour de leur dieu berger. Ils placent au sud-est le fleuve *Saravatya*, par lequel ils entendent probablement la rivière d'*Ava*, qui, dans une partie de son cours, s'appelle aussi *Airavati*, et qui peut-être a donné son ancien nom au golfe de Sabara. Les Indiens regardent ce domaine de *Bharat* comme le centre du *Jambudwipa*, que les Thibétains appellent la terre de Zambu. Cette dénomination est extrêmement remarquable; car *Jambu* est le nom *sanscrit* d'un fruit délicat appelé par les Musulmans *jáman*, et par nous *pomme-rose*. L'espèce la plus grosse de ce même fruit se distingue par le nom d'*amrita*, ou d'*immortel*; et les mythologistes du Thibet donnent

le même nom à l'arbre céleste qui produit l'ambroisie, et croît auprès de quatre grands rochers de chacun desquels sort une rivière sacrée.

La description que Mr. Lord a faite des habitans de l'Inde est exacte, et d'une élégance pittoresque et propre à notre ancien langage. — « Il s'est présenté à mes yeux, » dit-il, un peuple, dont les vêtemens de » mousseline descendaient assez bas. Ses » gestes et ses manières étaient modestes, » et presque semblables à ceux des femmes. » Il paraissait réservé, même craintif, et » cependant il souriait avec une facilité » douce et flatteuse ». Mr. Orme, qui a écrit l'Histoire de l'Inde, et qui joint à un goût exquis pour les beaux arts, la connaissance exacte des mœurs asiatiques, observe dans son discours préliminaire que, dès la plus haute antiquité, l'Inde a été habitée par une nation qui ne ressemble ni pour la figure, ni pour les mœurs, à aucun des peuples qui l'avoisinent; et que quoique cette nation ait été conquise à différentes époques, et que les vainqueurs se soient établis dans plusieurs parties de son territoire, elle a peu perdu de son caractère original.

Les anciens écrivains ont peint les Indiens sous des traits pareils à ceux qu'en ont tracés les voyageurs modernes, et dont nous reconnaissons chaque jour l'exactitude. Je vais en fournir un exemple tiré du Poëme géographique de Denis de Carax, et que l'auteur de l'Analyse de l'ancienne Mythologie a heureusement rendu en anglais.

« A l'orient s'étend une agréable et vaste » contrée, l'Inde, dont l'immense Océan » baigne les côtes. En sortant du sein des » ondes le soleil lui sourit, et la dore de ses » premiers rayons. Le teint de ses habitans » soumis à l'influence de l'astre du jour, » offre les couleurs de la noire hyacinthe. » Ils s'occupent de divers travaux. Quel- » ques-uns fendent les rochers, et tirent des » mines profondes l'or qu'elles recèlent ; » d'autres tissent avec adresse les plus fines » étoffes : ceux-ci travaillent et polissent » l'ivoire ; ceux-là enlèvent les basses des » rivières, et plongent pour chercher le bril- » lant beril et le précieux diamant. Souvent » ils trouvent le jaspe verd et diaphane, la » topaze dont l'éclat est doux et agréable, » et la charmante améthyste qui brille des » teintes les plus délicates de la pourpre. Là

» un sol riche, arrosé par mille rivières, » offre à ses habitans une abondance conti- » nuelle ».

Quoique les Indiens aient éprouvé beaucoup de révolutions, et que leur pays ait été conquis plusieurs fois, les sources de leurs richesses sont toujours fécondes. Les étoffes de coton qu'ils fabriquent, l'emportent encore sur celles du reste du monde; ils ont encore la même figure, les mêmes traits qu'ils avaient au temps de Denis; et quelque dépourvus d'énergie, quelqu'avilis qu'ils nous paraissent, nous ne pouvons pas douter qu'ils ne se soient jadis rendus célèbres par les armes et par les beaux arts, et qu'ils n'aient eu un gouvernement heureux, une législation sage, et des connaissances très-variées et très-étendues.

Toute la partie de leur histoire comprenant le temps qui a précédé les derniers dix-neuf siècles et demi, est enveloppée d'un nuage de fables : malgré cela, nous avons quatre moyens principaux d'en percer quelquefois l'obscurité; le premier est la connaissance des anciens caractères et des langues de ce peuple; le second celle de sa philosophie et de sa religion; le troisième, le reste

de ses anciens monumens de sculpture et d'architecture ; et le quatrième, ce qu'ils conservent d'écrits sur les sciences et les arts.

Il est très-fâcheux que ni les Grecs qui suivirent Alexandre dans l'Inde, ni ceux qui la visitèrent souvent sous le gouvernement des princes Bactriens, ne nous aient appris d'une manière exacte, quelle langue on y parlait de leur temps. On sait que lorsque les Mahométans firent la conquête de l'Indostan, c'est-à-dire d'une partie du vaste pays que nous avons compris, plus haut, sous le nom général d'Inde, ils trouvèrent qu'on y parlait un langage (1) d'une construction singulière, dont le dialecte le plus correct était en usage dans les environs d'*Agrà*, et principalement dans le district poétique de *Mat'hurà*. Ce langage s'appelait l'idiôme de *Vraja*. Les cinq sixièmes des mots qui le composaient, dérivaient du *sanscrit*, langue qui, comme on sait, est celle des livres sacrés et des livres scientifiques des Indiens, et qui, ainsi que le signifie sa dénomination (2), a été formée, avec une grande intelligence grammaticale, d'a-

(1) Bháshá.

(2) Sanscrit signifie synthétique ou composé.

près quelque idiôme grossier. Mais la base du langage commun de l'Indostan, sur-tout en ce qui avait rapport aux inflexions et au régime des verbes, différait autant de ces deux langues, que l'*arabe* diffère du *persan* et l'*allemand* du *grec*.

La conquête d'un pays n'en change point la nature du langage : mais elle y mêle ordinairement beaucoup de mots appellatifs, ainsi qu'on en a eu l'exemple toutes les fois que les vainqueurs n'ont pas conservé leur langue sans la confondre avec celle des vaincus, comme les Turcs dans la Grèce, et les Saxons en Angleterre. Cela doit donc nous faire croire que, soit qu'il dérivât du tartare, soit qu'il tirât son origine du chaldéen, le pur *indien* fut la langue primitive de l'Inde supérieure : le *sanscrit* y a été ensuite, quoique très-anciennement introduit par quelque conquérant; car nous ne pouvons douter que la langue des *Vedas* (1) n'ait été en usage dans le vaste pays dont nous parlons, aussi long-temps que la religion de Brahma y a été dominante.

Le sanscrit, quelle que puisse être son antiquité, est un idiôme d'une structure admirable.

(1) Les Vedas sont les livres sacrés des Indous.

Plus parfait que le grec, plus abondant que le latin, et plus expressif que l'un et l'autre, il a pourtant, par la racine des verbes et les formes grammaticales, plus de rapport avec eux que le hazard ne semble devoir en produire. L'analogie est même si frappante, que tout philologue qui examine ces trois langues, reste convaincu qu'elles sont sorties d'une même source, qui probablement n'existe plus. Il y a aussi quelque raison de penser que, quoique mêlés avec un idiôme très-différent, le gothique et le celtique ont eu la même origine que le sanscrit; nous dirions de plus que l'ancien persan devrait être compris dans cette famille, si c'était ici le lieu de discuter ce qui a rapport aux antiquités de la Perse.

Les caractères qui servaient autrefois à écrire les idiômes de l'Inde, s'appelaient *nágari* d'après la ville de *Nagara*, où ils avaient été inventés; et on fesait précéder ce nom du mot *déva*, parce qu'on croyait que la divinité même, parlant du haut du ciel, en avait prescrit l'arrangement. Par le changement des lignes droites en lignes courbes, ces caractères ont éprouvé à peu près la même variation dans leur forme, que les lettres cufiques lorsqu'on les a transportées de l'Éthiopie dans l'Inde:

mais on se sert encore des caractères *dévanágari* dans plus de vingt royaumes, depuis les environs de Cashgar et de Khoten jusqu'au pont de *Rama*, et des bords du *Sindhu* jusqu'au fleuve de Siam.

Quoique les élégans caractères *dévanágari* ne soient pas si anciens que ceux qu'on voit dans les cavernes de *Jarasandha*, je ne puis m'empêcher de les croire dérivés du même prototype que les lettres quarrées des Chaldéens, qui ont servi pour la plupart des livres hébreux; et je pense même que les caractères indiens et arabes en sont également tirés. On ne peut guère douter qu'elles n'en viennent aussi, les lettres phéniciennes, d'après lesquelles on a composé l'alphabet grec et l'alphabet romain, en y fesant beaucoup de changemens; et enfin les inscriptions de Canárah, dont vous possédez actuellement une copie exacte, semblent écrits en caractères *dévanágari* et en caractères éthiopiens, qui ont beaucoup d'analogie les uns avec les autres, soit parce qu'on les écrit également de gauche à droite, soit par la manière singulière dont on y lie les voyelles aux consonnes.

Ces observations sont d'accord avec l'opinion d'un grand nombre de personnes, qui

croient que tous les symboles des sons qui, sans doute, ne furent d'abord que de grossières esquisses des objets dont on parlait, ont eu une origine commune. Les symboles des idées, lesquels sont à présent en usage à la Chine et au Japon, et qui le furent vraisemblablement autrefois en Egypte et au Mexique, sont d'une nature toute différente : mais il est à remarquer que dans la grammaire chinoise, l'ordre des sons est presque le même que dans la grammaire du Thibet, et ne diffère que très-peu de celle que les Indiens regardent comme une invention de leurs dieux.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur la religion et la philosophie des Indiens ; car si l'on voulait faire connaître parfaitement ces deux objets, chacun exigerait au moins un volume séparé. Il suffit de dire ici ce qui peut être avancé sans contradiction, c'est que les Indiens sont les adorateurs des mêmes déités qui, sous différens noms, ont été révérées dans l'ancienne Grèce et en Italie ; c'est qu'ils professent ces maximes philosophiques que les écrivains de l'Attique et de l'Ionie ont parées de toutes les beautés de leur langue harmonieuse.

D'un côté nous voyons le trident de Nep-

tune, l'aigle de Jupiter, les compagnons chèvre-pieds de Bacchus, l'arc et les flèches de l'Amour, et le char du Soleil; de l'autre nous entendons les cymbales de Rhée, les chansons des Muses, et les contes pastoraux de l'Apollon *Nomien*. Dans des lieux plus retirés, dans des bosquets, dans des écoles, nous trouvons les Brahmes et les Sarmanes, cités par Clément d'Alexandrie, qui tantôt disputent avec toutes les formes de la logique, tantôt s'entretiennent de la vanité des plaisirs, de l'immortalité de l'ame, de son origine céleste, de ses erreurs, de sa dégradation, et de son retour à sa source.

Les six systêmes dont les principes sont expliqués dans le *Dersana Sastra*, comprennent toute la métaphysique de l'ancienne académie, du lycée et des autres écoles d'Athènes. On ne peut lire le *Védánta* et les beaux commentaires qu'on y a ajoutés, sans croire que Pythagore et Platon ont tiré leurs sublimes préceptes de la même école que les sages de l'Inde.

La doctrine et la mythologie des Scythes et des Hyperboréens, se retrouvent aussi dans les contrées de l'orient. W*od* ou *Odin*, dont, suivant les historiens du nord, la religion

fut portée dans la Scandinavie par un peuple étranger, est vraisemblablement le même que *Buddha*. Les rites de *Buddha* passèrent dans l'Inde à peu-près dans le même temps ; mais ils ont été introduits plus tard chez les Chinois, qui ont adouci le nom de *Buddha* en le prononçant *Fo*.

C'est ici le lieu de déterminer un point important dans la chronologie des Indiens. Les prêtres de Buddha ont laissé au Thibet et à la Chine, des écrits qui marquent l'époque de son apparution réelle ou imaginaire dans cet Empire ; et des missionnaires chrétiens et quelques autres savans, ont comparé cette époque avec notre ère. Couplet, Giorgi, Deguignes, Bailly diffèrent un peu dans leurs opinions à cet égard ; mais celle de Couplet paraît la plus juste. En prenant le milieu entre les quatre dates qu'ils indiquent, on trouve que la naissance de *Buddha*, ou la neuvième grande incarnation de *Vishnou*, eut lieu 1014 ans avant la naissance du Christ, c'est-à-dire, 2799 ans avant le moment (1) où nous écrivons.

Les Cachemiriens qui se vantent d'avoir

(1) En 1785.

vu descendre *Buddha* parmi eux, prétendent qu'il parut sur la terre deux cents ans après *Crishna*, l'Apollon indien, qui joua un si grand rôle dans la guerre du *Mahabharat*. Si un étymologiste avançait que les Athéniens ont ajouté à leur histoire poétique l'expulsion de Pandion et le rétablissement d'Égée, d'après la fable orientale de *Pandus* et *Yudhisthir*, noms qu'ils ne pouvaient prononcer, je me garderais bien de rire de cette assertion; car il est certain que le *Pándumandel* est appelé par les Grecs le *pays de Pandion*.

Nous avons déterminé une autre époque intéressante, en plaçant le siècle de *Chrishna* près de trois mille ans avant le temps où nous vivons; et comme les trois premières incarnations (1) de *Vishnou* n'ont pas moins de rapport à un déluge universel, auquel échappèrent seulement huit personnes, que la quatrième et la cinquième incarnation n'en ont à la punition de l'impiété et à l'humiliation de l'orgueil, nous pouvons assurer que la seconde, c'est-à-dire l'*âge d'argent* des Indiens, n'a eu lieu qu'après l'édification de la tour de Babel et la dispersion des peuples. Il

(1) Les Indiens les appellent les *Avatàres*.

ne

ne nous reste donc qu'un obscur intervalle d'environ mille ans, intervalle rempli par l'établissement des nations, la fondation des états, et la civilisation des sociétés.

Les principaux dieux qui parurent sur la terre dans le cours de ces mille ans, sont nommés par les Indiens *Ráma*, mais ils leur donnent diverses épithètes. L'un de ces dieux ressemble beaucoup à Bacchus, que les Grecs appellent le vainqueur de l'Inde; et ses conquêtes ont été le sujet de plusieurs poëmes indiens. Il était, dit-on, le descendant de *Surya*, c'est-à-dire du Soleil, l'époux de *Sitá*, et le fils d'une princesse nommée *Caúselyá*. Il est assez singulier que les Péruviens, dont les Incas se vantaient aussi de descendre du Soleil, appelassent leur principale fête *Ramasitoa*. Aussi nous avons quelque raison de croire que l'Amérique méridionale a été peuplée par la même nation qui a porté dans le fond de l'Asie orientale les rites et l'histoire fabuleuse de *Rama*. Ces rites et cette histoire sont extrêmement curieux. Quoique je ne sois ni de l'opinion de *Newton*, qui croit que l'ancienne mythologie ne contient que des vérités historiques revêtues des ornemens de la poé-

sie; ni de celle de *Bacon*, qui pense qu'elle consiste seulement en allégories morales et métaphysiques; ni de celle de *Bryant*, qui prétend que toutes les divinités du paganisme ne représentent que les différens attributs du soleil, et les ancêtres de ceux qui les ont inventées; quoiqu'enfin je m'imagine que tout le système des fables religieuses a, comme le Nil, différentes sources, je ne peux m'empêcher de convenir qu'une des grandes causes de toute idolâtrie, dans les quatre parties du monde, est la vénération qu'a inspirée aux hommes ce vaste globe de feu, qui semble être le dieu de l'univers; et je pense aussi que les hommes ont souvent érigé en dieux, et en descendans du soleil et de la lune, les chefs et les ancêtres vertueux que la mort leur avait ravis, sur-tout les fondateurs des Empires, les législateurs, les guerriers célèbres.

Les restes d'architecture et de sculpture qu'on trouve dans l'Inde, et que je citerai ici, non comme des exemples de ce qu'ont été ces arts, mais comme de simples monumens d'antiquité, semblent prouver qu'il y a eu très-anciennement des rapports entre ce pays et l'Afrique. Les pyramides d'Égypte, les statues colossales décrites par Pausanias et

par d'autres auteurs, le Sphinx, l'Hermès (1) si semblable au *Varàhàvàtar*, c'est-à-dire, à Vishnou sous la forme d'un sanglier, décèlent le goût et la mythologie de ces hommes infatiguables qui ont creusé les vastes cavernes de *Canàrah*, et à qui l'on doit les divers temples et les statues de *Buddha*, ainsi que les nombreuses idoles qu'on tire du sein de la terre à *Gaya* et dans les environs.

Les caractères gravés sur les monumens de l'Inde sont, comme je l'ai déja observé, en partie *indiens* et en partie éthiopiens. De tous ces faits certains on doit conclure que le même peuple s'est établi dans l'Ethiopie et dans l'Indostan. On peut ajouter, à l'appui de cette opinion, que les montagnards du Bengale et du Bahar ressemblent singulièrement par la figure, sur-tout par les lèvres et par le nez, aux modernes Abyssins, que les Arabes appellent les enfans de *Cúsh.* Suivant ce que rapporte Strabon, les anciens Indiens ne différaient des Africains que parce qu'ils avaient les cheveux longs et fins, tandis que ceux des autres étaient crépus et laineux (2); différence

(1) Hermès canis.

(2) Strabon ne pouvait, sans doute, parler que des

qui provient principalement, sinon tout-à-fait, de ce que chez les uns l'atmosphère est humide et chez les autres sèche. Les hommes qui, suivant les connaissances peu étendues des anciens, recevaient les premiers rayons du soleil levant, sont appelés par Apulée *Arii* et *Etiopiens*; et par-là il veut certainement désigner certaines nations de l'Inde. Nous voyons souvent des figures de *Buddha* qui représentent cette divinité avec des cheveux frisés, et tels qu'il les avait sans doute naturellement.

Il est bien malheureux qu'on ait si long-temps négligé ce *Silpi sástra*, ou Collection des Traités sur les arts et métiers. Cette négligence est cause qu'on n'a plus que quelques fragmens de ce livre, qui devait contenir des instructions précieuses sur la teinture, la peinture et la métallurgie. Mais les travaux de la navette et de l'aiguille indiennes ont été généralement célébrés; et il est très-probable que la belle mousseline n'a été appelée *Sindon* qu'à cause de la rivière près de laquelle on

habitans de la basse Éthiopie ; car, suivant divers voyageurs, les habitans de la haute Éthiopie, c'est-à-dire les Abyssins, avaient les cheveux longs et

la tissait avec le plus de perfection. Le peuple de la Colchide s'était aussi rendu fameux par ce genre de manufacture ; et les Égyptiens l'étaient encore plus, ainsi que nous l'apprennent plusieurs passages de l'écriture, et surtout un beau chapitre d'Ezechiel, contenant l'apperçu le plus authentique de l'ancien commerce, dont Tyr était le principal marché.

De temps immémorial les Indiens ont fabriqué la soie ; et cependant on en fait communément honneur aux habitans de la *Serique* ou du *Tancùt*, parmi lesquels il est assez vraisemblable que le mot *Sèr*, que les Grecs ont appliqué aux vers à soie, signifiait de l'or, comme il le signifie encore au Thibet.

Tout semble prouver que, dès les premiers âges du monde, les Indiens étaient aussi un peuple commerçant. Dans le premier de leurs livres sacrés, qu'ils prétendent leur avoir été révélé par *Mena*, il y a plusieurs millions d'années, on trouve un passage très-curieux sur l'intérêt de l'argent, sur la fixation de cet intérêt en différens cas, à l'exception de ceux où il y a risque de mer, exception que le bon sens approuve, et que le commerce exige absolument, mais que la jurisprudence anglaise n'a admise que depuis le règne de Charles Ier.

Les auteurs grecs nous apprennent que les Indiens étaient le plus sage des peuples; et il est certain que leur morale est sublime. Ils ont conservé leur *N'iti Sàstra* (1), ainsi que les fables de *Vishnuserman*, que nous appelons ridiculement les fables de *Cilpay*, et qui sont, sinon la plus ancienne, au moins la plus belle collection d'apologues qu'il y ait au monde. Dans le sixième siècle de l'ère chétienne, ces fables furent traduites du *sanscrit*, par ordre de *Buzerchumihr* (2), qui, de premier médecin, devint visir du grand *Anàshirevàn*; et elles ont passé sous divers noms dans plus de vingt langues. Leur titre original est *Hitópadèsa*, c'est-à-dire *Instruction amicale*. Comme il est très-douteux qu'Ésope ait existé, je suis porté à croire que les premières fables morales qui parurent en Europe, venaient de l'Inde ou bien de l'Éthiopie (3).

(1) Les Anglais appellent les actes qui ont rapport à ces sortes de cas, *contracts maritimes*, et les Français les nomment *contracts de grosse*.

(2) Ce nom signifie *Brillant comme le soleil*.

(3) Les Grecs ont dit qu'Ésope était *Phrigien*; et les Arabes prétendent qu'il etait *Abyssin*.

Les Indiens se vantent de trois inventions, toutes trois vraiment admirables. La première est l'art d'instruire par apologues; la seconde, le calcul décimal, maintenant adopté par toutes les nations civilisées; et la troisième le jeu des échecs, sur lequel ils ont quelques traités fort curieux: mais si les nombreux ouvrages qu'ils ont conservés sur la grammaire, la logique, la rhétorique, la musique, étaient traduits dans une langue généralement connue, on verrait qu'ils ont bien d'autres droits au titre d'inventeurs. Leurs poésies légères sont agréables et élégantes; leurs poëmes épiques pompeux et sublimes. Leurs *Puranas* contiennent une suite d'histoires mythologiques en vers blancs, depuis la création du monde jusqu'à la prétendue incarnation de *Buddha*. Leurs *Vedas*, autant qu'on peut en juger d'après l'abrégé intitulé *Upanishat*, sont remplis de grandes idées métaphysiques, et de magnifiques discours sur l'existence et les attributs de Dieu.

Le *Chereca*, le plus ancien livre de médecine des Indiens, est, dit-on, l'ouvrage de *Siva;* car dans leur *Triad*, ils attribuent au moins un de leurs livres sacrés à chacune de

leurs déités. Quant aux ouvrages composés, suivant les Indiens, par des hommes de leur nation, sur l'histoire et sur la géographie, ouvrages qui, à ce qu'on prétend, existent encore dans le royaume de Cachemire, il m'a été jusqu'à présent impossible de me les procurer. J'espère que leurs écrits sur l'astronomie et les mathématiques cesseront bientôt d'être un mystère. On les trouve facilement, et l'importance n'en peut être douteuse.

Les Indiens ont eu, dit-on, un philosophe dont les ouvrages contiennent un système de l'univers, fondé sur le principe de l'attraction et de la position centrale du soleil, et il fut nommé *Yavan Achárya*, parce qu'il voyagea dans l'Ionie. Si cela est vrai, il peut avoir été un de ceux qui conversèrent avec Pythagore. Mais ce qui est bien certain, c'est qu'il existe un livre sanscrit sur l'astronomie, intitulé *Yavana Jatica*, titre qui signifie *la Secte Ionique*. Il est également sûr que les noms des planètes et des étoiles zodiacales, que les Arabes empruntèrent des Grecs, et que nous retrouvons dans les plus anciens livres de l'Inde, furent originairement inventés par la nation ingénieuse et hardie qui a peuplé l'Inde

et la Grèce, et que Denis de Carax caractérise de cette manière :

« Elle fut la première qui dompta le vaste
» Océan, et transporta des marchandises jus-
» ques sur des bords ignorés; cette nation qui
» la première aussi observa les étoiles, connut
» leur marche, et leur donna des noms ».

Des observations rapides que je viens de faire et auxquelles on pourrait donner bien plus d'étendue, il résulte que les Indiens ont eu des relations très-anciennes avec les Perses, les Éthiopiens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les premiers habitans de l'Italie, les Scythes, les Celtes, les Chinois, les Japonois, les Péruviens; et comme il n'y a point de raison de croire qu'ils soient issus d'aucun de ces peuples, ni qu'aucun de ces peuples soient issu d'eux, nous pouvons hardiment conclure qu'ils sont tous également sortis d'un autre pays. Je tâcherai de faire connaître dans les discours suivans quel peut être ce pays; et j'ose me flatter que mes recherches et celles de mes collègues produiront plusieurs découvertes utiles, quoique le départ de celui (1)

(1) Mr. Charles Wilkins venait de s'embarquer pour l'Europe.

qui le premier a ouvert la précieuse mine de la littérature sanscrite, nous prive de bien de savans éclaircissemens sur le langage et les antiquités de l'Inde.

DU ROYAUME DE NÉPAUL *.

LE royaume de Népaul est situé au nord-est de Patna, et à dix ou onze journées de marche de cette ville. Pour s'y rendre on traverse ordinairement le royaume de Makwanpour : mais les missionnaires, et quelques autres personnes y pénètrent par le côté de Bett'ia. Jusques à quatre journées du Népaul on marche dans la plaine et on trouve une belle route ; puis on gagne les montagnes, où le chemin est étroit, difficile et même dangereux. Là le pays est connu sous le nom de *Tériani.* L'air y est très-insalubre depuis la mi-mars jusqu'à la mi-novembre ; et les personnes qui y passent dans ce temps-là,

* Ces détails ont été fournis par le P. Joseph *(a)*, préfet italien de la mission Catholique, et rédigés par Mr. John Shore, membre de la Société royale de Calcutta.

(*a*) Ou Guiseppe.



sont attaquées d'une maladie qu'on appelle *Aul*, et qui est une fièvre putride presque toujours mortelle. Les plaines sont exemptes de ce fléau.

Quoique le chemin soit, comme je viens de l'observer, étroit et incommode dans les montagnes, et qu'on soit obligé de traverser plus de cinquante fois la rivière, il faut avouer que lorsqu'on est rendu sur la dernière de ces montagnes, et qu'on n'a plus qu'à descendre, on jouit de la perspective la plus agréable. Le pays de Népaul se présente comme un vaste amphithéâtre, couvert de villes et de villages bien peuplés. La plaine a environ deux cents milles anglais de circonférence. Elle est un peu irrégulière, et environnée de montagnes qu'il faut nécessairement traverser pour y arriver et pour en sortir.

Au milieu des villes qui s'élèvent dans cette plaine, il y en a trois principales, chacune desquelles a été la capitale d'un royaume indépendant. La première est située au nord de la plaine, et se nomme *Cat'hmándú*. Elle contient environ dix-huit mille maisons; et l'État qui en dépend a une étendue de douze à treize journées de marche du sud au nord,

où il est borné par le Thibet. Il n'est guère moins vaste de l'Est à l'ouest. Le Roi de *Cat'hmándú* avait toujours environ cinquante mille hommes de troupes à son service.

La seconde ville est appelée *Lélit Pattan.* Elle se trouve au sud-ouest de Cat'hmándú. J'y ai résidé quatre ans, et je sais qu'elle contient près de vingt-quatre mille maisons. Les limites méridionales de ce royaume sont à quatre journées de la capitale, et bornent le Makwanpour.

La troisième ville s'appelle *B'hátgán*, et est située à l'orient de *Lélit Pattan.* Il y a environ douze mille familles. Son territoire s'étend vers l'Est à cinq ou six journées de marche; et il est limitrophe avec celui d'une nation indépendante qu'on appelle les *Ciratas*, et qui n'a aucune espèce de religion.

Indépendamment des trois principales villes dont je viens de parler, il y en a beaucoup d'autres moins considérables, mais fortifiées. Celles de *Timi* et de *Cipoli* ont chacune jusqu'à huit mille maisons et sont très-populeuses. Toutes ces villes, grandes ou petites, sont bien bâties. Les maisons y sont de brique et ont de trois à quatre étages, dont, à la vérité, le plafond est peu élevé: les portes

et les fenêtres ont de la régularité et même de l'élégance. Les rues, toujours pavées, soit en brique, soit en pierre, ont assez de pente pour rendre facile l'écoulement des eaux. Dans presque toutes les rues des capitales on voit des puits ou des fontaines en pierre avec des canaux de la même matière, qui portent l'eau dans tous les endroits où elle peut être nécessaire.

Chaque ville a de grands *Varandas* carrés et bien bâtis pour recevoir les voyageurs. Ces varandas sont appelés *Pali*, et on en trouve, ainsi que des puits, dans plusieurs endroits du pays. Il y a aussi en dehors de toutes les grandes villes des réservoirs carrés, revêtus de brique et remplis d'eau, dans lesquels on descend par un escalier commode, lorsqu'on veut se baigner. Un de ces bains qui est près de la ville de Cat'hmándú a au moins deux cents pieds de long sur chaque face, et est fort bien construit.

Il y a deux religions différentes dans le Népaul. Ceux qui professent la première et la plus ancienne, se distinguent sous le nom de Baryésu. Ils arrachent tous leurs cheveux, se vêtissent d'une grosse étoffe de laine rouge, et portent un bonnet de la même étoffe. Ils sont

regardés comme une espèce d'ordre monastique, parce qu'ils ne peuvent pas se marier, non plus que les Lamas du Tibet, d'où leur religion est originaire. Cependant les Baryésus ne se soumettent pas tous à cette loi. Ils ont de vastes couvents, où chacun occupe un appartement séparé. Ils célèbrent des fêtes régulières, dont la plus solemnelle appelée *Yâtrà*, dure un mois et même plus long-temps, si le roi le desire. La cérémonie de cette fête consiste à promener sur un grand char, richement orné et couvert de cuivre doré, une idole connue à *Lélit-Pattan*, sous le nom de BAGHERO (1). Le roi et les principaux Baryésus se tiennent autour de cette idole, et les habitans traînent presque tous les jours son char dans quelque partie de la ville. Ce cortège est accompagné d'un grand nombre d'instrumens qui font un bruit épouvantable.

L'autre religion, beaucoup plus répandue que celle des Baryésus, est la religion des Brahmines. Elle a les mêmes pratiques que dans l'Indostan, si ce n'est que dans ce dernier

(1) J'imagine que c'est un nom de *Bhagavat* ou *Crishna* : mais *Bharga* est *Mahadeva*, et *Bajri* ou *Vajri* signifie le *Tonnant*.

pays les Indous, en se mêlant avec les Mahométans, ont adopté un grand nombre de préjugés, et sont devenus moins rigoureux observateurs de leurs antiques usages. Dans le Népaul, où je n'ai vu d'autre Musulman qu'un marchand Cachemirien, la religion de l'Inde s'est conservée dans sa plus grande pureté. Chaque jour du mois y est désigné par son nom sacré, et on le célèbre dans les temples par les prières et les sacrifices que prescrit la loi. Les temples des villes du Népaul sont proportionnément en plus grand nombre que les églises qu'on voit dans les cités les plus peuplées de l'Europe. Il y en a où l'architecture indienne a déployé toute sa magnificence, et qui ont coûté des sommes immenses. On y voit jusqu'à quatre ou cinq coupoles quarrées, et quelques-unes de ces coupoles sont, ainsi que les portes et les fenêtres, ornées de cuivre doré.

J'ai logé à Lélit-Pattan tout près du temple de l'idole Baghero, et je suis certain que ce temple contenait bien plus d'or, d'argent et de pierreries que le palais du roi. On voit aussi beaucoup de petits temples, en dehors desquels il y a un escalier si étroit, qu'il ne peut y monter qu'une seule personne à-la-fois pour en faire

le

le tour. Quelques-uns de ces petits temples sont carrés, d'autres hexagônes; ils ont deux ou trois étages soutenus par des colonnes de marbre ou de pierre, parfaitement bien polies, et tous les ornemens en sont dorés, et élégamment travaillés suivant le goût du pays.

Il me semble que si les Européens fréquentaient le Népaul, ils pourraient prendre de jolis modèles d'architecture dans les petits temples népauliens, et sur-tout dans deux qui sont à Lélit-Pattan dans la grande cour et en face du palais du roi. On voit quelquefois en-dehors des temples, des colonnes d'un seul bloc et de vingt à trente pieds de hauteur, sur lesquelles sont placées des idoles superbement dorées. Le plus grand nombre des temples a dans le milieu des quatre carrés qui les divisent, un grand escalier en pierre, et au bout de l'escalier, il y a de chaque côté un rang de pierres proprement taillées.

On ne doit pas oublier de dire que les temples du Népaul non-seulement ont en-dehors de grandes cloches qu'on sonne pendant les exercices de dévotion et dans des occasions particulières, mais que le dedans de plusieurs coupoles est garni de cordons auxquels pendent

des clochettes, à environ un pied de distance l'une de l'autre, et qui, lorsque le vent les frappe, font toujours un grand tintamarre. Les superbes temples qui sont dans les grandes villes, n'empêchent pas qu'on n'en ait aussi dans les châteaux.

A l'orient de Cat'hmândù, et à environ trois milles de cette ville, il y a un lieu nommé *Tolou*, près duquel coule une rivière que les Népauliens regardent comme sacrée. Aussi quand les principaux personnages du pays se croient près de mourir, ils ne manquent pas de se faire transporter en cet endroit; et l'on y a bâti un temple qui égale pour la magnificence et pour les richesses, les plus beaux de la capitale.

Suivant la tradition, il y a deux ou trois endroits du Népaul, où l'on a enfoui dans la terre des trésors considérables; et je crois que l'un de ces endroits est *Tolou*. Toutefois, on prétend que personne ne peut toucher à ces trésors, excepté le roi, encore n'est-ce que dans les occasions les plus urgentes. Voici de quelle manière on s'y est pris pour accumuler ces trésors. On a détruit de fond en comble les temples qui avaient été excessivement enrichis par les dons multipliés du peuple, et l'on

en a tiré les pierreries, l'or, l'argent et le cuivre doré, déposés dans les caveaux.

Tandis que j'étais dans le Népaul, *Gainpréjas*, roi de Cat'hmándù, manquant d'argent pour l'armée avec laquelle il se défendait contre Prit'hwinâráyán, fit faire la recherche du trésor de Tolou. Ses gens fouillèrent très-avant dans la terre, et ne parvinrent pourtant qu'au premier caveau, d'où ils tirèrent la valeur d'un lac de roupies en cuivre doré, avec quoi Gainpréjas paya ses troupes. En outre les ouvriers employés à la fouille du trésor, en détournèrent une grande quantité de petites figures d'or ou de cuivre doré. Je suis bien certain de cela, car un jour que je me promenais seul dans la campagne, je rencontrai un pauvre homme qui m'offrit de me vendre une petite idole d'or ou de cuivre doré, qu'il cachait sous son bras, et qui pouvait peser de cinq à six siccas; mais je refusai de l'acheter.

Les gens de Gainpréjas n'avaient pas achevé de vider le premier caveau de Tolou, quand l'armée de Prit'hwinâráyán y arriva, s'empara de l'endroit où était déposé le trésor, ferma la porte du caveau, et remit sur cette porte tout le cuivre qu'on en avait ôté.

A trois milles à l'ouest de la grande ville de

Lélit-Pattan, est le château de Banga, où l'on a bâti un très-beau temple. Avant moi, aucun missionnaire n'avait pénétré dans ce château, parce que les gens qui le gardent sont si scrupuleux, qu'ils n'y laissent entrer que les hommes qui sont nuds pieds; et les missionnaires ne veulent pas donner cette marque de respect pour de fausses divinités. Cependant le château étant tombé au pouvoir des habitans de Gorc'hà, et celui qui commandait dans le château et dans les deux forts situés près du grand chemin, se trouvant lié d'amitié avec les missionnaires, il m'invita à lui rendre visite, et à lui donner quelques remèdes pour lui et pour quelqu'un de ses gens. J'allai donc le voir, et j'entrai plusieurs fois dans le château, sans que les gardes osassent me faire déchausser. Un jour que j'étais chez ce commandant, il eut besoin d'aller au Varanda, situé à l'extrémité de la grande cour en face du temple. Tous les officiers soumis à ces ordres étaient assemblés là, et l'on y avait déposé toutes les choses précieuses qui dépendaient du temple. Le commandant desirant de me parler avant que je quittasse le château, me fit dire d'aller le joindre dans le Varanda. Cela fut cause que j'eus occasion de

voir le temple: Je traversai la grande cour qui est sur le devant : elle est pavée en marbre presque bleu, et artistement mêlé de fleurs en bronze. Cette magnificence m'étonna, et je ne crois pas que l'Europe ait rien de comparable en ce genre.

Mais les temples du Népaul ne sont pas les seules choses curieuses qu'offre ce pays. Dans le jardin royal de Cat'hmândù, il y a une grande fontaine, où l'on voit une idole appelée Narayan. Cette idole est couronnée et dans l'attitude d'une personne endormie sur un lit qui semble flotter sur les ondes, et l'idole et le lit sont de pierre bleue et d'une grandeur colossale; le tout a au moins vingt pieds de long, sur une largeur proportionnée, et est fort bien travaillé.

Dans la muraille qui est sur le devant de la cour du palais du roi de Cat'hmândù, on voit une pierre d'environ quinze pieds de long et de quatre à cinq pieds d'épaisseur; cette pierre est percée de quatre trous également éloignés les uns des autres, et dans lesquels on a soin de verser de l'eau, pour qu'elle coule dans la cour du palais. Il y a auprès de la pierre une échelle par où montent les gens qui veulent aller boire. Mais ce qui rend cette pierre assez curieuse,

c'est qu'elle est couverte de caractères et de mots différens. Il y en a dans l'écriture et la langue du pays; il y en a de thibétains, de persans, de grecs, et de plusieurs autres espèces; et enfin on lit dans le milieu ces trois mots: AVTOMNE WINTER LHIVERT (1). Aucun Népaulien ne sait comment ces mots ont été gravés là, ni n'a entendu dire qu'il soit venu des Européens dans le pays, avant les missionnaires qui y pénétrèrent au commencement de ce siècle.

La montagne de *Simbi*, qui est à un mille au nord de Cat'hmándù, contient les tombeaux de divers Lamas thibétains, et de quelques autres principaux personnages de la même nation. Ces monumens sont de différentes formes. Il y en a deux ou trois qui s'élèvent en pyramide et sont couverts d'ornemens; aussi les distingue-t-on de très-loin. Des pierres qu'on voit auprès portent beaucoup de caractères qui ne sont probablement que

(1) On voit que ce sont les noms français de deux saisons, dont le dernier est mal orthogrophié, et qu'un mot anglais les sépare. Il y a apparence que c'est l'ouvrage de quelque Népaulien, ou de quelqu'autre Indien, qui avait fréquenté des Européens et appris quelques mots de leurs langues. (*Note du Traducteur*).

les épitaphes des personnages dont les cendres reposent en ce lieu.

Les Népauliens regardent la montagne de Simbi comme sacrée, et s'imaginent qu'elle est particulièrement protégée par leurs idoles. D'après ces idées superstitieuses, ils n'ont jamais songé à y placer des troupes pour la défendre, quoique ce soit un poste d'une grande importance. Mais pendant la guerre qui eut lieu entre Prit'hwinárâyán et Gainpréjas, des soldats du premier, poursuivis par les ennemis, se sauvèrent sur cette montagne, et ne redoutant rien de leurs idoles protectrices, ils y construisirent quelques fortifications, non pour défendre le lieu, mais bien comme ils le disaient, pour se défendre eux-mêmes. En creusant des fossés autour de leur fort, qui était peu éloigné des tombeaux, ils trouvèrent beaucoup de pièces d'or; car les corps des grands du Thibet, sont toujours enterrés avec une quantité considérable de ce métal. Après la guerre, j'allai moi-même sur la montagne voir les monumens dont je viens de parler.

Je crois le royaume de Népaul très-ancien : il a jusques dans ces derniers temps conservé sa langue et son indépendance: mais les causes de sa ruine sont les querelles des

trois rois qui le partageaient. Après la mort de leur souverain, les nobles de *Lélit-Pattan* élurent pour roi *Gainpréjas*, l'un des principaux personnages du Népaul. Mais au bout de quelques années, ils lui ôtèrent le gouvernement, pour le donner au roi de B'hatgan, qu'ils ne tardèrent pas à déposer de la même manière. Le roi qui succéda à celui-ci, fut mis à mort par ces inquiets et dangereux nobles; après quoi, ils offrirent la couronne à Prit'hwinárâyán, qui avait déja pris les armes. Prit'hwinárâyán chargea *Delmerden Sah*, l'un de ses frères, du gouvernement de Lélit-Pattan. Ce fut dans ce temps-là que j'arrivai dans le Népaul. Les nobles mécontens de ce que Prit'hwinárâyán continuait la guerre, se déclarèrent affranchis de son autorité, et reconnurent pour roi *Delmerden Sah*, qui se vit alors obligé de combattre son frère. Mais il fut bientôt détrôné par ceux qui lui avaient donné la couronne, et l'on mit à sa place un descendant des anciens rois, qui vivait pauvre et ignoré à *Lélit-Pattan.*

Le roi de B'hatgan voulant faire la guerre aux autres souverains du Népaul, demanda des secours à Prit'hwinárâyán : mais les succès de ce dernier, l'obligèrent bientôt à renon-

cer à ses projets d'agression, et à songer à sa propre défense. Alors le roi de Gorc'hà profita de toutes ces divisions pour attaquer Gainpréjas, dont il avait été le vassal. Pour s'attacher plusieurs chefs qui résidaient dans les montagnes, il leur promit, non-seulement de les maintenir en possession de leurs terres, mais d'étendre leurs privilèges et leur autorité. Il fit plus, il s'empara des propriétés de tous ceux qui se rendirent coupables de quelque défection envers lui, comme il s'était emparé des états des princes de *Marecajis*, dont il était parent.

Dès que ce monarque fut maître de toutes les montagnes qui environnent la plaine de Népaul, il descendit dans le plat pays, s'imaginant qu'il y trouverait autant de facilité qu'il en avait eu sur les hauteurs. Il commença par mettre le siège devant la ville de *Cirtipour*, qui contient huit mille maisons, et est située sur une colline éloignée seulement d'une lieue de Cat'hmándù. Mais les efforts qu'il fit pour s'en emparer furent inutiles. Les habitans voyant que le roi de *Lélit-Pattan*, dont ils dépendaient, ne les secourait pas, eurent recours à Gainpréjas, qui s'avança avec toute son armée, livra bataille au roi de

Gorc'hà, et remporta une victoire complète. Un frère du roi de Gorc'hà fut tué en combattant, et ce monarque lui-même risqua de perdre la vie, et ne se sauva qu'avec peine dans les montagnes.

Délivrés par Gainpréjas, les habitans de *Cirtipour* résolurent de lui donner leur ville, et les nobles allèrent le trouver pour traiter avec lui. Mais tandis qu'ils étaient assemblés dans l'appartement de ce prince, ils furent tous arrêtés par ses ordres. Il savait qu'ils s'étaient d'abord opposés au vœu des autres habitans de Cirtipour, et il voulut s'en venger. Quelques-uns furent mis à mort dans leur prison. Un nommé Danouvanta, fut revêtu d'habits de femme; d'autres furent couverts d'habillemens grotesques, aux frais des nobles de *Lélit-Pattan*, et on les promena ainsi dans la ville. Gainpréjas les garda long-temps en ôtage; mais enfin, il leur rendit la liberté à la sollicitation des principaux habitans.

Le roi de Gorc'hà désespérant de s'emparer de la plaine de Népaul par la force, voulut employer la famine pour la réduire. Il fit occuper par ses troupes les passages des montagnes, afin d'empêcher toute communication. Ses ordres furent si sévèrement exé-

cutés, que toute personne qu'on rencontrait sur le chemin, soit avec du sel, soit même avec du coton, était pendue à l'arbre le plus voisin. Les habitans d'un village, ayant vendu un peu de coton aux gens de la plaine, furent tous sacrifiés de la manière la plus cruelle; on n'épargna pas même les femmes et les enfans : et lorsqu'au commencement de 1769, j'arrivai dans le Népaul, je vis, avec horreur, les cadavres de tous ces malheureux, pendus aux arbres qui bordaient la route.

Cependant les projets de l'auteur de tous ces meurtres ne réussirent point. Il chercha alors à fomenter des dissentions parmi les nobles des trois royaumes du Népaul, et il gagna plusieurs des principaux de ces nobles, en leur fesant prodiguer les promesses les plus séduisantes par deux mille Brahmines qu'il avait à son service. Quand il crut avoir assez de partisans, il marcha une seconde fois à la tête de son armée droit à *Cirtipour*, et il l'assiéga du côté du nord-ouest, pour ne pas se trouver engagé entre les deux villes de *Cat'hmandû* et de *Lélit Pattan*. Le siège durait depuis plusieurs mois, lorsque le roi fit proposer au commandant de Cirtipour de se rendre : mais le commandant, sûr de la fidélité

des habitans, lui envoya une flèche à laquelle était attachée une réponse très-injurieuse. Le roi indigné fit aussi-tôt attaquer la place de tous côtés, dans l'espoir de l'emporter. Les habitans se défendirent vaillamment; les assaillans furent repoussés; et le roi fut encore forcé de lever le siège, après avoir vu percer d'une flèche un de ses frères, nommé Surúparatna. Cependant ce dernier guérit de sa blessure, par les soins du missionnaire Michael Angelo, qui est à présent à Bett'ia.

En se retirant de Cirtipour, le roi de Gorc'hà fit marcher son armée contre le roi de Lamji, l'un des vingt-quatre rois qui sont à l'ouest du Népaul. Le royaume de Lamji est limitrophe de celui de Gorc'hà. Les deux rivaux se livrèrent plusieurs sanglantes batailles, et finirent par entrer en accommodement; après quoi le roi de Gorc'hà donna à son frère Surúparatna le commandement de son armée, qui alla, pour la troisième fois, mettre le siège devant *Cirtipour*. Cette ville se défendit encore long-temps avec courage. Alors les trois rois du Népaul, assemblés à Cat'hmándù, résolurent de la secourir. Leurs troupes attaquèrent, l'après-midi, quelques *Tanas* du Gorc'hà; mais elles n'obtinrent aucun avantage, parce

que l'armée du Gorc'hà avait été renforcée par beaucoup de nobles déterminés à sacrifier leur vie pour anéantir la puissance de Gainpréjas.

Il y avait déja six ou sept mois que le siège de Cirtipour durait, lorsque le noble *Danouvanta* s'enfuit de *Lélit Pattan*, et s'étant rendu à l'armée du Gorc'hà, l'introduisit traitreusement dans la ville. Les habitans auraient pu se retirer dans les forteresses, et résister encore long-temps: mais fatigués du siège qu'ils avaient soutenu, et séduits par l'offre d'une amnistie générale, ils se rendirent. Cependant à peine y avait-il deux jours que l'armée du Gorc'hà était dans la ville, lorsque Prit'hwinàráyán qui se trouvait à *Navacúta*, à une journée de distance de *Cirtipour*, envoya ordre à son frère Surúparatna de livrer au glaive une partie des principaux habitans de cette malheureuse ville, et de faire couper le nez et les lèvres de tous les autres, même des enfans qui n'étaient plus à la mamelle. Il lui recommanda en même temps de conserver ces nez et ces lèvres jusqu'à son arrivée, pour qu'il pût juger par là du nombre des habitans, et enfin il changea le nom de Cirtipour en

celui de *Naskatapour*, qui signifie la ville des nez coupés.

Cet ordre sanguinaire fut exécuté avec la plus grande rigueur. On n'épargna qu'un très-petit nombre d'habitans qui savaient jouer de quelqu'instrument à vent. Le missionnaire Michael Angelo, quoique ne sachant pas ce qui allait se passer, s'était rendu auprès de Surúparatna (1), pour intercéder en faveur des Cirtipouriens; mais ce fut en vain. Plusieurs de ces infortunés, désolés de leur mutilation, se donnèrent la mort; d'autres accoururent, en foule, chez les missionnaires, pour faire panser leurs plaies. Rien ne peut être plus horrible à voir que tant d'êtres privés de leurs nez et de leurs lèvres, et qui, quoique vivans, avaient un visage semblable à celui des cadavres qui ont déja été la pâture des vers.

Après que Prit'hwináráyán se fut rendu maître de la ville de Cirtipour, il fit assiéger celle de *Lélit-Pattan*. Les Tanas des assiégeans entourèrent la partie occidentale de la

(1) L'on a vu plus haut que le missionnaire Michael Angelo avait guéri ce prince d'une blessure très-dangereuse.

ville ; et comme ma maison était de ce côté-là, et que je me trouvais trop exposé au feu, je me retirai à Cat'hmándú. Après s'être un peu défendus, les habitans de Lélit-Pattan craignant d'être traités comme ceux de Cirtipour, et d'avoir, en outre, la main droite coupée, barbarie dont on les avait menacés s'ils ne se rendaient pas dans cinq jours, résolurent de céder. Mais sur ces entrefaites l'armée du Gorc'hà se retira pendant la nuit, pour aller s'opposer aux Anglais qui, commandés par le capitaine Kinloch, venaient de s'emparer de *Sidúli*, forteresse importante située au pied des montagnes du Népaul, dans l'endroit qui touche au royaume de Tirkùt. Cependant le capitaine Kinloch n'ayant pas assez de troupes pour entrer dans les montagnes, soit du côté de Sidúli, soit à Hareapour, dans le royaume de Makwanpour, l'armée du Gorc'hà retourna sur ses pas, et dirigea sa marche sur Cat'hmándù, où s'était retiré Gainpréjas, après avoir demandé des secours aux Anglais.

Pendant le siège de Cat'hmándù, les Brahmines du Gorc'hà entrèrent presque toutes les nuits dans la ville, afin d'engager les principaux habitans à se ranger du parti de

Prit'hwinárāyán; et pour mieux tromper le malheureux Gainpréjas, plusieurs de ces Brahmines allèrent le trouver et l'exhortèrent à se défendre opiniâtrément, en l'assurant que les chefs de l'armée du Gorc'hà lui étaient dévoués, et lui livreraient eux-mêmes leur roi Prit'hwinárāyán. Cet artifice leur donna le temps de prodiguer, suivant leur coutume, les promesses aux hommes les plus capables de servir Gainpréjas, et de les détacher de lui; de sorte qu'une nuit on introduisit dans la ville les troupes du Gorc'hà. Gainpréjas eut à peine le temps de se sauver à Lélit-Pattan avec trois cents hommes de l'Indostan qu'il avait à son service et qui lui restèrent fidèles.

Cet évènement eut lieu en 1768.

Dès que le roi de Gorc'hà se fut rendu maître de Cat'hmándù, il résolut de s'emparer de Lélit-Pattan. Il promit aux nobles de cette dernière ville que non seulement il leur laisserait leurs propriétés, mais qu'il les augmenterait. Les nobles ayant témoigné qu'ils comptaient sur cette promesse, il leur envoya des prêtres pour leur déclarer solemnellement que s'il y manquait, il vouait à la colère céleste lui et

sa

sa postérité jusqu'au-delà de la cinquième génération.

Gainpréjas et le roi de Lélit-Pattan voyant la noblesse de cette ville disposée à reconnaître pour souverain le roi de Gorc'hà, se retirèrent avec leurs gens auprès du roi de B'hatgàn.

Le roi de Gorc'hà témoigna pendant quelque temps beaucoup d'égards aux nobles de Lélit-Pattan, et feignit même de vouloir choisir l'un d'entr'eux pour vice-roi de cette ville; mais le jour qu'il désigna pour y faire son entrée fut celui de leur malheur. Il n'est point de stratagême qu'il n'employât pour se rendre maître de leurs personnes. Il leur persuada de placer leurs fils à la cour pour être élevés avec le sien. Il envoya un noble de chaque famille à Navacût (1), prétendant qu'il n'avait jusques là hésité à faire son entrée publique dans la ville, que parce qu'il se défiait de leur fidélité. Pendant ce temps-là, les autres nobles étant allés au devant de lui sur les bords de la rivière qui passe en dehors de Lélit-Pattan, furent retenus prisonniers.

(1) Ce mot signifie Château neuf.

Ensuite il entra en triomphe et accompagné d'un nombre immense de soldats, dans cette malheureuse cité, alla visiter le temple de Baghero, et se rendit au palais qu'on avait préparé pour le recevoir.

Tandis que Prit'hwinâráyán entrait dans Lélit-Pattan, des détachemens de ses soldats brisaient les portes des nobles, pénétraient dans leurs maisons, et enlevaient tous leurs effets; ce qui jeta le peuple dans la plus grande consternation. Après avoir fait massacrer de la manière la plus barbare tous les nobles qui étaient en son pouvoir, Prit'hwinâráyán sortit de Lélit-Pattan pour aller mettre le siège devant B'hatgan. Ce fut alors qu'à la sollicitation de son fils, ce prince permit que les missionnaires et tous les autres chrétiens se retirassent dans les possessions anglaises.

Au commencement de l'année 1769, le roi de Gorc'hà devint maître de *B'hatgan*, par les mêmes moyens qui lui avaient procuré *Lélit-Pattan* et *Cat'hmàndù*. Lorsque ce prince entra dans la ville, Gainpréjas voyant qu'il ne lui restait plus aucun espoir de salut, s'avança fièrement, avec sa suite, au devant du vainqueur, et était déja très-près de lui,

lorsqu'il reçut au pied une blessure, des suites de laquelle il mourut en peu de jours.

Le roi de Lélit-Pattan fut chargé de fers jusqu'à la fin de ses jours, et le roi de B'hatgan, qui était un vieillard vénérable, obtint la permission de se retirer à Benarès. Quelque temps après la même faveur fut accordée à la mère de Gainpréjas. Elle était très-avancée en âge et avait perdu l'usage de ses yeux. Je la vis à Patna accompagnée de la veuve de son fils. Elle me raconta qu'avant son départ, on lui avait ôté un magnifique collier de pierreries; et je ne pus retenir mes larmes en contemplant la misère, la cécité et les regrets de cette malheureuse mère.

Le roi de Gorc'hà ayant achevé, dans l'espace de quatre ans, la conquête du Népaul, s'avança à l'orient de ce pays, et s'empara de la contrée des Ciratas, et des royaumes qui s'étendent jusqu'aux frontières de Cóch-Bihàr. A sa mort, Pratáp Sinh, son fils aîné, lui succéda: mais il ne vécut que deux ans, et Bahádar Sáh, l'un de ses frères qui résidait à Bett'ia, auprès de son oncle Delmerden Sáh, fut invité à monter sur le trône. Le commencement du règne de Bahádar Sáh fut mar-

qué par beaucoup de massacres. La famille royale est maintenant divisée par les prétentions de la veuve de *Pratàp Sinh*, qui réclame le trône pour le fils qu'elle a eu de ce prince ; et peut-être la violation du serment de Prit'hwináráyán attirera l'effet qu'il a provoqué.

DE LA RELIGION,

DES LOIS ET DES MŒURS DES CUCIS,

OU

HABITANS DES MONTAGNES DE TIPRA *.

LA nation qui habite les montagnes à l'orient du Bengale, donne le nom de *Patyan* à l'Être qui a créé l'univers. Elle croit qu'une déité réside dans chaque arbre ; que le soleil et la lune sont des dieux, et que le culte qu'on rend à toutes ces divinités secondaires est agréable à *Patyan*.

Si un homme de cette nation en tue un autre, ni le chef de la nation, ni aucun de ceux qui ne sont point parens du mort, n'a droit de le venger : mais ses frères ou ses autres parens peuvent verser le sang du meurtrier sans que personne ait droit de s'y opposer.

* L'auteur anglais de cette Notice est Jean Rawlins.

Quand un Cuci est surpris à voler, ou se rend coupable de quelqu'autre crime, le chef l'oblige à donner un dédommagement à celui envers qui le crime a été commis; et après avoir raccommodé les deux parties, il reçoit un salaire. L'offenseur et l'offensé sont, en outre, obligés de donner un repas, chacun à sa tribu.

Les Cucis n'étaient pas anciennement dans l'usage de couper la tête aux femmes qu'ils trouvaient dans les habitations de leurs ennemis. L'origine de cette barbare coutume est assez singulière. Une femme qui travaillait aux champs ayant demandé à une autre pourquoi elle venait si tard semer son grain, celle-ci lui répondit que son mari était parti pour la guerre, et qu'étant obligée de lui préparer à manger, et de s'occuper des autres choses dont il avait besoin, elle avait été retenue à la maison. L'un des ennemis de la tribu de cette femme entendit ces paroles, et fut violemment irrité contre elle, en apprenant qu'elle avait préparé à manger pour son mari, afin de l'envoyer combattre; il considéra, en même temps, que si les femmes ne gardaient pas la maison, pendant que les maris sont à la guerre, ceux-ci manqueraient

de provisions, et seraient conséquemment privés d'un grand avantage. Dès lors les Cucis ont décapité les femmes des ennemis qu'ils ont vaincus. Ils exercent sur-tout cette vengeance envers les femmes enceintes, parce qu'elles sont encore plus sédentaires que les autres; et le Cuci qui, surprenant une maison de la tribu contre laquelle il est en guerre, tue une femme enceinte et rapporte chez lui la tête de la mère et celle de l'enfant, acquiert parmi les siens beaucoup d'honneur et de célébrité, parce que d'un seul coup il a détruit deux ennemis.

Voici ce qui se pratique pour les mariages de ce peuple sauvage. Lorsqu'un homme riche a résolu de prendre une femme, il fait présent de quatre à cinq têtes de bétail (1) aux parens de celle qu'il a choisie, et qu'il conduit chez lui. Alors les parens tuent ce bétail; et ayant préparé du riz et d'autres mets, avec beaucoup de liqueur fermentée, ils donnent un grand repas à la famille de leur gendre. Les gens d'un état médiocre se conforment au même usage, à proportion de leurs moyens. Les mariages des Cucis sont permis à tous les degrés

(1) Le bétail s'appelle *Gayál* dans le langage du pays.

de parenté, excepté entre la mère et le fils. Si une femme vit bien avec son mari et en a un fils, elle reste avec lui pour toujours; mais s'ils n'ont point de fils, et sur-tout s'ils vivent mal ensemble, le mari peut répudier sa femme, et en prendre une autre.

Les Cucis n'ont aucune idée du paradis et de l'enfer, ni de la récompense des bonnes actions et de la punition des mauvaises. Ils croient seulement que lorsqu'une personne meurt, un certain esprit saisit son ame et l'emporte; et que quelque chose que promette l'esprit en cet instant, le mort doit le trouver et en jouir; mais que si quelqu'un emporte le corps, il ne peut pas trouver la chose promise.

Ce peuple se nourrit de chair d'éléphant, de daim, de cochon et de divers autres animaux; et quand ils trouvent ces animaux morts dans les forêts, ils ne manquent pas de les faire sécher pour les manger.

Dès que les Cucis sont résolus à faire la guerre, ils envoient des espions pour découvrir la situation et les forces de l'ennemi, ainsi que l'état des chemins; ensuite ils se mettent en mache pendant la nuit, et fondent sur les habitations de l'ennemi deux ou trois heures avant l'aube. Leurs armes sont l'épée, la

lance, l'arc et la flèche. Si l'ennemi abandonne ses foyers, les assaillans égorgent les femmes et les enfans qui tombent entre leurs mains, et pillent tout ce qu'ils peuvent emporter. Mais si l'ennemi, ayant été prévenu de leur dessein, a le courage de les attendre de pied ferme, et de leur disputer la victoire, ils se retirent avec célérité, et rentrent tranquillement dans leurs maisons.

Les Cucis qui apperçoivent une étoile très-proche de la lune, s'imaginent que c'est le présage certain de quelque agression prochaine; et ils passent la nuit sous les armes. Souvent ils se mettent en embuscade dans les bois, près des chemins qui peuvent servir à leurs ennemis; et alors malheur aux hommes et aux femmes qui passent de ce côté-là, ils sont sûrs de recevoir la mort.

Tandis que les Cucis sont ainsi en embuscade, la piqûre d'une sangsue, d'un ver, d'un serpent même ne peut leur arracher un cri, ni leur faire quitter leur place; et celui d'entr'eux qui remporte dans son village la tête d'un ennemi, est sûr de s'honorer aux yeux de sa nation.

Deux tribus qui en viennent aux mains, et qui voient la victoire incertaine entr'elles,

font un signal pour suspendre le combat, s'envoient réciproquement des agens, et concluent la paix, qu'on célèbre par un festin solemnel, en prenant le soleil et la lune à témoin de la sincérité du raccommodement. Mais si, dans le combat, l'une des tribus est plus faible que l'autre, elle lui reste soumise, et est obligée de lui payer tous les ans un tribut de bétail, d'armes, de gamelles et d'autres objets.

En entrant en campagne, les Cucis emportent beaucoup de provisions, qui consistent en *alus*, espèce de végétaux semblables aux pommes de terre, et qu'on fait rôtir, en pâte de farine de riz renfermée dans des tuyaux de bambou, en riz sec, et en plusieurs outres remplies de liqueur. Par ce moyen, ils n'ont pas besoin de s'arrêter pour préparer leur manger; et leur marche est si rapide, qu'ils font en un jour autant de chemin que les couriers ont coutume d'en faire en trois ou quatre jours. Arrivés auprès de la place qu'ils veulent attaquer, ils l'entourent pendant la nuit; et s'ils s'en emparent, ils massacrent sans pitié les hommes et les femmes, les vieillards et les enfans, à l'exception de ceux qu'ils veulent réduire en captivité. Ils emportent les têtes qu'ils ont coupées dans des sacs de cuir; et si

leurs mains conservent les traces du sang qu'ils ont versé, c'est pour eux un honneur de plus. Le massacre est toujours suivi d'un repas, pendant lequel ils mettent une partie de ce qu'ils mangent dans la bouche des têtes qu'ils ont coupées, en disant : — « Mange ; éteins » ta soif ; appaise ta faim. De même que tu es » tombée sous ma main, puissent tes parens » être égorgés par mes parens ! »

Ce festin se répète une seconde fois dans le cours de l'expédition ; et tous les jours, ou au moins de deux jours l'un, ceux qui en font partie envoient à leurs familles des informations sur ce qui leur arrive. Toutes les fois que quelqu'un d'entr'eux annonce qu'il a coupé la tête d'un ennemi, les gens de sa famille, de quelqu'âge et de quelque sexe qu'ils soient, témoignent la plus grande satisfaction ; ils se font une coëffure avec des cordons rouges et noirs, se parent de tout ce qu'ils ont de plus précieux, et prennent quelques grands vases de liqueur fermentée, avec lesquels ils vont au-devant du vainqueur. Pendant cette marche, ils soufflent dans de grands coquillages, frappent des plaques de métal, et font retentir quelques autres grossiers instrumens de musique.

Au moment où ils rencontrent le vainqueur, ils célèbrent cette réunion par des chants et par des danses, et ils se livrent à tous les transports d'une joie extravagante. Lorsque c'est un homme marié qui rapporte la tête d'un ennemi, sa femme se coëffe d'une manière analogue à cette victoire. Son mari et elle se versent alternativement de la liqueur fermentée dans la bouche l'un de l'autre, et elle lave les mains sanglantes du mari dans la liqueur même qu'ils boivent.

Aussi-tôt que les vainqueurs sont arrivés dans leur village, ils se rendent dans la cour de leur chef; ils y font une pyramide des têtes de leurs ennemis vaincus, et ils dansent, en chantant, autour de ce monument de leur victoire. Ensuite ils tuent à coups de lance quelques *gayals* et quelques cochons, et ils font un nouveau festin, où la liqueur n'est point épargnée. Les principaux personnages de la tribu mettent les têtes des ennemis au bout d'un bambou, qu'ils plantent sur les tombeaux de leurs ancêtres; ce qui leur donne beaucoup de célébrité. Le guerrier qui a rapporté la tête d'un ennemi, reçoit ordinairement de tous les gens riches un présent de bétail et de liqueur; et quand quelques enne-

mis vaincus ont été épargnés et ramenés vivans, les chefs qui n'ont point été de l'expédition ont le droit d'abattre la tête de ces malheureux captifs.

Quelques tribus particulières font toutes les armes de la nation; car il y en a d'autres qui sont incapables d'en fabriquer d'aucune espèce.

Les femmes des Cucis sont chargées de tout le travail et des affaires du ménage. Les hommes s'occupent à essarter les forêts, à construire des hutes, à cultiver la terre, à faire la guerre, et à aller à la chasse. Ils ne divisent le temps ni par mois, ni par années, et ne savent compter que par jour. Cinq jours après la naissance d'un enfant mâle, et trois jours après celle d'une fille, ils donnent une fête à tous leurs parens. Cette cérémonie commence par l'érection d'un poteau devant leur maison; ils tuent à coups de lance un gayal ou un cochon qu'ils consacrent à leur déité, et qu'ensuite ils mangent en buvant beaucoup de liqueur; et la journée se termine par des chants et des danses.

Celui d'entre les Cucis que la nature ou quelque accident prive de l'espoir de multiplier son espèce, renonce dès-lors à avoir une

maison ; et, semblable à un religieux mendiant, va demander de quoi vivre de porte en porte, en chantant et en dansant. Lorsqu'il se présente chez un homme riche et libéral, celui-ci noue ordinairement un certain nombre de cailloux rouges et blancs avec une corde, dont un bout est attaché au haut d'un long bambou, et dont l'autre bout traîne à terre. Alors rendant un hommage superstitieux à ces cailloux, il donne l'aumône au mendiant; et ensuite il traite splendidement les personnes de sa tribu ; ce qui ne manque jamais de lui attirer les applaudissemens et le respect de toute la nation.

A la mort d'un Cuci, ses parens se réunissent, et tuent un gayal ou un cochon dont ils font bouillir la viande. Ils couvrent le corps d'une pièce d'étoffe, et versent dans sa bouche un peu de liqueur, dont ils goûtent tous, comme une offrande qu'ils font à l'ame du trépassé. Cette cérémonie se répète à différens intervalles et pendant plusieurs jours de suite ; après cela on met le corps sur un châssis, on le perce en plusieurs endroits, et on allume du feu au-dessous, jusqu'à ce qu'il soit bien desséché. Alors ils l'enveloppent bien dans une pièce d'étoffe, le mettent dans un cercueil

et l'ensevelissent; et pendant environ un an, tous les fruits et les fleurs qu'ils recueillent sont semés sur sa tombe. Il est quelques tribus qui rendent aux morts des honneurs différens. Ils les couvrent d'abord d'un drap mortuaire; puis d'une espèce de natte faite avec des roseaux, et les suspendent à un arbre très-élevé.

Quand la chair est entièrement pourrie, ils prennent les os, les nettoient bien, et les conservent dans un vase, qu'ils ouvrent dans toutes les occasions importantes. Feignant alors de consulter ces os, et suivant les idées qui les flattent le plus, ils prétendent n'agir que par le commandement de leurs parens morts.

Une veuve de cette nation est obligée de demeurer environ un an à côté du tombeau de son époux; et sa famille a soin de lui porter à manger. Si elle meurt dans le cours de cette année, on lui rend des honneurs funèbres; si elle survit, on la ramène dans sa maison, et on célèbre son retour par le festin ordinaire des Cucis.

Lorsqu'en mourant un Cuci laisse trois fils, l'aîné et le plus jeune partagent son héritage, et le second n'a rien. S'il ne laisse point de fils, ses biens appartiennent à ses frères; et s'il n'a

point de frère, ils reviennent au chef de la tribu.

Dans le printemps de 1776, plusieurs Cucis rendirent visite à Mr. Charles Croftes, qui commandait pour la Compagnie des Indes anglaise à Jâfarabad. Ils parurent très-satisfaits de l'accueil qu'on leur fit, exécutèrent leurs danses, et promirent de revenir après la moisson.

DESCRIPTION

DESCRIPTION D'ASAM,

PAR MOHAMMED CAZIM *.

ASAM est situé au nord-est du Bengale, et divisé en deux parties par la rivière de *Brahmaputra*, qui vient de *Khatà*. La partie septentrionale d'Asam est désignée sous le nom d'*Uttarcul*, et la partie méridionale sous celui de *Dacschincul*. L'Uttarcul s'étend de *Gowahutty*, où sont les limites de l'empire du Mogol, jusqu'aux montagnes habitées par la nation des *Meeri-Mechmi*. Le *Dacschincul* comprend tout le pays qui est entre le village de *Sidea* et les montagnes de *Srinagar*.

Les plus grandes montagnes au nord de l'Uttarcul, sont celles de *Duleh* et de *Landah*.

* Cette Description a été traduite du persan en anglais par M. Henri Vansittart; et c'est d'après cette traduction qu'on en a fait la traduction française.

Au sud du Dacschincul on trouve celles de Namrup (1), qui sont situées à quatre journées de marche au-dessus de Ghergong, et qui, dans la dernière guerre, servirent de retraite au Raja d'Asam.

Il y a dans les environs une autre chaîne de montagnes où se trouve la nation des *Nanacs*, qui ne paient aucun tribut au Raja, mais qui disent lui être soumis, et obéissent à quelques-uns de ses ordres. Les *Zemlehs* (2) qui habitent aussi ces montagnes, sont indépendans du Raja; et toutes les fois qu'ils le peuvent, ils pillent les contrées situées dans leur voisinage.

Le pays d'Asam est oblong; sa longeur est d'environ deux cents *cossès*, et sa largeur du nord au sud, de près de huit journées de marche. De *Gowahutty* à *Ghergong*, il y a soixante-quinze cosses; et de *Ghergong* à *Khoten*, quinze journées de marche. *Khoten* était autrefois la résidence de *Peeran Wiseh* (3);

(1) On dit aussi *Camrùp*.

(2) Dans une seconde copie du manuscrit persan, cette nation est appelée *Duflah*.

(3) *Peeran Wiseh* était un des nobles de la cour d'*Afrasiah*, roi de *Turàn*, contemporain de *Kaicaus*,

cette ville se nomme aujourd'hui *Ava* (1), et c'est-là qu'habite le Raja du Pégu, qui prétend descendre du fameux *Peeran*.

Lorsqu'on se rend de Ghergong à Khoten, les cinq premières journées qu'on fait en sortant du Camrùp sont très-pénibles, parce qu'on est obligé de traverser des forêts et des montagnes où le chemin est difficile. On entre ensuite dans le plat pays situé à l'est d'Ava. Au nord, est la plaine de Khatà, où, comme nous l'avons déja observé, prend sa source la *Brahmaputra*, qui est ensuite grossie par les eaux de plusieurs autres rivières sortant des montagnes méridionales d'Asam, et dont la principale est la *Dhonec*. La *Dhonec* se jette dans la *Brahmaputra* près du village de *Luckeigereh*.

Ces deux rivières forment une île bien peuplée et dans un excellent état de culture. C'est

second prince de la dynastie des *Kianians*. Dans le *Ferhung Jehangeery* et le *Borhaun Kateâ*, qui sont deux dictionnaires persans, *Peeran* est représenté comme un des *Pelhovans*, c'est-à-dire des héros du Turàn, et comme un des lieutenans d'*Afrasiah*, dont le père se nommait *Wiseh*.

(1) C'est une erreur. Khoten est au nord d'Hymalaya ; *Peeran Wiseh* n'alla jamais à *Ava*.

un pays charmant, et d'environ cinquante *cosses* de longueur. La partie cultivée est bornée par des bois épais où l'on prend des éléphans, ainsi que dans quatre ou cinq autres forêts du même pays; de sorte qu'au besoin, Asam peut fournir de cinq à six cents éléphans par an.

Au-delà du Dhonec, et du côté de Ghergong, le pays est plane et d'un aspect extrêmement agréable. Par-tout on y admire une population nombreuse et les soins de l'agriculteur; par-tout on y trouve une variété de champs bien labourés, d'autres qui sont couverts d'une riche moisson, de jardins et de jolis boccages. Cette île est dans la partie d'Asam qu'on appelle le Daçschincul.

Depuis le village de *Selagereh* jusqu'à la ville de *Ghergong*, c'est-à-dire, dans une étendue de cinquante cosses, on voit une quantité considérable de jardins qui tous semblent n'en faire qu'un seul, et qui sont remplis d'arbres fruitiers, de plantes odorantes et de fleurs de toute espèce. Les maisons des paysans sont au milieu de tous ces jardins. Comme, pendant la saison pluvieuse, ce pays est inondé, on y a construit une haute et large chaussée qui forme le chemin depuis *Selagereh* à *Ghergong*, et qui en est la seule

partie dérobée à l'agriculture. Des deux côtés du chemin, on a planté un rang de bambous dont les sommets se réunissent, et forment un berceau qui donne une ombre épaisse. Parmi les fruits que produisent les jardins des environs, on distinge le mangoustan, la figue banane, l'orange, le citron, le cédras, l'ananas et le *punioleh*, espèce d'*amleh* qui a un parfum exquis, et que tous ceux qui le connaissent préfèrent aux meilleures prunes. On voit aussi dans ces jardins beaucoup de cocotiers, d'arèquiers, de poivriers et de *sadijs* (1). La canne à sucre y est extrêmement douce, et de trois couleurs différentes, c'est-à-dire, rouge, noire et blanche (2). Le gingembre n'y est point fibreux comme le gingembre des autres contrées. Il y a beaucoup de betel; enfin le sol y est si fertile, que, quelle graine qu'on y sème et quelle racine qu'on y plante, on est sûr de les voir réussir.

(1) Le *Sadij* est une plante aromatique dont la feuille est longue et d'un goût très-piquant. On la nomme en sanscrit *Téjapatra*; et dans nos livres de botanique elle s'appelle *Malabathrum*, ou la feuille Idienne.

(2) Parvenue au point de maturité, la canne à sucre des autres pays est jaune.

Les environs de Ghergong produisent de petits abricots, des ignames et des grenades; comme on ne prend pas soin de les cultiver, leur qualité est toujours médiocre. Les grains les plus abondans de ce pays sont le riz et le *masch*. L'*adès* (1) y est très-rare, et l'on n'y sème jamais ni froment, ni orge.

La soie d'Asam est d'une qualité supérieure et ressemble beaucoup à celle de la Chine; mais les habitans n'en ont guère plus qu'il ne leur en faut pour leur consommation. Ils sont très-habiles à broder des fleurs et à tisser du velours, ainsi que du *tautbund*, espèce d'étoffe de soie qui leur sert à faire des tentes et des *kenauts* (2).

Le sel est rare et fort cher dans le pays d'Asam; on y en trouve au pied de quelques montagnes, mais il a beaucoup d'amertume et d'âcreté. Celui dont on y fait le plus d'usage est extrait du bananier.

Les montagnes habitées par la nation des *Nanacs*, produisent une grande quantité d'excellent bois d'aloës qu'on porte à Asam, et

(1) L'*Adès* est une espèce de pois.

(2) Le *Kenaut* est l'enceinte dans laquelle on place la tente.

qu'on échange contre du sel et du grain. Les *Nanacs* sont une race sauvage, malfaisante, et dépourvue de toutes les qualités qui honorent l'homme. Ils vont entièrement nuds; ils mangent les chiens, les chats, les serpens, les rats, les souris, les fourmis, les sauterelles et généralement tout ce qu'ils trouvent. Le bois d'aloës qui croît dans les montagnes de *Camrùp*, de *Sidea* et de *Luckeigereh*, ne surnâge point dans l'eau. On trouve dans plusieurs de ces montagnes, le daim dont on tire le musc.

Le pays d'Uttarcul, situé sur la rive septentrionale de la Brahmaputra, est parfaitement bien cultivé; il produit beaucoup de poivre et de noix d'arèque; il est même plus peuplé que le Dacschincul: mais comme ce dernier a une plus grande étendue de forêts, et d'endroits d'un accès difficile, les souverains d'Asam y ont établi leur capitale, et fixé leur résidence.

L'Uttarcul s'étend dans sa largeur, des bords de la Brahmaputra au pied des montagnes; et cette largeur varie depuis quinze jusqu'à quarante-cinq cosses. Le climat de ces montagnes est froid, et on y voit beaucoup de neige; les hommes qui les habitent ont une taille médiocre, mais ils sont robustes et

fiers. Leur teint est comme celui de tous les peuples qui vivent dans les climats froids, c'est-à-dire, blanc et animé; et ils ont les arbres et les fruits propres aux régions froides.

Non loin de la forteresse de *Jum Bereh*, qu'on a bâtie à côté de Gowahutty, on voit une chaîne de montagnes connues sous le nom du pays de *Dereng*. Les habitans de ces montagnes se distinguent par les noms de leurs tribus et les lieux de leur résidence; mais ils ont tous les mêmes traits, les mêmes mœurs, le même langage. On tire de ces montagnes du musc, des *kataus* (1), des *bhoats*, des *perées* (2), et deux espèces de chevaux, distinguées par les noms de *gounts* et de *tanyans*. Ce pays, ainsi que tout le royaume d'Asam, produit aussi de l'argent et de l'or qu'on ra-

(1) Voici ce qu'on trouve sur le *Kataus*, dans le *Borhaun Katéa*, dictionnaire persan : — « Ce mot, » dans le langage de *Rûm*, est le nom d'une vache » variée, dont la queue sert à orner les étendards, et » le cou des chevaux. Quelques personnes prétendent » que l'espèce de vache appelée *Kataus* vit dans les » montagnes de Khatà. » — Cette vache, dont la queue sert à faire des *chovries*, se nomme en sanscrit Châmara.

(2) Le bhoat et la perée sont des étoffes.

masse dans le sable des rivières. C'est même l'objet d'un revenu considérable pour l'état; car, suivant quelques observateurs, il y a 12,000 personnes occupées à la recherche de ces métaux; suivant d'autres, il y en a jusqu'à 20,000; et il faut que chacune de ces personnes paie tous les ans un *tolà* d'or au Raja.

Les habitans d'Asam sont sans principes de morale. Leurs seules inclinations dirigent leur conduite, et l'approbation de leur ame vicieuse justifie à leurs yeux toutes leurs actions. Ils ne sont attachés à aucune religion. Ils n'imitent ni le culte des autres payens, ni celui des Mahométans, ou de toute autre secte. Bien différens de ceux qui sont attachés à la religion de Brahma, ils ne font point difficulté de manger des mets préparés par des Musulmans; ils mangent même des animaux morts naturellement. Mais comme ils n'ont pas été accoutumés au goût du *ghée (1)*, ils ont tant d'antipathie pour cette drogue, que s'ils s'apperçoivent qu'il y en a la moindre odeur dans les mets qu'on leur présente, ils ne peuvent les trouver bons.

Les femmes d'Asam ne cachent point leur visage; les épouses même du Raja sont sans

(1) Espèce d'épicerie.

voile. On voit des femmes travailler en plein air sans prendre aucun soin pour conserver leur teint.

Les hommes ont souvent quatre à cinq femmes; ils en vendent, en achètent et en changent à leur fantaisie. Ils se rasent la tête et la barbe avec beaucoup de soin, et ils blâment tous ceux qui ne font pas de même. Leur langage n'a pas le moindre rapport avec celui du Bengale (1). Leur regard annonce la vigueur et le courage; mais en même-temps il découvre la brutalité de leur caractère et la férocité de leurs mœurs. Ils surpassent beaucoup d'autres nations pour la force du corps et les exercices hardis. Ils sont entreprenans, belliqueux, cruels, vindicatifs, traîtres et rusés. Ils ne connaissent ni la pitié, ni la sensibilité, ni l'amitié, ni la franchise, ni la vérité, ni l'honneur, ni la bonne foi, ni la pureté des mœurs. La tendresse et l'humanité sont des plantes que la nature n'a pas semées dans leurs ames. De même qu'ils sont privés

(1) C'est une erreur. On envoie souvent de jeunes gens d'Asam à *Nadiyà* pour y être élevés; et leur dialecte est facilement entendu par les habitans du Bengale.

des qualités de l'ame, ils manquent de goût pour se parer le corps. Ils mettent une espèce de chemise sur leurs épaules, et attachent grossièrement une pièce d'étoffe autour de leur tête et une autre autour de leurs reins; mais ils ne portent ni turban, ni robes, ni caleçons, ni souliers. Ils n'ont point d'édifice de brique, ni de pierre, ni même de terre, excepté les portes de la ville de *Ghergong*, et quelques temples consacrés à l'idolâtrie. Les riches, comme les pauvres, construisent leurs maisons en bois, en bambou, ou en paille.

Le Raja d'Asam et ses courtisans voyagent dans de grandes litières; mais les autres personnages, quelqu'opulens qu'ils soient, sont portés dans des voitûres plus basses, appelées des *doulies*.

On n'élève, dans le royaume d'Asam, ni chevaux (1), ni chameaux, ni ânes; ceux qu'on y voit sont tirés d'ailleurs. Par une sorte d'analogie de caractère, les grossiers habitans de ce pays aiment beaucoup les ânes, et les achètent

(1) L'auteur ayant dit plus haut que les chevaux *gounts* et *tanyans* venaient du Dereng, il faut en conclure que ce dernier pays est différent de celui d'Asam.

fort cher : mais la vue d'un chameau les étonne toujours beaucoup ; et ils redoutent tellement les chevaux, qu'un cavalier suffit pour faire poser les armes ou mettre en fuite cent *Asamiens ;* cependant il n'est pas un seul homme de ce pays qui ne soit assez hardi pour combattre et vaincre deux fantassins de toute autre nation.

Les anciens habitans d'Asam sont divisés en deux tribus, celle des *Asamiens* et celle des *Cultaniens.* La première est la plus courageuse et la plus adonnée à la guerre ; mais en revanche, l'autre lui est supérieure pour tout le reste. La garde du Raja est composée de six à sept cents Asamiens, fiers, audacieux, bien armés, et dans lesquels il a la plus grande confiance. Les armes dont on se sert dans ce pays sont le mousquet, l'épée, la lance, l'arc et la flèche ; ces deux dernières sont faites de bambou. On a aussi dans les forteresses et dans les vaisseaux, beaucoup de canons, d'espingoles (1) et de ramchangées, et on les manie avec adresse.

A la mort d'un Raja, d'un magistrat, ou de quelqu'autre principal personnage, les Asamiens l'enterrent dans un grand caveau, avec

(1) Zerbzen.

ses femmes, ses domestiques, et une partie de ce qui lui appartient, comme des éléphans, de l'or, de l'argent, de grands éventails (1), des vêtemens, des tapis, des alimens, des lampes, une grande quantité d'huile, et un porteur de torche, car ils croient que toutes ces choses sont nécessaires dans une autre vie. Ils couvrent ensuite le caveau d'un toit très-épais. Il y a quelque temps que des soldats entrèrent dans quelques anciens caveaux, et en tirèrent de l'or et de l'argent pour la valeur de quatre-vingt-dix mille roupies. On prétend qu'il arriva alors un évènement sans exemple, et qui est bien difficile à croire, quoiqu'attesté par tous les nobles de l'armée à leur général; c'est qu'on trouva dans un caveau creusé quatre-vingts ans auparavant, un arbre de betel en or, qui portait des feuilles aussi vertes et aussi fraîches qu'un pied de betel ordinaire.

La ville de Ghergong a quatre portes construites en pierre et en terre, de chacune desquelles le palais du Raja est éloigné de trois cosses. La ville est entourée d'une palissade de bambou. En dedans on a élevé de grandes chaussées sur lesquelles on passe dans la saison des pluies. Sur le devant de chaque mai-

(1) Bâdcasch.

son, on voit un jardin, ou quelques terreins cultivés; et ce qu'on appelle la ville, est une enceinte fortifiée, dans laquelle il y a et des villages, et des champs en culture. Le palais du Raja est bâti sur les bords de la rivière de *Degou*, qui traverse la ville, et est bordée de chaque côté d'un rang de maisons. Il y a un petit marché, dont toutes les boutiques sont occupées par des marchands de betel. Ce qui fait qu'on n'y vend pas d'autres marchandises, c'est que les habitans ne font leurs provisions qu'une fois par an.

Le palais du Raja est entouré d'une chaussée, garnie des deux côtés d'une forte haie de bambous; il y a de plus en-dehors de la chaussée un fossé toujours plein d'eau. Cette enceinte a une cosse et quatorze *jereebs* de circonférence: elle contient plusieurs salles très-élevées et des corps de logis séparés. La plupart de ces bâtimens sont construits en bois et les autres en paille; on les nomme des *chuppers*. Le *diwàn khanah*, ou salle publique, a cent cinquante coudées de long et quarante de large. On y compte soixante-six colonnes de bois, qui sont à quatre coudées de distance les unes des autres; et le siége sur lequel se place le Raja, lorsqu'il y donne audience, est orné

de treillis et de sculptures. On voit en dehors et en dedans de cette salle, des plaques d'airain si bien polies, que quand le soleil les frappe, elles brillent autant que des glaces. On sait d'une manière certaine, que la construction de cet édifice a occupé pendant deux ans entiers trois mille charpentiers et douze mille manœuvres.

Quand le Raja est dans son diwan, ou quand il voyage, on ne se sert point, pour annoncer sa présence, de trompettes et de tambours ordinaires, mais on bat le *dhol* (1) et le *dand*. Ce dernier instrument est rond et très-épais; il est de cuivre, et il n'y a pas de doute que ce ne soit le même dont on se servait sous les anciens rois, lorsqu'on allait à la guerre.

Les Rajas d'Asam se sont toujours entourés d'un grand nombre de courtisans, de soldats et de domestiques, et ont déployé les marques importantes du faste et de l'orgueil. Loin de jamais courber leur tête sous un joug étranger, ils n'ont pas même payé de tribut aux plus puissans monarques; et ils ont arrêté la course triomphale des plus célèbres conquérans de

(1) Le *dhol* est une espèce de tambour qu'on bat sur les deux bouts.

l'Indostan. Des héros auxquels on a donné le titre de vainqueurs du monde, n'ont pu surmonter les difficultés qu'offre une guerre contre Asam. Toutes les fois qu'une armée ennemie est entrée sur le territoire de ce royaume, les Asamiens se sont mis à couvert de ses attaques dans des postes bien fortifiés, et l'ont désolée par de fausses alarmes, des stratagêmes, des surprises, et en lui enlevant ses subsistances. Quand ces moyens leur ont manqué, au lieu d'en venir à une bataille rangée, ils ont conduit dans les montagnes les habitans des plaines, et ils ont brûlé les moissons et dévasté tout le pays. Alors ils ont attendu la saison des pluies, et en profitant habilement, ils ont, par de nombreuses excursions, signalé leur rage contre l'ennemi ; et celui-ci, réduit à la famine, a été pris ou massacré. Ainsi, de grandes armées ont péri dans cet abîme de destruction, sans qu'un seul homme en soit échappé.

Un des anciens rois du Bengale, nommé Hussein-Schah, attaqua le royaume d'Asam avec des forces considérables, tant en cavalerie qu'en infanterie, et en bateaux. La victoire couronna ses premiers efforts, et il se crut certain de la conquête de cet état. Le Raja ne

se sentant pas en état de livrer bataille, abandonna les plaines, et se retira dans les montagnes. Hussein reprit alors le chemin du Bengale; mais il laissa son fils dans le pays d'Asam avec une nombreuse armée. Dès que la saison pluvieuse commença, et que les chemins furent rendus impraticables par les inondations, le Raja descendit des montagnes, harcela de tous côtés l'armée du Bengale, par des escarmouches continuelles, lui ôta les moyens d'avoir des vivres; de sorte qu'en peu de temps, toutes les troupes qui la composaient furent tuées ou obligées de se rendre.

Mohammed-Schah qui fut, après son père Togluc-Schah, roi d'une grande partie de l'Indostan, tenta également de conquérir le royaume d'Asam; et il y envoya cent mille hommes de cavalerie: mais une si nombreuse armée périt dans ce redoutable pays, et on n'en eut pas même de nouvelles. Mohammed fit marcher une seconde armée pour venger les désastres de la première; mais quand elle fut dans le Bengale, elle céda à une terreur panique, et n'osa pas franchir les frontières d'Asam, parce qu'il semble que lorsqu'on a mis le pied sur son territoire, il n'est plus possible de reculer.

Les habitans de ce royaume n'ont pas la permission d'en sortir ; ce qui fait que jusqu'à présent, on n'a jamais eu de détails exacts sur cette nation. Les peuples de l'Indostan regardent les Asamiens comme des magiciens, et ils prononcent le nom d'Asam dans tous leurs sortilèges et leurs contre-enchantemens. Ils prétendent que toute personne qui est entrée dans ce pays, se trouve sous l'influence de la magie, et ne peut plus trouver le chemin pour s'en retourner.

Jeidej-Sing (1), Raja d'Asam, porte le titre de *Swergi*, ou Céleste. *Swerg*, dans la langue de l'Indostan, signifie *ciel*. Ce prince est si follement orgueilleux, qu'il s'imagine que ses ancêtres étaient les souverains des astres ; qu'un d'eux ayant eu la fantaisie de visiter la terre, y descendit par une échelle d'or ; et qu'après s'être occupé quelque temps à donner des lois à son nouveau royaume, il s'y attacha tellement qu'il ne voulut plus le quitter.

Quand nous considérons le pays d'Asam, et que nous voyons qu'il est vaste, populeux, et d'un accès difficile ; qu'il offre de grands

(1) Il se nomme proprement *Jayadhwaja Sinha*, c'est-à-dire *le lyon avec des bannières victorieuses*.

dangers; que tous les chemins y sont remplis d'obstacles, qu'il est impossible de peindre la peine qu'on a à s'en rendre maître; que ce pays est habité par une race d'hommes brutaux et féroces; qu'ils ont une stature gigantesque; qu'ils sont courageux, intrépides, traîtres, bien armés, et en très-grand nombre; que toujours prêts à combattre, ils ont des postes où ils peuvent facilement résister aux attaques de l'ennemi; que leurs forteresses sont si élevées, qu'on peut dire qu'elles touchent au ciel; que les fortes garnisons qui les défendent sont si bien pourvues d'armes et de munitions, qu'il faudrait beaucoup de temps pour les réduire, et que pour s'y rendre, il faut traverser des rivières larges et rapides, et des bois épais et dangereux; quand nous considérons, dis-je, toutes ces choses, nous admirons la puissance de Dieu qui a livré ce pays à l'armée impériale (1), et y a fait planter l'étendard de la foi. Plusieurs de ces détestables Asamiens, qui, éloignés de Dieu, et dépourvus de tout sentiment de religion, élevaient un front rempli d'orgueil, ont vu briser leurs têtes insolentes sous les pieds des chevaux de

(1) Du Mogol.

nos guerriers victorieux. Les héros musulmans ont senti l'avantage de combattre pour leur religion; le ciel a béni les armes de leur juste et pieux empereur.

Le Raja dont l'ame aveuglée par l'orgueil, croyait follement que son trône ne pouvait être renversé, était bien loin de prévoir un revers aussi funeste. Lorsqu'il se vit près de subir la punition due à ses crimes, il imita ceux de ses prédécesseurs, dont nous avons parlé; et accompagné de quelques-uns de ses nobles, de ses officiers, de sa famille, et emportant une petite partie de ses richesses, il s'enfuit au milieu des montagnes du Cámrùp. La mauvaise qualité de l'air et de l'eau, et la situation enfoncée de ce lieu, le rendent le plus désagréable du monde, ou plutôt en font l'un des gouffres de l'enfer. Bientôt le Raja donna ordre à ses officiers et à ses soldats de traverser la *Dhonec*, et de s'établir dans la grande île formée par cette rivière et par la Brahmaputra, et où il y a beaucoup de forêts. Quelques autres Asamiens se retirèrent dans d'autres montagnes, et veillèrent l'occasion de commettre des hostilités.

Le *Cámrùp* est limitrophe du *Dacschincul*, et à quatre journées de marche de *Ghergong*.

Situé entre trois hautes montagnes, il est, comme je viens de le dire, remarquable par son enfoncement, par la mauvaise qualité de l'eau et par l'insalubrité de l'air. Quand le Raja voulait punir quelqu'un de ses sujets, il l'exilait dans le Câmrûp. Les chemins qui y conduisent sont si difficiles que même les gens de pied ne peuvent y passer sans danger. Il y a, à la vérité, un sentier assez large pour un cheval; mais il commence par traverser une épaisse forêt dans l'espace d'une demi-*cosse*: après cela on entre dans un défilé pierreux, rempli d'eau, et formé par deux montagnes dont le sommet se perd dans les nues.

Le général de l'armée impériale demeura quelques jours à *Ghergong*, pour établir le nouveau gouvernement, encourager les habitans, et rassembler tout ce qui appartenait au Raja. Il eut constamment soin de faire lire le *Khotbeh*, c'est-à-dire la prière contenant le nom et les titres du prince de ce siècle, du roi des rois, d'*Alemgeer*, enfin, le conquérant du monde; et les monnaies qu'on frappa furent ornées des armes impériales.

Pendant ce temps-là il tomba de fortes ondées, et le vent soufla avec impétuosité: tout semblait annoncer la saison des pluies,

qui, dans cette contrée, commence toujours plutôt que dans l'Indostan. Le général ne négligea point d'établir des postes, et de placer des détachemens pour tenir les routes ouvertes, et assurer les subsistances de l'armée. Il s'occupa aussi à se mettre à l'abri de toute surprise, afin de pouvoir marcher contre le Raja et ses défenseurs, et délivrer entièrement le pays de leur funeste domination, dès que les nuages orageux auraient cessé de charger l'air, et que les rivières seraient rentrées dans leur lit.

L'auteur continue son récit en fesant mention de plusieurs combats entre les troupes du Raja, et l'armée impériale, combats dans lesquels cette dernière obtint toujours la victoire. Ensuite il dit : Enfin l'armée impériale conquit tous les villages du *Dacschincul*. Plusieurs habitans des villes et des campagnes, instruits de la réputation de bonté, de clémence et de justice de l'Empereur, se soumirent volontairement, et on leur conserva leurs propriétés. Les habitans de l'*Uttarcul* demandèrent aussi à vivre sous son gouvernement. L'Empereur apprit avec joie les succès de ses armes, et il récompensa son général par le don d'un habillement magnifique, et

par plusieurs autres marques de sa haute faveur.

L'Ouvrage dont ceci n'est qu'un extrait présente le tableau concis de la conquête d'*Asam*, jusqu'au moment où l'armée impériale s'empara de la capitale et des plaines de ce royaume. Il atténue ensuite les avantages de cette conquête. Il montre qu'elle ne fut que momentanée, parce que le Rája, fidèle à l'exemple de ses prédécesseurs, profita de la saison plùvieuse pour harceler sans cesse l'armée de l'Empereur; et s'il ne la détruisit pas tout-à-fait, il réussit au moins à la fatiguer et à la décourager. La suite de cette guerre donna au général de l'armée impériale l'occasion de déployer de nouvelles vertus; et il finit avec la plus grande màgnanimité une vie qu'il avait toujours vaillament hasardée dans les batailles. Le nom et les titres de ce général étaient *Mir* JUMLEH, MOAZZIM *Khán*, *Kháni Khánan*, *Sipáhi Sálár*.

OBSERVATION
Du Traducteur Anglais.

Les *Asamiens* sont probablement supérieurs à tous égards aux Mogols. Ce qu'on

vient de lire montre avec qu'elle noire méchanceté et quelle extravagante intolérance on traitait, sous le règne d'Aureng-Zeb, tous ceux que ce cruel, avare et fanatique empereur regardait comme infidèles et barbares.

RELATION

D'une entrevue avec le jeune Lama,

Adressée par le lieutenant SAMUEL TURNER * *à Mr.* JOHN MACPHERSON **, *gouverneur général du Bengale.*

A Patna, le 2 mars, 1784.

PENDANT mon séjour au Thibet, je desirais vivement de voir le jeune *Teëschou-Lama ;* mais les ordres de l'empereur de la Chine enjoignant à ses gardiens de ne le laisser approcher par aucun étranger, de quelque religion qu'il fût, je les regardai long-temps comme un obstacle insurmontable. Cependant le Raja, flaté de la bonne intelligence qui subsistait entre le gouvernement du Bengale et lui, et craignant, sans doute, d'en interrompre le cours, consentit à me présenter au

* Le lieutenant Samuel Turner avait été envoyé en ambassade au monastère de Terpaling, au Thibet.

** Mr. Macpherson succéda à Mr. Hastings dans le gouvernement du Bengale.

prince enfant. Cette entrevue fut si singulière qu'aucune des circonstances qui l'accompagnèrent ne m'échappa ; et quoiqu'elles soient l'effet d'une superstition si aveugle, que leur récit peut me faire accuser d'une extravagante exagération, je me croirais représensible si je les supprimais. Je vais donc vous en faire le détail fidèle, dans l'espoir que vous pardonnerez l'ennui de ce détail en faveur des traits caractéristiques d'une nation qui croit voir un dieu dans son souverain ; et parce que vous y trouverez un exemple rare et presqu'inoui de ce que peuvent les principes qu'on reçoit au berceau.

Ce qui me justifiera peut-être encore mieux est le discours extraordinaire que me tint le Raja de *Teeschou-Loumbou*, peu de jours avant que je quittasse la cour, et lorsqu'il m'eut donné une audience de congé. Je vais vous le rapporter littéralement. — « J'eus hier, » me dit-il, une vision de notre divinité tu- » télaire, et ce fut pour moi un jour d'une » grande importance. Cette puissance pro- » tectrice, qui daigne nous éclairer de ses » lumières et nous inspirer dans toutes les » grandes occasions, m'a fait lire dans l'a- » venir, et je vois que tout ira bien. Soyez

» tranquille ; car quoique nous soyions prêts
» à nous séparer, notre amitié ne cessera
» point. Au contraire, vous devez être per-
» suadé que, grace à la faveur de la provi-
» dence, elle croîtra, et nous conduira à ce
» qu'il y a de plus heureux ».

J'aurais fait peu de cas d'une si étrange assurance, si ce n'était parce que, quelque différente que la doctrine des Thibétains soit de celle des autres nations, elle peut pourtant être la plus solide base de notre confiance en leur amitié. La superstition se trouvant d'accord avec leur inclination pour resserrer les nœuds de notre alliance, rend cette alliance sacrée pour eux, et nous en garantit à jamais la durée. De même qu'en traitant avec un peuple on ne doit point compter sur le succès des projets contraires à ses préjugés, on peut tout se promettre de ceux qui y sont conformes.

Le 2 décembre 1783, j'arrivai à midi à *Terpaling*. Ce monastère, situé sur le sommet d'une haute montagne, a été nouvellement construit pour l'éducation du *Teeschou-Lama*. Il a environ un mille de circonférence, et est entouré d'une muraille. Le palais du Teeschou-Lama est dans le centre du monastère. Dans

les autres bâtimens logent trois cents *Gylongs*, chargés de faire le service religieux avec le *Prince-Dieu*, jusqu'à ce qu'il aille résider dans le monastère de *Teeschou-Loumbou*. L'usage à *Terpaling*, non plus que dans le *Boutan*, n'est pas de faire des visites le jour qu'on arrive; mais on reçoit et on envoie des complimens, et ce fut notre seule occupation.

Le lendemain matin il me fut permis de voir le *Teeschou-Lama*. Il était assis en grande cérémonie sur son *musnud*. A sa gauche se tenaient de bout son père et sa mère, et à sa droite était également de bout l'officier chargé de veiller particulièrement sur lui. Le musnud est une pile de coussins de soie, qui forment une espèce de trône de quatre pieds de haut. Il est couvert d'une étoffe de soie brodée; et d'autres soieries de diverses couleurs pendent sur les côtés. A l'invitation du père du Teeschou-Lama, Mr. Saunders et moi nous avions conservé le costume anglais.

Je m'avançai vers le Teeschou-Lama, et, suivant la coutume, je lui présentai un schawl de pelong blanc, ainsi qu'un rang de perles et de corail, que lui envoyait le gouverneur du Bengale, et qu'il prit de sa main. Les autres présens furent mis à ses pieds. Après avoir

achevé la cérémonie de changer de mouchoir avec le père et la mère du Teeschou-Lama, nous nous assîmes à la droite du musnud.

Beaucoup de personnes qui avaient eu ordre de m'accompagner, furent admises en présence du Teeschou-Lama, et se prosternèrent devant lui. Ce jeune prince les regarda avec intérêt, et parut très-satisfait de leurs hommages. Son père me fit dire par mon interprète thibétain, que le Teeschou-Lama avait coutume de dormir jusqu'à l'heure qu'il était alors; mais que ce jour-là il s'était réveillé de bon matin, et qu'on n'avait pas pu le déterminer à rester au lit, parce qu'il savait que les envoyés anglais étaient arrivés.

Je remarquai que pendant que nous fûmes dans l'appartement du Lama, ce jeune prince eut presque continuellement les yeux fixés sur nous. Lorsque nous eûmes bu une première tasse de thé, il parut fâché; et comme il ne pouvait pas parler, il fronça le sourcil et renversa sa tête en arrière, jusqu'à ce qu'on nous eût de nouveau servi du thé. Il prit une coupe d'or dans laquelle il y avait des confitures sèches, et il en tira un peu de sucre brûlé qu'il m'envoya par ses officiers. Il en envoya aussi à Mr. Saunders.

Celui que je visitais était un enfant; mais je me trouvais dans la nécessité de lui parler, car on m'avait prévenu que quoiqu'il ne fût pas capable de répondre, il n'en était pas moins vrai qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait. Cependant, au lieu de lui tenir un long discours, je me contentai de lui dire : « Qu'en » apprenant la nouvelle de sa mort en Chine(1), » le gouverneur général du Bengale avait été » accablé de chagrin, et avait continué à re- » gretter qu'il eût quitté ce monde, jusqu'au » moment où le nuage qui obscurcissait le » bonheur de la nation thibétaine, avait été » dissipé par son retour, et qu'alors il avait » ressenti bien plus de joie qu'il n'avait aupa- » ravant éprouvé de tristesse; que le gouver- » neur général desirait qu'il pût long-temps » éclairer le monde par sa présence, et qu'il » espérait que l'amitié qui avait autrefois sub- » sisté entr'eux, loin de diminuer, s'accroîtrait » encore, et que le Lama, en continuant à

(1) En 1782, l'empereur de la Chine *Tchien-long* fit venir le *Teasckou-lama* à Pékin, où, suivant les uns il mourut de la petite vérole, et suivant les autres, il fut empoisonné. Voyez le Voyage de Macartney et le Précis de l'Histoire de la Chine. (*Note du Trad.*)

» montrer de la bienveillance envers ma na-
» tion, étendrait les liaisons de ses sujets avec
» les dépendans du gouvernement anglais ».

Tandis que je parlais, le jeune prince me regardait très-attentivement, et fit plusieurs signes de tête qui semblaient donner à entendre qu'il comprenait et approuvait ce que je disais, mais qu'il ne pouvait pas y répondre. Le père et la mère du jeune Lama contemplaient leur fils avec la plus tendre affection, et un léger sourire exprimait combien ils étaient charmés de la manière dont il se comportait envers moi. Pour lui, il ne paraissait occupé que des Anglais. Tranquille et silencieux, il ne regarda pas une seule fois ses parens, par qui il était pourtant dirigé. On avait sans doute pris beaucoup de peine pour le préparer à se bien conduire en cette occasion; mais il faut avouer que cette peine ne fut point perdue, et que tout ce qu'il fit décélait beaucoup d'intelligence, et semblait ne venir que de lui-même.

Cette scène peut paraître indifférente et même absurde aux yeux de quelques personnes; mais elle était trop nouvelle et trop extraordinaire pour ne pas captiver toute mon attention.

Le Teeschou-Lama n'est à présent âgé que

de dix-huit mois. Lorsque je le vis, il ne savait pas encore parler; mais il se conduisit avec beaucoup de décence et de dignité, et tous les signes qu'il me fit étaient pleins d'expression. Son teint est d'une couleur un peu brune, mais animée. Il a des traits réguliers, des yeux noirs, une physionomie heureuse; et c'est, ce me semble, un des plus beaux enfans que j'aye vus.

Je n'eus pas une longue conversation avec le père du Lama; mais il me dit qu'il était chargé de me fêter pendant trois jours de la part de son fils, et qu'il espérait que je voudrais bien rester un jour de plus par rapport à lui-même; et il insista tellement, que je ne pus pas le refuser. Il m'invita alors à dîner le lendemain à quelque distance du monastère, après quoi nous nous séparâmes.

L'après-midi je reçus la visite de deux des officiers à qui la garde du Lama est confiée. Ils causèrent quelque temps avec moi, et me demandèrent des nouvelles de Mr. Bogle, qu'ils avaient vu l'un et l'autre. Ils observèrent combien il était heureux que le jeune Lama nous eût regardés avec une attention particulière; puis rappelant l'inclination de son prédécesseur pour la nation anglaise, ils ajoutèrent que le

jeune

jeune Lama essayait souvent de prononcer le nom de cette nation. J'applaudis beaucoup à cela, dans l'espoir qu'ils travailleraient à fortifier le penchant de leur Prince-Dieu; et ils m'assurèrent que si, lorsqu'il commencerait à parler, il avait oublié le nom d'*Hastings*, ils ne manqueraient pas de le lui apprendre.

Dans la matinée du 6, je fus de nouveau admis en présence du jeune Teeschou-Lama, à qui j'offris quelques curiosités que j'avais apportées du Bengale. Il parut très-satisfait d'une petite montre, et observa le mouvement de l'aiguille avec attention, mais sans montrer une admiration puérile. Les cérémonies de cette visite furent les mêmes que celles de la première. Le père et la mère du jeune Lama étaient auprès de lui. Je me retirai au bout d'une demi-heure, et l'après-midi je retournai chez le Lama pour prendre congé.

Les sectateurs du Teeschou-Lama étaient venus en foule pour l'adorer. Peu d'entr'eux furent admis en sa présence. Ils se croient très-heureux lorsqu'ils peuvent le voir seulement à travers la fenêtre, et qu'ils ont le temps de se prosterner avant qu'il se retire. Ce jours-là il s'était rendu au *Terpaling*, une troupe de

Kilmaaks (1), pour présenter des offrandes au Lama. Lorsque je sortis de chez lui, je vis ces Tartares rassemblés sur la place qui est devant le palais. Ils étaient debout, et avaient la tête découverte, les mains jointes, élevées à la hauteur de leur visage, et les yeux fixés sur l'appartement du Lama, avec un air de tristesse et d'inquiétude. Enfin, au bout d'une demi-heure il se montra à eux, ou du moins je l'imagine, car ils levèrent leurs mains toujours jointes au-dessus de leur tête, les baissèrent encore sur leur visage, les posèrent sur leur poitrine; puis les écartant, ils tombèrent à genoux et frappèrent la terre de leur front, ce qu'ils répétèrent pendant neuf fois. Ils s'avancèrent ensuite pour offrir leurs présens, qui consistaient en plusieurs talens d'or et d'argent, et en diverses productions de leur pays. Ces présens furent remis à un officier; après quoi les Kilmaaks se retirèrent avec de grandes marques de satisfaction.

J'appris que ces sortes d'offrandes se répétaient souvent, et étaient une des plus abondantes sources des richesses des Lamas du Thibet.

(1) Tartares Kalmouks.

Nul de ceux qui professent la religion du Lama, ne croit s'avilir en se prosternant devant lui. Les Kilmaaks dont je viens de parler, avaient parmi eux un de leurs principaux chefs qui semblait mettre encore plus de zèle que les autres dans les cérémonies de l'adoration. Il portait une superbe robe de satin, doublée de peau de renard, et un bonnet surmonté d'un gland de soie écarlate, et garni tout autour de martre zibeline.

L'après-midi j'allai, ainsi qu'on m'y avait engagé, faire ma dernière visite au *Teeschou-Lama*. Quand j'eus reçu les dépêches du prince, ses parens me remirent deux pièces de satin pour le gouverneur général du Bengale, et ils y joignirent beaucoup de complimens.

Ils me firent en même-temps présent d'une veste doublée de peau d'agneau, et m'assurèrent plusieurs fois qu'ils se souviendraient long-temps de moi. Ils me dirent qu'ils étaient fâchés que le *Teeschou-Lama* fût trop jeune pour converser avec moi, mais qu'ils espéraient me revoir quand il serait plus avancé en âge. Je répondis que puisqu'il m'accordait la grace de retourner dans son pays, j'attendrais avec impatience le moment où il mon-

terait sur le musnud, et qu'alors je me croirais très-heureux si je pouvais lui présenter mon respect. Après quelques autres complimens, je reçus les mouchoirs et je pris congé. Le lendemain je me remis en route pour le Bengale.

VOYAGE
AU THIBET,

Fait par le* Gosseyn POURUNGEER, *et dont la relation a été adressée par le lieutenant* Samuel Turner, *à M.* John Macpherson, *gouverneur général du Bengale.

A Calcutta, le 8 fevrier 1789.

D'APRÈS les instructions que vous m'avez données, j'ai interrogé le *Gosseyn* Pourungeer qui a été plusieurs fois envoyé auprès du Teeschou-Lama, prédécesseur de celui qui règne aujourd'hui, qui l'a même accompagné à Péking *(1)*, et qui, enfin, vient de faire un nouveau voyage au Thibet. Voici ce qu'il m'a raconté de ce dernier voyage.

Peu de temps avant que Mr. Hastings quittât le Bengale, Pourungeer ayant reçu les dépêches de ce gouverneur pour le *Teeschou-Lama* et pour le régent de *Teeschou-Loumbou*,

(1) Nous avons déja observé que le Teeschou-Lama mourut à Péking, en 1782.

s'occupa des préparatifs de son voyage, depuis le commencement de 1785 jusqu'au mois de mars suivant. Vous devez vous rappeler que ce fut alors que je vous le présentai.

Il partit donc de Calcutta au mois de mars, et au commencement d'avril il fut hors des limites des possessions anglaises, et il entra dans les montagnes qui forment le royaume de *Boutan*. Là les sujets du *Daïb Raja*, loin de s'opposer à son passage, lui procurèrent tous les secours dont il eut besoin jusqu'aux frontières du Thibet. Arrivé sur ces frontières, il fut arrêté pendant un demi-mois par la neige épaisse qui tomba pendant six jours de suite. Les chemins ne devinrent praticables qu'après le dégel.

Tandis que Pourungeer était arrêté à *Phari*, le froid devint si violent, et le passage rapide d'un climat tempéré à un climat glacé eut un tel effet sur lui et sur ses compagnons de voyage, qu'il n'y a pas de doute que, sans le dégel, ils auraient tous péri.

Cependant, dès qu'il leur fut possible de se mettre en route, ils quittèrent *Phari*, et marchèrent à grandes journées et sans aucun nouvel obstacle jusqu'à Teeschou-Loumbou, capitale du Thibet, où ils arrivèrent le 8 mai.

En entrant dans le monastère, Pourungeer se rendit chez le Durbar du régent *Punjur Intinnée Nemohein*, pour lui annoncer son arrivée et l'objet de sa mission. On lui fournit un logement, et on lui indiqua l'heure où il pourrait être présenté le lendemain au Teeschou-Lama, qui devait dès le matin quitter son palais pour aller résider dans un de ses jardins situé à peu de distance du monastère, et où l'on voyait déja les tentes plantées pour le recevoir. Ce prince s'y rendit en effet à la pointe du jour.

Dans la matinée, Pourungeer se rendit dans le lieu où était le jeune Lama. En y arrivant, il fut informé que ce prince s'amusait à courir et à sauter dans le jardin, et qu'il aimait beaucoup ce genre de récréation. Comme on était alors dans le temps où il fait le plus chaud au Thibet, les gens attachés à la personne du jeune Lama, voulant qu'il jouît du bon air, avaient placé à l'ombre des arbres épais, une pile de coussins sur lesquels ce prince se reposait quand il avait pris de l'exercice. C'est-là qu'il était lorsque Pourunger fut admis en sa présence. Ses parens, le régent, l'échanson *Soupoun Choumbou*, et les autres principaux officiers de la cour étaient auprès de lui.

Après s'être prosterné trois fois à une grande distance du Lama, Pourungeer s'approcha, et lui présenta, suivant l'usage du Thibet, un schawl de pelong blanc; ensuite il remit les lettres et les présens du gouverneur général du Bengale. Les caisses furent aussi-tôt ouvertes, et tous les objets qu'elles contenaient furent présentés séparément au Lama, qui les examina avec attention. Il prit la dépêche du gouverneur général, en rompit le cachet, et en tira un rang de perles qu'il passa entre ses doigt, comme s'il avait dit un rosaire, et qu'il posa ensuite à côté de lui sans permettre que personne y touchât.

Ce jeune prince fixa ses yeux sur *Pourungeer* d'un air très-expressif, et lui demanda, dans la langue du Thibet, s'il était fatigué de son voyage. L'audience dura plus d'une heure, sans que le Lama perdît rien de sa dignité, en témoignant la moindre impatience. On servit deux fois du thé; et chaque fois le Lama en but une tasse. Quand on congédia *Pourungeer*, celui-ci découvrit sa tête et s'inclina devant le Lama pour recevoir sa bénédiction; et le Lama la lui donna en le touchant de sa main: ensuite, il lui ordonna de venir le voir tous les jours pendant qu'il serait à Teeschou-Loumbou.

Le lendemain matin *Pourungeer* rendit visite au régent qui logeait dans le palais. Après les cérémonies d'usage, il lui remit les dépêches dont il était chargé. Ensuite il alla chez *Soupoun Choumbou*, chez les parens du jeune Lama, et chez quelques autres personnes dont il était déja connu. Par tout il fut reçu avec beaucoup de marques d'affection; car on le considérait depuis long-temps comme agent du gouvernement du Bengale. Il trouva que rien n'était changé dans l'administration du Thibet depuis le voyage qu'il y avait fait avec moi. Le pays jouissait de la plus parfaite tranquillité, et le seul évènement remarquable qui y fut arrivé, était l'inauguration du jeune Lama, inauguration qui avait eu lieu depuis un an.

Comme cette inauguration est pour ces contrées du plus grand intérêt politique et moral, puisqu'on y reconnaît dans un enfant la régénération d'un souverain immortel, je n'ai rien négligé pour en bien connaître les cérémonies; et j'ai pensé que la nouveaute les rendrait, sinon utiles, au moins curieuses pour nous. Je vais donc en retracer le tableau, en vous observant seulement que les principaux traits, fournis par *Pourungeer*, m'ont été

confirmés par les rapports d'un autre *Gosseyn*, qui était au Thibet dans le temps que cet évènement eut lieu.

L'empereur (1) de la Chine donna en cette occasion une marque éclatante de son respect et de son zèle pour le chef suprême de sa religion. Dès le commencement de 1784, il envoya des ambassadeurs à *Teeschou-Loumbou*, pour le représenter auprès du grand-prêtre, et honorer l'installation de ce prince-Dieu. Le *Dalai-Lama*, le vice-roi de *Lassa*, accompagnés de toute la cour, un des généraux chinois résidant à *Lassa* et une partie des troupes qui sont sous son commandement, deux des principaux magistrats de la ville, les chefs de tous les monastères du Thibet, et les ambassadeurs de l'empereur se rendirent à *Teeschou-Loumbou*.

Le 28eme. jour de la septième lune (2) qui répond à la mi-octobre, fut choisi comme le plus heureux pour la cérémonie de l'inauguration. Le jeune Lama avait été conduit du monastère de Terpaling à *Teeschou-Loumbou*,

(1) Le célèbre *Tchien-long*.

(2) L'année des Thibétains commence avec l'équinoxe du printemps.

avec toute la pompe et la vénération qu'un peuple fanatique peut déployer dans une occasion aussi solemnelle. Soit que les spectateurs y fussent allés par dévotion, soit que la curiosité les y eut attirés, jamais on n'y avait vu autant de monde; car tous les habitans qui l'avaient pu, s'y étaient rendus de toutes les parties du Thibet. Aussi le cortège fut obligé d'aller si lentement que, quoiqu'il n'y eût que vingt milles de Terpaling à *Teeschou-Loumbou*, on resta trois jours en marche. La première halte se fit à *Tsondue;* la seconde à *Summaar (1)*; et le troisième jour on entra à *Teeschou-Loumbou.* Cette entrée fut magnifique. Voici comment en parle un témoin oculaire.

Le chemin avait été applani et blanchi; et on avait élevé de chaque côté de petites pyramides de cailloux, peu éloignées les unes des autres. Le Lama et sa suite passèrent entre deux rangs de prêtres, qui bordaient le chemin depuis *Summaar* jusqu'aux portes du palais de *Teeschou-Loumbou.* Quelques prêtres tenaient à la main des baguettes odoriférantes,

(1) *Tsondue* est à environ six milles de *Terpaling*, et *Summaar* à six milles de *Tsondue.*

qu'ils avaient allumées, et qui, en brûlant lentement comme du bois décomposé, répandaient un parfum très-agréable; les autres jouaient de divers instrumens de musique, tels que des gongs, des cymbales, des hautbois, des trompettes, des tambours, et de grosses coquilles de mer, et ils accompagnaient l'hymne qu'on chantait. La foule des spectateurs se tenait en dehors du chemin du Lama, et il ne passait dans ce chemin que les seules personnes qui composaient le cortège.

On voyait d'abord trois commandans militaires, ou gouverneurs de districts, à la tête de six à sept milles hommes de cavalerie, armés d'arcs, de flèches et de carabines. Après eux marchait l'ambassadeur de la Chine, avec sa suite, et portant, suivant la coutume de son pays, son diplôme renfermé dans un tube de bambou, et attaché sur ses épaules. À la suite de l'ambassadeur était le général chinois avec ses soldats à cheval et armés de fusils et de sabres. Ces troupes étaient suivies d'un grand nombre de Thibétains portant des étendards et des trophés, et précédant une bande de musiciens, dont les instrumens retentissaient au loin. Après les musiciens, on conduisait deux chevaux richement capara-

çonnés, et portant chacun deux fourneaux ronds où brûlaient des bois odorans. Un vieux prêtre, décoré du titre de *Lama*, tenait dans ses mains une boîte contenant des livres sacrés et quelques-unes des principales idoles. Neuf chevaux, magnifiquement enharnachés, étaient chargés des ornemens du Teeschou-lama, et précédaient environ sept cénts prêtres, qui sont particulièrement attachés à la personne de ce Prince-Dieu, pour les prières et les cérémonies qu'on fait chaque jour dans le temple.

Deux hommes portaient chacun sur leurs épaules un grand cylindre d'or, don de l'empereur de la Chine, et sur lequel on voyait en relief plusieurs figures symboliques.

Les *Duhunniers* et les *Soupouns* (1) marchaient en distribuant des aumônes, et précédaient immédiatement le cercueil du Lama, qui était couvert d'un magnifique dais, et porté par huit des seize Chinois choisis pour ce service. D'un côté du cercueil était le régent, et de l'autre le père du Lama. A la suite marchaient tous les chefs des monastères du Thibet; et à mesure qu'ils passaient, les prêtres qui bordaient le chemin se joignaient au cortège. La marche était, comme je l'ai déja

(1) Les échansons.

observé, très-lente. Lorsqu'on fut à l'entrée du monastère de *Teeschou-Loumbou*, on vit déployer un nombre immense d'étendards, et l'arrivée du Lama fut célébrée, par une musique solemnelle, le chant des prêtres et les acclamations de la multitude.

Quand le Teeschou-Lama fut dans son appartement, le régent et le Soupoun Choumbou allèrent au devant du *Dalai-Lama* et du vice-roi de *Lassa*, qui se rendaient à Teeschou-Loumbou; car c'est un honneur qu'on a coutume de rendre à des hommes d'un si haut rang. Le lendemain matin on les rencontra au pied de la montagne, où est le château de *Painom*: le jour suivant ils arrivèrent à *Teeschou-Loumbou*; et pendant tout le séjour qu'ils y firent, ils furent l'un et l'autre logés dans le monastère.

Le troisième jour de l'arrivée du jeune *Teeschou-Lama*, on le conduisit dans le grand temple, et vers midi il s'assit sur le trône de ses prédécesseurs. Alors l'ambassadeur de l'empereur de la Chine lui remit ses lettres de créance, et déposa à ses pieds les présens de l'empereur.

Les trois jours suivans le *Dalai-Lama* se rendit dans le grand temple, auprès du

Teeschou-Lama, et ils s'y occupèrent, avec tous les prêtres, des cérémonies de leur religion. C'était le complément des rites qu'exigeait l'inauguration du *Teeschou-Lama*. Pendant ce temps-là tous ceux qui se trouvaient dans la capitale furent traités aux dépens du gouvernement, et l'on distribua d'abondantes aumônes. La cérémonie de l'installation avait été si bien annoncée, que les réjouissances qui eurent lieu à Teeschou-Loumbou se répétèrent dans toute l'étendue du Thibet. Les étendards furent déployés dans toutes les forteresses; les habitans des campagnes passèrent le jour à danser et à s'égayer; et la nuit il y eut par tout des illuminations.

Plusieurs jours furent employés à offrir des présens et à donner des fêtes au nouveau Lama, qui, à l'époque de son avénement au Musnud, ou, si je puis me servir de ce terme, au pontificat de *Teeschou-Loumbou*, n'était âgé que de trois ans. La cérémonie fut commencée par le *Dalai-Lama* : les présens qu'il fit étaient, dit-on, d'une très-grande valeur, et la fête qu'il donna fut la plus splendide de toutes. Le lendemain le régent de Lassa signala sa magnificence; et le jour suivant l'ambassadeur de l'empereur de la Chine eut

le même avantage. Les *Culloungs* ou magistrats de Lassa et les autres principaux personnages qui avaient accompagné le *Dalai-Lama*, eurent aussi un jour pour offrir leurs hommages et leur tribut; et ensuite on accorda la même faveur au régent de *Teeschou-Loumbou*, et à tous les officiers de ce gouvernement.

Le *Teeschou-Lama* fit des présens à tous ceux dont il en avait reçu, et les traita successivement et dans l'ordre que je viens de rapporter. Ces fêtes durèrent quarante jours.

On insista beaucoup pour engager le *Dalai-Lama* à rester encore quelques jours à *Teeschou-Loumbou*; mais il fut impossible de l'y déterminer. Il observa qu'il ne voulait pas plus long-temps gêner la capitale par l'embarras qu'y causait la foule qui le suivait par-tout, et qu'en outre il devait abréger le plus qu'il était possible, son absence du siége de son autorité. Il repartit donc pour Lassa avec sa nombreuse suite; et l'ambassadeur de la Chine ayant également pris congé, se mit en route pour Péking. Ainsi se termina cette fameuse cérémonie.

Quant aux relations de commerce nouvellement établies entre les possessions anglaises et

et le Thibet, Pourungeer dit que quoique la saison fût encore bien peu avancée, il ne fut pas le premier arrivé du Bengale à *Teeschou-Loumbou.* Plusieurs marchands y avaient déja porté leurs marchandises; d'autres y arrivèrent après lui. Il n'en entendit aucun se plaindre d'avoir éprouvé des obstacles ou des pertes; et il assure que tous ceux qui trafiquaient pour leur propre compte, trouvèrent par-tout les mêmes facilités que lui qui était agent du gouvernement anglais.

Les marchés étaient bien fournis de marchandises anglaises et de marchandises de l'Inde; malgré cela, il n'y en avait pas assez pour que leur prix fût moindre que dans les années précédentes. D'un autre côté, la valeur des métaux était un peu au-dessous de ce qu'elle avait été en 1783. Une poutrée, ou bourse de poudre d'or, qui à cette époque s'était vendue vingt-une *indermillées*, ne se vendait plus que dix-neuf ou vingt indermillées, encore était-elle d'or plus pur. Le talent d'argent qui, en 1783, avait valu cinq cents indermillées, était tombé à quatre cent cinquante. Aussi les échanges étaient-ils en faveur des marchands.

Pendant sa résidence à *Teeschou-Loumbou,*

Pourungeer eut plusieurs conférences avec le régent et les ministres, et il les trouva extrêmement disposés à encourager le commerce établi par Mr. Hastings entre le Bengale et leur pays. Le régent témoigna beaucoup de regret du départ de ce gouverneur, parce qu'il avait, disait-il, perdu en lui le premier ami et allié qu'il eût eu parmi les nations étrangères. Il rappela la manière singulière dont Mr. Hastings s'y était pris pour former des relations entre les deux gouvernemens. Cependant, quoique le régent fût accoutumé à s'adresser exclusivement à Mr. Hastings, et à ne reconnaître que ses agens, Pourungeer observa que son inclination pour la nation anglaise s'était beaucoup accrue, et qu'il était loin de vouloir profiter du départ du gouverneur pour cesser d'avoir des rapports avec cette nation. Instruit à estimer la loyauté anglaise, et persuadé que nous n'avions aucun projet d'envahissement, et que nos vues se bornaient à des relations commerciales, ou à satisfaire notre curiosité, ce prince témoigna à Pourungeer l'ardent desir de continuer avec le nouveau gouverneur (1) la correspondance amicale qu'il avait entre-

(1) John Macpherson.

tenue avec son prédécesseur; et dans l'espoir de trouver en vous des sentimens pareils aux siens, il le chargea de vous inviter à favoriser des rapports fondés sur un avantage réciproque.

Voici la traduction des lettres que le *Teeschou-Lâma* et le régent de *Teeschou-Loumbou* vous ont adressées par Pourungeer, et que votre traducteur persan a mises en anglais.

Lettre du Teeschou-Lama *au Gouverneur général du Bengale.*

« Louange à Dieu! Ces contrées sont heu-
» reuses au sein de la paix; et je prie sans cesse
» au pied des autels du Tout-Puissant, pour
» votre santé et votre conservation. On ne
» l'ignore point, vous êtes occupé à protéger
» le monde entier, et à étendre les avantages
» et le bonheur du genre humain. Nos senti-
» mens sont toujours conformes à l'union qui
» a existé entre le premier des nobles, Mr.
» Hastings, et le Lama mon prédécesseur.
» Puissiez-vous aussi accorder votre amitié à
» ces contrées, et me donner d'heureuses nou-
» velles de votre santé: mon cœur en ressen-
» tira une vive joie.

» Aujourd'hui, pour preuve que je desire
» sincèrement de me lier d'amitié avec vous,
» je vous envoie un mouchoir, un *ketou* d'ar-
» gent et une pièce d'étoffe de cochin. Veuillez
» les accepter ».

LETTRE *du Râjá de* Teeschou-Loumbou.

« Louange à Dieu! Ces contrées sont heu-
» reuses au sein de la paix, et je prie sans cesse
» au pied des autels du Tout-Puissant, pour
» votre santé et votre conservation. On sait
» que je suis constamment occupé du service
» du nouveau Lama et du bien de ses sujets;
» parce que le nouveau Lama n'est pas diffé-
» rent de son prédécesseur, et que son éclat
» est exalté.

» Accordez votre amitié au *Gosseyn* Pou-
» rungeer.

» Ayez pour moi la même affection qu'a-
» vait le premier des nobles; donnez-moi sou-
» vent d'heureuses nouvelles de votre santé
» et de votre prospérité; vos lettres seront une
» consolation pour moi.

» Aujourd'hui je vous envoie, comme
» preuve d'alliance et d'affection, un mou-
» choir, trois tolahs d'or et une pièce de co-
» chin. Veuillez les accepter ».

Pourungeer avait fait un séjour de cinq mois à Teeschou-Loumbou, lorsqu'il reçut ces dépêches au commencement d'octobre. Il prit alors congé du Lama et du Régent, et retourna au Bengale par la même route qu'il avait suivie en allant au Thibet. La saison était très-favorable pour voyager, et Pourungeer n'éprouva ni retard, ni obstacle dans les montagnes du Thibet et dans le *Boutan*. Au contraire, dès le commencement de décembre, il arriva à *Rungpore*, d'où il se rendit promptement dans la capitale. Il trouva, à son grand regret, ses affaires dans le désordre. Le petit territoire dont il avait confié l'administration à son *Chela* adoptif, venait d'être injustement envahi par le Raja *Chund*, l'un des Zemeendars du voisinage. Ce Raja avait en outre forcé le Chela de Pourungeer à lui donner cinquante *begas*.

D'après les sollicitations de Pourungeer, je crois devoir vous représenter qu'il n'attend plus de secours que de votre justice, et qu'il espère que vous voudrez bien le remettre en possession de ses biens. Je suis certain que vous pardonneriez mon intercession, quand bien même elle ne serait pas en faveur d'un homme qui a rendu beaucoup de services au

gouvernement anglais. La conduite que le Raja *Chund* a tenue envers lui, est une preuve frappante des dispositions usurpatrices des petits Zemeendars : mais il n'est pas inutile de rapporter une circonstance qui agrave encore le tort du Raja. Le terrein qu'il a pris à Pourungeer, fait partie d'un district situé sur la rive occidentale du fleuve et vis-à-vis de Calcutta, district qui avait été cédé par le gouverneur anglais au *Teeschou-Lama*, pour qu'on y établît un temple où les pélerins thibétains pussent venir adorer les eaux sacrées du Gange.

Après avoir, conformément à vos desseins, traduit le mieux qu'il m'a été possible les rapports de Pourungeer, je dois vous observer que si ma relation est un peu longue, c'est que je pense que tous les détails deviennent intéressans lorsqu'ils servent à peindre quelques traits du caractère d'un peuple que nous ne connaissons que depuis peu, et avec lequel l'une des grandes vues de ce gouvernement est de former une alliance plus étroite.

Je n'abuserai pas davantage de vos momens, en vous faisant part de mes conjectures sur la haute importance que doivent donner à votre jeune allié les hommages rendus par les

politiques les plus exaltés que nous connaissions. Mais je vous prie de me permettre d'observer que j'ai éprouvé la plus vive satisfaction, lorsque Pourungeer m'a appris que nos liaisons de commerce nouvellement formées, avaient déja le plus grand succès ; que les Thibétains n'avaient rien épargné pour les faciliter, et que tous les marchands avaient éprouvé non moins de sécurité dans le transport de leurs marchandises, que d'avantage dans leur vente.

Je ne doute pas que ces relations, dont les commencemens ont été dirigés par moi, ne s'étendent encore, et ne deviennent d'un grand profit pour la Compagnie des Indes.

SAMUEL TURNER.

FIN.

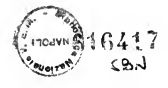


TABLE SOMMAIRE

Du troisième volume.

SECTION V.

SECTION VI.

SECTION VII.

APPENDICE.

ADDITIONS.

MELANGES HISTORIQUES ET STATISTIQUES SUR L'INDOSTAN.

Fin de la Table du troisiéme Volume.



